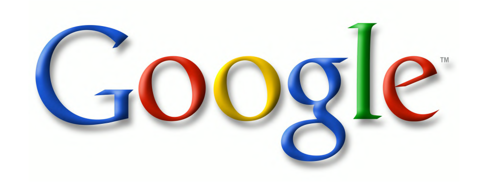



3 3433 07491872 7

VOYAGES
DE GULLIVER.

TOME SECOND.

VOYAGES

DE GULLIVER.

TOME SECOND.



A PARIS,
DE L'IMPRIMERIE
DE PIERRE DIDOT L'AÎNÉ.
AN V. 1797.



VOYAGES
DE GULLIVER.

TROISIEME PARTIE.

VOYAGE A LAPUTA, AUX BALNIBARBES, A LUGGNAGG, A GLOUBBDOUBDRID, ET AU JAPON.

CHAPITRE PREMIER.

L'auteur entreprend un troisieme voyage. Il est pris par des pirates. Méchanceté d'un Hollandois. Il arrive à Laputa.

IL n'y avoit que deux ans environ que j'étois chez moi, lorsque le capi-

taine *Guill Robinson*, de la province de Cornouaille, capitaine de la Bonne-Espérance, vaisseau de trois cents tonneaux, vint me trouver. J'avois été autrefois chirurgien d'un autre vaisseau dont il étoit capitaine, dans un voyage au Levant, et j'en avois été toujours bien traité. Le capitaine, ayant appris mon arrivée, me rendit une visite où il marqua la joie qu'il avoit de me trouver en bonne santé, me demanda si je m'étois fixé pour toujours, et m'apprit qu'il méditoit un voyage aux Indes orientales, et comptoit partir dans deux mois. Il m'insinua en même temps que je lui ferois grand plaisir de vouloir bien être le chirurgien de son vaisseau; qu'il auroit un autre chirurgien avec moi et deux garçons; que j'aurois une double paie; et qu'ayant éprouvé que la connoissance que j'avois de la mer

étoit au moins égale à la sienne, il s'engageoit à se comporter à mon égard comme avec un capitaine en second.

Il me dit enfin tant de choses obligeantes, et me parut un si honnête homme, que je me laissai gagner, ayant d'ailleurs, malgré mes malheurs passés, une plus forte passion que jamais de voyager. La seule difficulté que je prévoyois étoit d'obtenir le consentement de ma femme, qu'elle me donna pourtant assez volontiers, en vue sans doute des avantages que ses enfants en pourroient retirer.

Nous mîmes à la voile le 5 d'août 1706, et arrivâmes au fort S.-Georges, le premier avril 1707, où nous restâmes trois semaines pour rafraîchir notre équipage, dont la plus grande partie étoit malade. De là nous allâmes vers le Tunquin, où

notre capitaine résolut de s'arrêter quelque temps, parceque la plus grande partie des marchandises qu'il avoit envie d'acheter ne pouvoit lui être livrée que dans plusieurs mois. Pour se dédommager un peu des frais de ce retardement, il acheta une barque chargée de différentes sortes de marchandises dont les Tunquinois font un commerce ordinaire avec les isles voisines; et mettant sur ce petit navire quarante hommes, dont il y en avoit trois du pays, il m'en fit capitaine, et me donna un pouvoir pour deux mois, tandis qu'il feroit ses affaires au Tunquin.

Il n'y avoit pas trois jours que nous étions en mer, qu'une grande tempête s'étant élevée, nous fûmes poussés pendant cinq jours vers le nord-est, et ensuite à l'est. Le temps devint un peu plus calme, mais le vent

d'ouest souffloit toujours assez fort. Le dixieme jour deux pirates nous donnerent la chasse, et bientôt nous prirent; car mon navire étoit si chargé, qu'il alloit très lentement, et qu'il nous fut impossible de faire la manœuvre nécessaire pour nous défendre.

Les deux pirates vinrent à l'abordage, et entrerent dans notre navire à la tête de leurs gens; mais, nous trouvant tous couchés sur le ventre, comme je l'avois ordonné, ils se contenterent de nous lier, et, nous ayant donné des gardes, ils se mirent à visiter la barque.

Je remarquai parmi eux un Hollandois, qui paroissoit avoir quelque autorité, quoiqu'il n'eût pas de commandement. Il connut à nos manieres que nous étions Anglois; et nous parlant en sa langue, il nous dit qu'on alloit nous lier tous dos à dos, et nous

jeter dans la mer. Comme je parlois hollandois assez bien, je lui déclarai qui nous étions, et le conjurai, en considération du nom commun de chrétiens, et de chrétiens réformés, de voisins, d'alliés, d'intercéder pour nous auprès du capitaine. Mes paroles ne firent que l'irriter; il redoubla ses menaces; et s'étant tourné vers ses compagnons, il leur parla en langue japonoise, répétant souvent le nom de *christianos.*

Le plus gros vaisseau de ces pirates étoit commandé par un capitaine japonois, qui parloit un peu hollandois. Il vint à moi; et après m'avoir fait diverses questions, auxquelles je répondis très humblement, il m'assura qu'on ne nous ôteroit point la vie. Je lui fis une très profonde révérence; et me tournant alors vers le Hollandois, je lui dis que j'étois bien

fâché de trouver plus d'humanité dans un idolâtre que dans un chrétien. Mais j'eus bientôt lieu de me repentir de ces paroles inconsidérées ; car ce misérable réprouvé ayant tâché en vain de persuader aux deux capitaines de me jeter dans la mer (ce qu'on ne voulut pas lui accorder à cause de la parole qui m'avoit été donnée), il obtint que je serois encore plus rigoureusement traité que si on m'eût fait mourir. On avoit partagé mes gens dans les deux vaisseaux et dans la barque : pour moi, on résolut de m'abandonner à mon sort dans un petit canot, avec des avirons, une voile, et des provisions pour quatre jours. Le capitaine japonois les augmenta du double, et tira de ses propres vivres cette charitable augmentation ; il ne voulut pas même qu'on me fouillât. Je descendis donc dans le canot pendant que mon Hol-

landois brutal m'accabloit de dessus le pont de toutes les injures et imprécations que son langage lui pouvoit fournir.

Environ une heure avant que nous eussions vu les deux pirates j'avois pris hauteur, et avois trouvé que nous étions à quarante-six degrés de latitude, et à cent quatre-vingt-trois de longitude. Lorsque je fus un peu éloigné, je découvris avec une lunette différentes isles au sud-ouest. Alors je haussai ma voile, le vent étant bon, dans le dessein d'aborder à la plus prochaine de ces isles, ce que j'eus bien de la peine à faire en trois heures. Cette isle n'étoit qu'une roche, où je trouvai beaucoup d'œufs d'oiseaux : alors battant mon fusil, je mis le feu à quelques bruyeres et à quelques joncs marins pour pouvoir cuire ces œufs, qui furent ce soir-là

toute ma nourriture, étant résolu d'épargner mes provisions autant que je le pourrois. Je passai la nuit sous cette roche, où, ayant étendu des bruyeres sous moi, je dormis assez bien.

Le jour suivant, je fis voile vers une autre isle, et de là à une troisieme et à une quatrieme, me servant quelquefois de mes rames. Mais pour ne point ennuyer le lecteur, je lui dirai seulement qu'au bout de cinq jours j'atteignis la derniere isle que j'avois vue, qui étoit au sud-sud-ouest de la premiere.

Cette isle étoit plus éloignée que je ne croyois, et je ne pus y arriver qu'en cinq heures. J'en fis presque tout le tour avant que de trouver un endroit pour pouvoir y aborder. Ayant pris terre à une petite baie qui étoit trois fois large comme mon canot, je trouvai

que toute l'isle n'étoit qu'un rocher, avec quelques espaces où il croissoit du gazon et des herbes très odoriférantes. Je pris mes petites provisions; et après m'être un peu rafraîchi, je mis le reste dans une des caves, dont il y avoit grand nombre. Je ramassai plusieurs œufs sur le rocher, et arrachai une quantité de joncs marins et d'herbes seches, afin de les allumer le lendemain pour cuire mes œufs, car j'avois sur moi mon fusil, ma meche, avec un verre ardent. Je passai toute la nuit dans la cave où j'avois mis mes provisions: mon lit étoit ces mêmes herbes seches destinées au feu. Je dormis peu, car j'étois encore plus inquiet que las. Je considérois qu'il étoit impossible de ne pas mourir dans un lieu si misérable, et qu'il me faudroit bientôt faire une triste fin. Je me trouvai si abattu de

Pag. 26.

Je me tournai vers le Soleil, et je vis un grand corps entre lui et moi.

Dessiné par Le Febvre. Gravé par L. J. Masquelier.


J. Masquelier Sculp.

Pag. 26.



Le febvre inv. J. Masquelier Sculp.

ces réflexions, que je n'eus pas le courage de me lever; et avant que j'eusse assez de force pour sortir de ma cave, le jour étoit déja fort grand: le temps étoit beau, et le soleil si ardent que j'étois obligé de détourner mon visage.

Mais voici tout-à-coup que le temps s'obscurcit, d'une maniere pourtant très différente de ce qui arrive par l'interposition d'un nuage. Je me tournai vers le soleil, et je vis un grand corps opaque et mobile entre lui et moi, qui sembloit aller çà et là. Ce corps suspendu, qui me paroissoit à deux milles de hauteur, me cacha le soleil environ six ou sept minutes; mais je ne pus pas bien l'observer à cause de l'obscurité. Quand ce corps fut venu plus près de l'endroit où j'étois, il me parut être d'une substance solide, dont la base étoit plate, unie, et luisante par la

réverbération de la mer. Je m'arrêtai sur une hauteur à deux cents pas environ du rivage, et je vis ce même corps descendre et approcher de moi environ à un mille de distance. Je pris alors mon télescope, et je découvris un grand nombre de personnes en mouvement, qui me regardoient et se regardoient les unes les autres.

L'amour naturel de la vie me fit naître quelques sentiments de joie et d'espérance que cette aventure pourroit m'aider à me délivrer de l'état fâcheux où j'étois; mais en même temps le lecteur ne peut s'imaginer mon étonnement de voir une espece d'isle en l'air, habitée par des hommes qui avoient l'art et le pouvoir de la hausser, de l'abaisser, et de la faire marcher à leur gré: mais n'étant pas alors en humeur de philosopher sur un si étrange phénomene, je me con-



J. Uwins Del. C. Warren Sc.t

tentai d'observer de quel côté l'isle tourneroit, car elle me parut alors arrêtée un peu de temps. Cependant elle s'approcha de mon côté, et j'y pus découvrir plusieurs grandes terrasses et des escaliers d'intervalle en intervalle pour communiquer des unes aux autres. Sur la terrasse la plus basse je vis plusieurs hommes qui pêchoient des oiseaux à la ligne, et d'autres qui regardoient. Je leur fis signe avec mon chapeau et avec mon mouchoir: et lorsque je me fus approché de plus près, je criai de toutes mes forces; et ayant alors regardé fort attentivement, je vis une foule de monde amassée sur le bord qui étoit vis-à-vis de moi. Je découvris par leurs postures qu'ils me voyoient quoiqu'ils ne m'eussent pas répondu : j'apperçus alors cinq ou six hommes montant avec empressement au sommet

de l'isle, et je m'imaginai qu'ils avoient été envoyés à quelques personnes d'autorité pour en recevoir des ordres sur ce qu'on devoit faire en cette occasion.

La foule des insulaires augmenta, et en moins d'une demi-heure l'isle s'approcha tellement, qu'il n'y avoit plus que cent pas de distance entre elle et moi. Ce fut alors que je me mis en diverses postures humbles et touchantes, et que je fis les supplications les plus vives: mais je ne reçus point de réponse; ceux qui me sembloient le plus proche, à en juger par leurs habits, étoient des personnes de distinction.

A la fin un d'eux me fit entendre sa voix dans un langage clair, poli et très doux, dont le son approchoit de l'italien : ce fut aussi en italien que je répondis, m'imaginant que le son

et l'accent de cette langue seroit plus agréable à leurs oreilles que tout autre langage. Ce peuple comprit ma pensée ; on me fit signe de descendre du rocher, et d'aller vers le rivage ; ce que je fis : et alors l'isle volante s'étant abaissée à un degré convenable, on me jeta de la terrasse d'en bas une chaîne avec un petit siege qui y étoit attaché ; sur lequel m'étant assis, je fus dans un moment enlevé par le moyen d'une moufle.

CHAPITRE II.

Caractere des Laputiens ; idée de leurs savants, de leur roi et de sa cour. Réception qu'on fait à l'auteur. Les craintes et les inquiétudes des habitants. Caractere des femmes laputiennes.

A mon arrivée je me vis entouré d'une foule de peuple qui me regardoit avec admiration, et que je regardai de même, n'ayant encore jamais vu une race de mortels si singuliere dans sa figure, dans ses habits, et dans ses manieres. Ils penchoient la tête tantôt à droite, tantôt à gauche ; ils avoient un œil tourné en dedans, et l'autre vers le ciel. Leurs habits étoient bigarrés de figures du soleil, de la lune, et des étoiles, et parsemés

de violons, de flûtes, de harpes, de trompettes, de guitares, de luths, et de plusieurs autres instruments inconnus en Europe. Je vis autour d'eux plusieurs domestiques armés de vessies, attachées comme un fléau au bout d'un petit bâton, dans lesquelles il y avoit une certaine quantité de petits pois et de petits cailloux. Ils frappoient de temps en temps avec ces vessies, tantôt la bouche, tantôt les oreilles de ceux dont ils étoient proche, et je n'en pus d'abord deviner la raison. Les esprits de ce peuple paroissoient si distraits et si plongés dans la méditation, qu'ils ne pouvoient ni parler ni être attentifs à ce qu'on leur disoit sans le secours de ces vessies bruyantes dont on les frappoit, soit à la bouche, soit aux oreilles, pour les réveiller. C'est pourquoi les personnes qui en avoient le moyen en-

tretenoient toujours un domestique qui leur servoit de moniteur, et sans lequel ils ne sortoient jamais.

L'occupation de cet officier, lorsque deux ou trois personnes se trouvoient ensemble, étoit de donner adroitement de la vessie sur la bouche de celui à qui c'étoit à parler, ensuite sur l'oreille droite de celui ou de ceux à qui le discours s'adressoit. Le moniteur accompagnoit toujours son maître lorsqu'il sortoit, et étoit obligé de lui donner de temps en temps de la vessie sur les yeux, parceque sans cela ses profondes rêveries l'eussent bientôt mis en danger de tomber dans quelque précipice, de se heurter la tête contre quelque poteau, de pousser les autres dans les rues, ou d'en être jeté dans le ruisseau.

On me fit monter au sommet de l'isle, et entrer dans le palais du roi,

où je vis sa majesté sur un trône environné de personnes de la premiere distinction. Devant le trône étoit une grande table couverte de globes, de spheres, et d'instruments de mathématiques de toute espece. Le roi ne prit point garde à moi lorsque j'entrai, quoique la foule qui m'accompagnoit fît un très grand bruit: il étoit alors appliqué à résoudre un problême, et nous fûmes devant lui au moins une heure entiere à attendre que sa majesté eût fini son opération. Il avoit auprès de lui deux pages qui avoient des vessies à la main, dont l'un, lors que sa majesté eut cessé de travailler, le frappa doucement et respectueusement à la bouche, et l'autre à l'oreille droite. Le roi parut alors comme se réveiller en sursaut; et jetant les yeux sur moi et sur le monde qui m'entouroit, il se rappela ce qu'on lui avoit

dit de mon arrivée peu de temps auparavant. Il me dit quelques mots, et aussitôt un jeune homme armé d'une vessie s'approcha de moi et m'en donna sur l'oreille droite; mais je fis signe qu'il étoit inutile de prendre cette peine, ce qui donna au roi et à toute la cour une haute idée de mon intelligence. Le roi me fit diverses questions, auxquelles je répondis sans que nous nous entendissions ni l'un ni l'autre. On me conduisit bientôt après dans un appartement où l'on me servit à dîner. Quatre personnes de distinction me firent l'honneur de se mettre à table avec moi: nous eûmes deux services, chacun de trois plats. Le premier service étoit composé d'une épaule de mouton coupée en triangle équilatéral, d'une piece de bœuf sous la forme d'un rhomboïde, et d'un boudin sous celle

d'une cycloïde. Le second service fut deux canards ressemblants à deux violons, des saucisses et des andouilles qui paroissoient comme des flûtes et des hautbois, et un foie de veau qui avoit l'air d'une harpe. Les pains qu'on nous servit avoient la figure de cônes, de cylindres, de parallélogrammes.

Après le dîner un homme vint à moi de la part du roi avec une plume, de l'encre et du papier, et me fit entendre par des signes qu'il avoit ordre de m'apprendre la langue du pays. Je fus avec lui environ quatre heures, pendant lesquelles j'écrivis sur deux colonnes un grand nombre de mots avec la traduction vis-à-vis. Il m'apprit aussi plusieurs phrases courtes, dont il me fit connoître le sens en faisant devant moi ce qu'elles signifioient. Mon maître me montra ensuite dans un de ses livres la figure du

soleil et de la lune, des étoiles, du zodiaque, des tropiques et des cercles polaires, en me disant le nom de tout cela, ainsi que de toute sorte d'instruments de musique, avec les termes de cet art convenables à chaque instrument. Quand il eut fini sa leçon, je composai en mon particulier un très joli petit dictionnaire de tous les mots que j'avois appris; et en peu de jours, graces à mon heureuse mémoire, je sus passablement la langue laputienne.

Un tailleur vint le lendemain matin prendre ma mesure. Les tailleurs de ce pays exercent leur métier autrement qu'en Europe. Il prit d'abord la hauteur de mon corps avec un quart-de-cercle; et puis avec la regle et le compas ayant mesuré ma grosseur et toute la proportion de mes membres, il fit son calcul sur le papier; et au

bout de six jours il m'apporta un habit très mal fait. Il m'en fit excuse, en me disant qu'il avoit eu le malheur de se tromper dans ses supputations.

Sa majesté ordonna ce jour-là qu'on fît avancer son isle vers Lagado, qui est la capitale de son royaume de terre fermé, et ensuite vers certaines villes et villages, pour recevoir les requêtes de ses sujets. On jeta pour cela plusieurs ficelles avec de petits plombs au bout, afin que le peuple attachât ses placets à ces ficelles, qu'on tiroit ensuite, et qui sembloient en l'air autant de cerfs-volants.

La connoissance que j'avois des mathématiques m'aida beaucoup à comprendre leurs façons de parler, et leurs métaphores, tirées la plupart des mathématiques et de la musique; car je suis aussi un peu musicien.

Toutes (1) leurs idées n'étoient qu'en lignes et en figures, et leur galanterie même étoit toute géométrique. Si, par exemple, ils vouloient louer la beauté d'une fille, ils disoient que ses dents blanches étoient de beaux et parfaits parallélogrammes, que ses sourcils étoient un arc charmant ou une belle portion de cercle, que ses yeux formoient une ellipse admirable, que sa gorge étoit décorée de deux globes asymptotes, et ainsi du reste. Le sinus, la tangente, la ligne droite, la ligne courbe, le cône, le

(1) « Il ne tiendra pas à moi (dit l'auteur du *traité de la Pesanteur* dans une lettre insérée dans le Mercure de janvier 1727) « que tout le monde ne « soit géometre, et que la géométrie « ne devienne un style de conversation, « comme la morale, la physique, l'his- « toire, et la gazette. »

cylindre, l'ovale, la parabole, le diametre, le rayon, le centre, le point, sont parmi eux des termes qui entrent dans le langage de l'amour.

Leurs maisons étoient fort mal bâties : c'est qu'en ce pays-là on méprise la géométrie pratique comme une chose vulgaire et méchanique. Je n'ai jamais vu de peuple si sot, si niais, si mal-adroit dans tout ce qui regarde les actions communes et la conduite de la vie. Ce sont outre cela les plus mauvais raisonneurs du monde, toujours prêts à contredire, si ce n'est lorsqu'ils pensent juste, ce qui leur arrive rarement; et alors ils se taisent. Ils ne savent ce que c'est qu'imagination, invention, portraits, et n'ont pas même de mots en leur langue qui expriment ces choses. Aussi tous leurs ouvrages, et même

leurs poésies, semblent des théorêmes d'Euclide.

Plusieurs d'entre eux, principalement ceux qui s'appliquent à l'astronomie, donnent dans l'astrologie judiciaire, quoiqu'ils n'osent l'avouer publiquement: mais ce que je trouvai de plus surprenant, ce fut l'inclination qu'ils avoient pour la politique, et leur curiosité pour les nouvelles; ils parloient incessamment d'affaires d'état, et portoient sans façon leur jugement sur tout ce qui se passoit dans les cabinets des princes. J'ai souvent remarqué le même caractere dans nos mathématiciens d'Europe, sans avoir jamais pu trouver la moindre analogie entre la mathématique et la politique; à moins que l'on ne suppose que, comme le plus petit cercle a autant de degrés que le plus grand, celui qui sait raisonner sur un cercle

tracé sur le papier peut également raisonner sur la sphere du monde. Mais n'est-ce pas plutôt le défaut naturel de tous les hommes, qui se plaisent ordinairement à parler et à raisonner sur ce qu'ils entendent le moins?

Ce peuple paroît toujours inquiet et alarmé, et ce qui n'a jamais troublé le repos des autres hommes est le sujet continuel de leurs craintes et de leurs frayeurs : ils appréhendent l'altération des corps célestes ; par exemple, que la terre, par les approches continuelles du soleil, ne soit à la fin dévorée par les flammes de cet astre terrible ; que ce flambeau de la nature ne se trouve peu-à-peu encroûté par son écume, et ne vienne à s'éteindre tout-à-fait pour les mortels : ils craignent que la prochaine comete, qui, selon leur calcul, paroîtra dans trente et un ans, d'un coup de sa queue ne

foudroie la terre, et ne la réduise en cendres : ils craignent encore que le soleil, à force de répandre des rayons de toutes parts, ne vienne enfin à s'user et à perdre tout-à-fait sa substance. Voilà les craintes ordinaires et les alarmes qui leur dérobent le sommeil, et les privent de toutes sortes de plaisirs : aussi, dès qu'ils se rencontrent le matin, ils se demandent d'abord les uns aux autres des nouvelles du soleil, comment il se porte, et en quel état il s'est couché et levé.

Les femmes de cette isle sont très vives : elles méprisent leurs maris, et ont beaucoup de goût pour les étrangers, dont il y a toujours un nombre considérable à la suite de la cour ; c'est aussi parmi eux que les dames de qualité prennent leurs galants. Ce qu'il y a de fâcheux, c'est qu'elles prennent leurs plaisirs sans aucune tra-

verse et avec trop de sécurité ; car leurs maris sont si absorbés dans les spéculations géométriques, qu'on caresse leurs femmes en leur présence sans qu'ils s'en apperçoivent, pourvu pourtant que le moniteur avec sa vessie n'y soit pas.

Les femmes et les filles sont fort fâchées de se voir confinées dans cette isle, quoique ce soit l'endroit le plus délicieux de la terre, et quoiqu'elles y vivent dans la richesse et dans la magnificence. Elles peuvent aller où elles veulent dans l'isle ; mais elles meurent d'envie de courir le monde, et de se rendre dans la capitale, où il leur est défendu d'aller sans la permission du roi, qu'il ne leur est pas aisé d'obtenir, parceque les maris ont souvent éprouvé qu'il leur étoit difficile de les en faire revenir. J'ai oui dire qu'une grande dame de la cour,

mariée au premier ministre, l'homme le mieux fait et le plus riche du royaume, qui l'aimoit éperdument, vint à Lagado sous le prétexte de sa santé, et y demeura cachée pendant plusieurs mois, jusqu'à ce que le roi envoyât la chercher. Elle fut trouvée en un état pitoyable dans une mauvaise auberge, ayant engagé ses habits pour entretenir un laquais vieux et laid qui la battoit tous les jours : on l'arracha de lui malgré elle ; et, quoique son mari l'eût reçue avec bonté, lui eût fait mille caresses, et nuls reproches sur sa conduite, elle s'enfuit encore bientôt après, avec tous ses bijoux et toutes ses pierreries, pour aller retrouver ce digne galant ; et on n'a plus entendu parler d'elle.

Le lecteur prendra peut-être cela pour une histoire européenne, ou même angloise ; mais je le prie de

considérer que les caprices de l'espece femelle ne sont pas bornés à une seule partie du monde ni à un seul climat, mais sont en tous lieux les mêmes.

CHAPITRE III.

Phénomene expliqué par les philosophes et astronomes modernes. Les Laputiens sont grands astronomes. Comment le roi appaise les séditions.

Je demandai au roi la permission de voir les curiosités de l'isle: il me l'accorda, et ordonna à un de ses courtisans de m'accompagner. Je voulois savoir principalement quel secret naturel ou artificiel étoit le principe de ces mouvements divers dont je vais

rendre au lecteur un compte exact et philosophique.

L'isle volante est parfaitement ronde; son diametre est de sept mille huit cents trente-sept demi-toises, c'est-à-dire d'environ quatre mille pas, et par conséquent contient à-peu-près dix mille acres. Le fond de cette isle ou la surface de dessous, telle qu'elle paroît à ceux qui la regardent d'en bas, est comme un large diamant, poli et taillé régulièrement, qui réfléchit la lumiere à quatre cents pas. Il y a au-dessus plusieurs minéraux, situés selon le rang ordinaire des mines; et par-dessus est un terrain fertile de dix ou douze pieds de profondeur.

Le penchant des parties de la circonférence vers le centre de la surface supérieure est la cause naturelle que toutes les pluies et rosées qui tombent

sur l'isle sont conduites par de petits ruisseaux vers le milieu, où ils s'amassent dans quatre grands bassins, chacun d'environ un demi-mille de circuit. A deux cents pas de distance du centre de ces bassins l'eau est continuellement attirée et exaltée par le soleil pendant le jour, ce qui empêche le débordement. De plus, comme il est au pouvoir du monarque d'élever l'isle au-dessus de la région des nuages et des vapeurs terrestres, il peut, quand il lui plaît, empêcher la chûte de la pluie et de la rosée; ce qui n'est au pouvoir d'aucun potentat d'Europe, qui, ne dépendant de personne, dépend toujours de la pluie et du beau temps.

Au centre de l'isle est un trou d'environ vingt-cinq toises de diametre, par lequel les astronomes descendent dans un large dôme, qui pour cette

raison est appelé Flandola Gagnolé, ou *la cave des Astronomes*, située à la profondeur de cinquante toises au-dessous de la surface supérieure du diamant. Il y a dans cette cave vingt lampes sans cesse allumées, qui, par la réverbération du diamant, répandent une grande lumiere de tous côtés. Ce lieu est orné de sextants, de quadrants, de télescopes, d'astrolabes, et autres instruments astronomiques; mais la plus grande curiosité, dont dépend même la destinée de l'isle, est une pierre d'aimant d'une grandeur prodigieuse, taillée en forme de navette de tisserand.

Elle est longue de trois toises, et dans sa plus grande épaisseur elle a au moins une toise et demie. Cet aimant est suspendu par un gros aissieu de diamant, qui passe par le milieu de la pierre, sur lequel elle joue, et

qui est placé avec tant de justesse, qu'une main très foible peut le faire tourner. Elle est entourée d'un cercle de diamant, en forme de cylindre creux, de quatre pieds de profondeur, de plusieurs pieds d'épaisseur, et de six toises de diametre, placé horizontalement et soutenu par huit piédestaux, tous de diamant, hauts chacun de trois toises. Du côté concave du cercle il y a une mortaise profonde de douze pouces, dans laquelle sont placées les extrémités de l'aissieu, qui tourne quand il le faut.

Aucune force ne peut déplacer la pierre, parceque le cercle et les pieds du cercle sont d'une seule piece avec le corps du diamant qui fait la base de l'isle.

C'est par le moyen de cet aimant que l'isle se hausse, se baisse, et

change de place : car, par rapport à cet endroit de la terre sur lequel le monarque préside, la pierre est munie à un de ses côtés d'un pouvoir attractif, et de l'autre d'un pouvoir répulsif. Ainsi, quand il lui plaît que l'aimant soit tourné vers la terre par son *pole ami*, l'isle descend; mais quand le *pole ennemi* est tourné vers la même terre, l'isle remonte en haut. Lorsque la position de la pierre est oblique, le mouvement de l'isle est pareil; car dans cet aimant les forces agissent toujours en ligne parallele à sa direction : c'est par ce mouvement oblique que l'isle est conduite aux différentes parties des domaines du monarque.

Le roi seroit le prince le plus absolu de l'univers s'il pouvoit engager ses ministres à lui complaire en tout : mais ceux-ci ayant leurs terres au-

dessous dans le continent, et considérant que la faveur des princes est passagere, n'ont garde de se porter préjudice à eux-mêmes en opprimant la liberté de leurs compatriotes.

Si quelque ville se révolte, ou refuse de payer les impôts, le roi a deux façons de la réduire. La premiere et la plus modérée est de tenir son isle au-dessus de la ville rebelle et des terres voisines; par-là il prive le pays et du soleil et de la rosée, ce qui cause des maladies et de la mortalité: mais si le crime le mérite, on les accable de grosses pierres qu'on leur jette du haut de l'isle, dont ils ne peuvent se garantir qu'en se sauvant dans leurs celliers et dans leurs caves, où ils passent le temps à boire frais, tandis que les toits de leurs maisons sont mis en pieces. S'ils continuent témérairement dans leur obsti-

nation et dans leur révolte, le roi a recours alors au dernier remede, qui est de laisser tomber l'isle à plomb sur leurs têtes, ce qui écrase toutes les maisons et tous les habitants. Le prince néanmoins se porte rarement à cette terrible extrémité, que les ministres n'osent lui conseiller, vu que ce procédé violent les rendroit odieux au peuple, et leur feroit tort à eux-mêmes, qui ont des biens dans le continent : car l'isle n'appartient qu'au roi, qui aussi n'a que l'isle pour tout domaine.

Mais il y a encore une autre raison plus forte, pour laquelle les rois de ce pays ont été toujours éloignés d'exercer ce dernier châtiment, si ce n'est dans une nécessité absolue ; c'est que si la ville qu'on veut détruire étoit située près de quelques hautes roches (car il y en a en ce pays, ainsi qu'en Angle-

terre, auprès des grandes villes, qui ont été exprès bâties près de ces roches pour se préserver de la colere des rois), ou si elle avoit un grand nombre de clochers et de pyramides de pierres, l'isle royale par sa chûte pourroit se briser : ce sont principalement les clochers que le roi redoute, et le peuple le sait bien. Aussi, quand sa majesté est le plus en courroux, il fait toujours descendre son isle très doucement, de peur, dit-il, d'accabler son peuple; mais dans le fond c'est qu'il craint lui-même que les clochers ne brisent son isle. En ce cas, les philosophes croient que l'aimant ne pourroit plus la soutenir désormais, et qu'elle tomberoit.

CHAPITRE IV.

L'auteur quitte l'isle de Laputa, et est conduit aux Balnibarbes. Son arrivée à la capitale. Description de cette ville et des environs. Il est reçu avec bonté par un grand seigneur.

QUOIQUE je ne puisse pas dire que je fus maltraité dans cette isle, il est vrai cependant que je m'y crus négligé et tant soit peu méprisé. Le prince et le peuple n'y étoient curieux que de mathématiques et de musique: j'étois en ce genre fort au-dessous d'eux, et ils me rendoient justice en faisant peu de cas de moi.

D'un autre côté, après avoir vu

toutes les curiosités de l'isle, j'avois une forte envie d'en sortir, étant très las de ces insulaires aériens. Ils excelloient, il est vrai, dans des sciences que j'estime beaucoup, et dont j'ai même quelque teinture; mais ils étoient si absorbés dans leurs spéculations, que je ne m'étois jamais trouvé en si triste compagnie. Je ne m'entretenois qu'avec les femmes, (quel entretien pour un philosophe marin!) qu'avec les artisans, les moniteurs, les pages de cour, et autres gens de cette espece; ce qui augmenta encore le mépris qu'on avoit pour moi. Mais en vérité pouvois-je faire autrement? il n'y avoit que ceux-là avec qui je pusse lier commerce; les autres ne parloient point.

Il y avoit à la cour un grand seigneur, favori du roi, et qui pour cette raison seule étoit traité avec res-

pect, mais qui étoit pourtant regardé en général comme un homme très ignorant et assez stupide. Il passoit pour avoir de l'honneur et de la probité, mais il n'avoit point du tout d'oreille pour la musique, et battoit, dit-on, la mesure assez mal : on ajoute qu'il n'avoit jamais pu apprendre les propositions les plus aisées des mathématiques. Ce seigneur me donna mille marques de bonté. Il me faisoit souvent l'honneur de me venir voir, desirant s'informer des affaires de l'Europe, et s'instruire des coutumes, des mœurs, des lois, et des sciences des différentes nations parmi lesquelles j'avois demeuré. Il m'écoutoit toujours avec une grande attention, et faisoit de très belles observations sur tout ce que je lui disois. Deux moniteurs le suivoient pour la forme, mais il ne s'en ser-

voit qu'à la cour et dans les visites de cérémonie ; quand nous étions ensemble, il les faisoit toujours retirer.

Je priai ce seigneur d'intercéder pour moi auprès de sa majesté pour obtenir mon congé : il m'accorda cette grace avec regret, comme il eut la bonté de me le dire, et il me fit plusieurs offres avantageuses, que je refusai en lui en marquant ma vive reconnoissance.

Le 16 de février je pris congé de sa majesté, qui me fit un présent considérable ; et mon protecteur me donna un diamant, avec une lettre de recommandation pour un seigneur de ses amis, demeurant à Lagado, capitale des Balnibarbes. L'isle étant alors suspendue au-dessus d'une montagne, je descendis de la derniere terrasse de l'isle de la même façon que j'étois monté.

Le continent porte le nom de Balnibarbes; et la capitale, comme j'ai dit, s'appelle Lagado. Ce fut d'abord une assez agréable satisfaction pour moi de n'être plus en l'air et de me trouver en terre ferme. Je marchai vers la ville sans aucune peine et sans aucun embarras, étant vêtu comme les habitants et sachant assez bien la langue pour la parler. Je trouvai bientôt le logis de la personne à qui j'étois recommandé. Je lui présentai la lettre du grand seigneur, et j'en fus très bien reçu. Cette personne qui étoit un seigneur balnibarbe, et qui s'appeloit *Munodi*, me donna un bel appartement chez lui, où je logeai pendant mon séjour en ce pays, et où je fus très bien traité.

Le lendemain matin après mon arrivée, Munodi me prit dans son car-

rosse pour me faire voir la ville, qui est grande comme la moitié de Londres; mais les maisons étoient étrangement bâties, et la plupart tomboient en ruine; le peuple, couvert de haillons, marchoit dans les rues d'un pas précipité, ayant un regard farouche. Nous passâmes par une des portes de la ville, et nous avançâmes environ trois mille pas dans la campagne, où je vis un grand nombre de laboureurs qui travailloient à la terre avec plusieurs sortes d'instruments; mais je ne pus deviner ce qu'ils faisoient: je ne voyois nulle part aucune apparence d'herbes ni de grain. Je priai mon conducteur de vouloir bien m'expliquer ce que prétendoient toutes ces têtes et toutes ces mains occupées à la ville et à la campagne, n'en voyant aucun effet: car en vérité je n'avois jamais trouvé, ni

de terre si mal cultivée, ni de maisons en si mauvais état et si délabrées, ni un peuple si gueux et si misérable.

Le seigneur Munodi avoit été plusieurs années gouverneur de Lagado; mais, par la cabale des ministres, il avoit été déposé, au grand regret du peuple. Cependant le roi l'estimoit comme un homme qui avoit des intentions droites, mais qui n'avoit pas l'esprit de la cour.

Lorsque j'eus ainsi critiqué librement le pays et ses habitants, il ne me répondit autre chose sinon que je n'avois pas été assez long-temps parmi eux pour en juger, et que les différents peuples du monde avoient des usages différents. Il me débita plusieurs autres lieux communs semblables. Mais quand nous fûmes de retour chez lui, il me de-

manda comment je trouvois son palais, quelles absurdités j'y remarquois, et ce que je trouvois à redire dans les habits et dans les manieres de ses domestiques. Il pouvoit me faire aisément cette question, car chez lui tout étoit magnifique, régulier et poli. Je répondis que sa grandeur, sa prudence et ses richesses, l'avoient exempté de tous les défauts qui avoient rendu les autres fous et gueux. Il me dit que si je voulois aller avec lui à sa maison de campagne, qui étoit à vingt milles, il auroit plus le loisir de m'entretenir sur tout cela. Je répondis à son excellence que je ferois tout ce qu'elle souhaiteroit : nous partîmes donc le lendemain au matin.

Durant notre voyage il me fit observer les différentes méthodes des laboureurs pour ensemencer leurs

terres. Cependant, excepté en quelques endroits, je n'avois découvert dans tout le pays aucune espérance de moisson, ni même aucune trace de culture. Mais ayant marché encore trois heures, la scene changea entièrement. Nous nous trouvâmes dans une très belle campagne. Les maisons des laboureurs étoient un peu éloignées et très bien bâties; les champs étoient clos, et renfermoient des vignes, des pieces de bled, des prairies; et je ne me souviens pas d'avoir rien vu de si agréable. Le seigneur, qui observoit ma contenance, me dit alors en soupirant que là commençoit sa terre; que néanmoins les gens du pays le railloient et le méprisoient de ce qu'il n'avoit pas mieux fait ses affaires.

Nous arrivâmes enfin à son château, qui étoit d'une très noble struc-

ture ; les fontaines, les jardins, les promenades , les avenues, les bosquets, étoient tous disposés avec jugement et avec goût. Je donnai à chaque chose des louanges, dont son excellence ne parut s'appercevoir qu'après le souper. Alors, n'y ayant point de tiers, il me dit d'un air fort triste qu'il ne savoit s'il ne lui faudroit pas bientôt abattre ses maisons à la ville et à la campagne pour les rebâtir à la mode, et détruire tout son palais pour le rendre conforme au goût moderne ; mais qu'il craignoit pourtant de passer pour ambitieux, pour singulier, pour ignorant et capricieux, et peut-être de déplaire par-là aux gens de bien ; que je cesserois d'être étonné quand je saurois quelques particularités que j'ignorois.

Il me dit que depuis environ quatre ans certaines personnes étoient ve-

nues à Laputa, soit pour leurs affaires, soit pour leur plaisir, et qu'après cinq mois elles s'en étoient retournées avec une très légere teinture de mathématiques, mais pleines d'esprits volatils, recueillis dans cette région aérienne; que ces personnes, à leur retour, avoient commencé à désapprouver ce qui se passoit dans le pays d'en bas, et avoient formé le projet de mettre les arts et les sciences sur un nouveau pied; que pour cela elles avoient obtenu des lettres patentes pour ériger une académie d'ingénieurs, c'est-à-dire de gens à systêmes; que le peuple étoit si fantasque, qu'il y avoit une académie de ces gens-là dans toutes les grandes villes; que dans ces académies ou colleges, les professeurs avoient trouvé de nouvelles méthodes pour l'agriculture et l'architecture,

et de nouveaux instruments et outils pour tous les métiers et manufactures, par le moyen desquels un homme seul pourroit travailler autant que dix, et un palais pourroit être bâti en une semaine de matieres si solides, qu'il dureroit éternellement sans avoir besoin de réparation : tous les fruits de la terre devoient naître dans toutes les saisons, plus gros cent fois qu'à présent; avec une infinité d'autres projets admirables. C'est dommage, continua-t-il, qu'aucun de ces projets n'ait été perfectionné jusqu'ici, qu'en peu de temps toute la campagne ait été misérablement ravagée, que la plupart des maisons soient tombées en ruine, et que le peuple tout nud meure de froid, de soif et de faim. Avec tout cela, loin d'être découragés, ils en sont plus animés à la poursuite de leurs sys-

têmes, poussés tour-à-tour par l'espérance et par le désespoir. Il ajouta que pour ce qui étoit de lui, n'étant pas d'un esprit entreprenant, il s'étoit contenté d'agir selon l'ancienne méthode, de vivre dans les maisons bâties par ses ancêtres, et de faire ce qu'ils avoient fait, sans rien innover ; que quelque peu de gens de qualité avoient suivi son exemple, mais avoient été regardés avec mépris, et s'étoient même rendus odieux, comme gens mal intentionnés, ennemis des arts, ignorants, mauvais républicains, préférant leurs commodités et leur molle fainéantise au bien général du pays.

Son excellence ajouta qu'il ne vouloit pas prévenir, par un long détail, le plaisir que j'aurois lorsque j'irois visiter l'académie des systêmes ; qu'il souhaitoit seulement que

j'observasse un bâtiment ruiné du côté de la montagne; que ce que je voyois, à la moitié d'un mille de son château, étoit un moulin que le courant d'une grande riviere faisoit aller, et qui suffisoit pour sa maison et pour un grand nombre de ses vassaux; qu'il y avoit environ sept ans qu'une compagnie d'ingénieurs étoit venue lui proposer d'abattre ce moulin, et d'en bâtir un autre au pied de la montagne, sur le sommet de laquelle seroit construit un réservoir, où l'eau pourroit être conduite aisément par des tuyaux et par des machines, d'autant que le vent et l'air sur le haut de la montagne agiteroient l'eau et la rendroient plus fluide, et que le poids de l'eau en descendant feroit par sa chûte tourner le moulin avec la moitié du courant de la riviere. Il me dit que n'étant pas bien

à la cour, parcequ'il n'avoit donné jusqu'ici dans aucun des nouveaux systêmes, et étant pressé par plusieurs de ses amis, il avoit agréé le projet; mais qu'après y avoir fait travailler pendant deux ans, l'ouvrage avoit mal réussi, et que les entrepreneurs avoient pris la fuite.

Peu de jours après je souhaitai voir l'académie des systêmes; et son excellence voulut bien me donner une personne pour m'y accompagner. Il me prenoit peut-être pour un grand admirateur de nouveautés, pour un esprit curieux et crédule. Dans le fond j'avois un peu été dans ma jeunesse homme à projets et à systêmes, et encore aujourd'hui tout ce qui est neuf et hardi me plaît extrêmement.

CHAPITRE V.

L'auteur visite l'académie, et en fait ici la description.

Le logement de cette académie n'est pas un seul et simple corps-de-logis, mais une suite de divers bâtiments des deux côtés d'une cour.

Je fus reçu très honnêtement par le concierge, qui nous dit d'abord que dans ces bâtiments chaque chambre renfermoit un ingénieur, et quelquefois plusieurs, et qu'il y avoit environ cinq cents chambres dans l'académie. Aussitôt il nous fit monter, et parcourir les appartements.

Le premier académicien que je vis me parut un homme fort maigre ; il avoit la face et les mains couvertes de

crasse, la barbe et les cheveux longs, avec un habit et une chemise de même couleur que sa peau. Il avoit été huit ans sur un projet curieux, qui étoit, nous dit-il, de recueillir des rayons de soleil, afin de les enfermer dans des phioles bouchées hermétiquement; et qu'ils pussent servir à échauffer l'air lorsque les étés seroient peu chauds : il me dit que dans huit autres années il pourroit fournir aux jardins des financiers des rayons de soleil à un prix raisonnable. Mais il se plaignoit que ses fonds étoient petits, et il m'engagea à lui donner quelque chose pour l'encourager.

Je passai dans une autre chambre; mais je tournai vîte le dos, ne pouvant endurer la mauvaise odeur. Mon conducteur me poussa dedans, et me pria tout bas de prendre garde d'of-

fenser un homme qui s'en ressentiroit : ainsi je n'osai pas même me boucher le nez. L'ingénieur qui logeoit dans cette chambre étoit le plus ancien de l'académie ; son visage et sa barbe étoient d'une couleur pâle et jaune, et ses mains avec ses habits étoient couverts d'une ordure infâme. Lorsque je lui fus présenté, il m'embrassa très étroitement ; politesse dont je me serois bien passé. Son occupation, depuis son entrée à l'académie, avoit été de tâcher de faire retourner les excréments humains à la nature des aliments dont ils étoient tirés, par la séparation des parties diverses, et par la dépuration de la teinture que l'excrément reçoit du fiel, et qui cause sa mauvaise odeur. On lui donnoit toutes les semaines, de la part de la compagnie, un plat rempli de matieres, environ

de la grandeur d'un baril de Bristol.

J'en vis un autre occupé à calciner la glace, pour en extraire, disoit-il, de fort bon salpêtre, et en faire de la poudre à canon. Il me montra un traité concernant la malléabilité du feu, qu'il avoit envie de publier.

Je vis ensuite un très ingénieux architecte, qui avoit trouvé une méthode admirable pour bâtir les maisons en commençant par le faîte et en finissant par les fondements; projet qu'il me justifia aisément par l'exemple de deux insectes, l'abeille et l'araignée.

Il y avoit un homme aveugle de naissance, qui avoit sous lui plusieurs apprentifs, aveugles comme lui. Leur occupation étoit de composer des couleurs pour les peintres. Ce maître leur enseignoit à les distinguer par le tact et par l'odorat. Je fus assez

malheureux pour les trouver alors très peu instruits ; et le maître lui-même, comme on peut juger, n'étoit pas plus habile.

Je montai dans un appartement où étoit un grand homme qui avoit trouvé le secret de labourer la terre avec des cochons, et d'épargner les frais des chevaux, des bœufs, de la charrue et du laboureur. Voici sa méthode : dans l'espace d'un acre de terre on enfouissoit de six en six pouces une quantité de glands, de dattes, de châtaignes, et autres pareils fruits que les cochons aiment ; alors on lâchoit dans le champ six cents et plus de ces animaux, qui, par le moyen de leurs pieds et de leur museau, mettoient en très peu de temps la terre en état d'être ensemencée, et l'engraissoient aussi en lui rendant ce qu'ils y avoient pris.

Par malheur on en avoit fait l'expérience ; et outre qu'on avoit trouvé le système coûteux et embarrassant, le champ n'avoit presque rien produit. On ne doutoit pas néanmoins que cette invention ne pût être d'une très grande conséquence et d'une vraie utilité.

Dans une chambre vis-à-vis logeoit un homme qui avoit des idées contraires par rapport au même objet. Il prétendoit faire marcher une charrue sans bœufs et sans chevaux, mais avec le secours du vent ; et pour cela il avoit construit une charrue avec un mât et des voiles. Il soutenoit que par le même moyen il feroit aller des charrettes et des carrosses ; et que dans la suite on pourroit courir la poste en chaise, en mettant à la voile sur terre comme sur mer ; que puisque sur la mer

on alloit à tous vents, il n'étoit pas difficile de faire la même chose sur la terre.

Je passai dans une autre chambre qui étoit toute tapissée de toiles d'araignées, et où il y avoit à peine un petit espace pour donner passage à l'ouvrier. Dès qu'il me vit, il cria : Prenez garde de rompre mes toiles ! Je l'entretins ; et il me dit que c'étoit une chose pitoyable que l'aveuglement où les hommes avoient été jusqu'ici par rapport aux vers à soie, tandis qu'ils avoient à leur disposition tant d'insectes domestiques dont ils ne faisoient aucun usage, et qui étoient néanmoins préférables aux vers à soie, qui ne savoient que filer, au lieu que l'araignée savoit tout ensemble filer et ourdir. Il ajouta que l'usage des toiles d'araignées épargneroit encore dans la suite

les frais de la teinture, ce que je concevrois aisément lorsqu'il m'auroit fait voir un grand nombre de mouches de couleurs diverses et charmantes dont il nourrissoit ses araignées; qu'il étoit certain que leurs toiles prendroient infailliblement la couleur de ces mouches; et que, comme il en avoit de toute espece, il espéroit aussi avoir bientôt des toiles capables de satisfaire par leurs couleurs tous les goûts différents des hommes, aussitôt qu'il auroit pu trouver une certaine nourriture suffisamment glutineuse pour ses mouches, afin que les fils de l'araignée en acquissent plus de solidité et de force.

Je vis ensuite un célebre astronome qui avoit entrepris de placer un cadran à la pointe du grand clocher de la maison de ville, ajustant de telle maniere les mouvements diurnes et

annuels du soleil avec le vent, qu'ils pussent s'accorder avec le mouvement de la girouette.

Je me sentois depuis quelques moments une légere douleur de colique, lorsque mon conducteur me fit entrer fort à propos dans la chambre d'un grand médecin qui étoit devenu très célebre par le secret de guérir la colique d'une maniere tout-à-fait merveilleuse. Il avoit un grand soufflet, dont le tuyau étoit d'ivoire; c'étoit en insinuant plusieurs fois ce tuyau dans l'anus, qu'il prétendoit, par cette espece de clystere de vent, attirer tous les vents intérieurs, et purger ainsi les entrailles attaquées de la colique. Il fit son opération sur un chien, qui, par malheur, en creva sur-le-champ; ce qui déconcerta fort notre docteur, et ne me fit pas naître l'envie d'avoir recours à son remede.

Après avoir visité le bâtiment des arts, je passai dans l'autre corps-de-logis, où étoient les faiseurs de systêmes par rapport aux sciences. Nous entrâmes d'abord dans l'école du langage, où nous trouvâmes trois académiciens qui raisonnoient ensemble sur les moyens d'embellir la langue.

L'un d'eux étoit d'avis, pour abréger le discours, de réduire tous les mots en simples monosyllabes, et de bannir tous les verbes et tous les participes.

L'autre alloit plus loin, et proposoit une maniere d'abolir tous les mots, en sorte qu'on raisonneroit sans parler; ce qui seroit très favorable à la poitrine, parcequ'il est clair qu'à force de parler les poumons s'usent, et la santé s'altere. L'expédient qu'il trouvoit étoit de porter

sur soi toutes les choses dont on voudroit s'entretenir. Ce nouveau systême, dit-on, auroit été suivi, si les femmes ne s'y fussent opposées. Plusieurs esprits supérieurs de cette académie ne laissoient pas néanmoins de se conformer à cette maniere d'exprimer les choses par les choses mêmes, ce qui n'étoit embarrassant pour eux que lorsqu'ils avoient à parler de plusieurs sujets différents; alors il leur falloit apporter sur leurs dos des fardeaux énormes, à moins qu'ils n'eussent un ou deux valets bien forts pour s'épargner cette peine. Ils prétendoient que si ce systême avoit lieu, toutes les nations pourroient facilement s'entendre (ce qui seroit d'une grande commodité), et qu'on ne perdroit plus le temps à apprendre des langues étrangeres.

De là nous entrâmes dans l'école

de mathématiques, dont le maître enseignoit à ses disciples une méthode que les Européens auront de la peine à s'imaginer : chaque proposition, chaque démonstration étoit écrite sur du pain à chanter, avec une certaine encre de teinture céphalique. L'écolier à jeun étoit obligé, après avoir avalé ce pain à chanter, de s'abstenir de boire et de manger pendant trois jours, en sorte que, le pain à chanter étant digéré, la teinture céphalique pût monter au cerveau, et y porter avec elle la proposition et la démonstration. Cette méthode, il est vrai, n'avoit pas eu beaucoup de succès jusqu'ici; mais c'étoit, disoit-on, parceque l'on s'étoit trompé quelque peu dans le *q. s.*, c'est-à-dire dans la mesure de la dose, ou parceque les écoliers, malins et indociles, faisoient seulement semblant

d'avaler le bolus, ou bien parcequ'ils alloient trop tôt à la selle, ou qu'ils mangeoient en cachette pendant les trois jours.

CHAPITRE VI.

Suite de la description de l'académie.

JE ne fus pas fort satisfait de l'école de politique, que je visitai ensuite. Ces docteurs me parurent peu sensés ; et la vue de telles personnes a le don de me rendre toujours mélancolique. Ces hommes extravagants soutenoient que les grands devoient choisir pour leurs favoris ceux en qui ils remarquoient plus de sagesse, plus de capacité, plus de vertu, et qu'ils devoient avoir toujours en vue le bien

public, récompenser le mérite, le savoir, l'habileté et les services : ils disoient encore que les princes devoient toujours donner leur confiance aux personnes les plus capables et les plus expérimentées, et autres pareilles sottises et chimeres dont peu de princes se sont avisés jusqu'ici : ce qui me confirma la vérité de cette pensée admirable de Cicéron, *Qu'il n'y a rien de si absurde qui n'ait été avancé par quelque philosophe.*

Mais tous les autres membres de l'académie ne ressembloient pas à ces originaux dont je viens de parler. Je vis un médecin d'un esprit sublime, qui possédoit à fond la science du gouvernement. Il avoit consacré ses veilles jusqu'ici à découvrir les causes des maladies d'un état, et à trouver des remedes pour guérir le mauvais

tempérament de ceux qui administrent les affaires publiques. On convient, disoit-il, que le corps naturel et le corps politique ont entre eux une parfaite analogie ; donc l'un et l'autre peuvent être traités avec les mêmes remedes. Ceux qui sont à la tête des affaires ont souvent les maladies qui suivent : ils sont pleins d'humeurs en mouvement, qui leur affoiblissent la tête et le cœur, et leur causent quelquefois des convulsions et des contractions de nerfs à la main droite, une faim canine, des indigestions, des vapeurs, des délires, et autres sortes de maux. Pour les guérir notre grand médecin proposoit que, lorsque ceux qui manient les affaires d'état seroient sur le point de s'assembler, on leur tâteroit le pouls, et que par-là on tâcheroit de connoître la nature de leur maladie ; qu'ensuite, la premiere fois

qu'ils s'assembleroient encore, on leur enverroit avant la séance des apothicaires avec des remedes astringents, palliatifs, laxatifs, céphalalgiques, hystériques, apophlegmatiques, acoustiques, etc., selon la qualité du mal, et en réitérant toujours le même remede à chaque séance.

L'exécution de ce projet ne seroit pas d'une grande dépense, et seroit, selon mon idée, très utile dans les pays où les états et les parlements se mêlent des affaires d'état : elle procureroit l'unanimité, termineroit les différends, ouvriroit la bouche aux muets, la fermeroit aux déclamateurs, calmeroit l'impétuosité des jeunes sénateurs, échaufferoit la froideur des vieux, réveilleroit les stupides, ralentiroit les étourdis.

Et parceque l'on se plaint ordinairement que les favoris des princes ont

la mémoire courte et malheureuse, le même docteur vouloit que quiconque auroit affaire à eux, après avoir exposé le cas en très peu de mots, eût la liberté de donner à M. le favori une chiquenaude dans le nez, un coup de pied dans le ventre, de lui tirer les oreilles, ou de lui ficher une épingle dans les fesses, et tout cela pour l'empêcher d'oublier l'affaire dont on lui auroit parlé ; en sorte qu'on pourroit réitérer de temps en temps le même compliment jusqu'à ce que la chose fût accordée ou refusée tout-à-fait.

Il vouloit aussi que chaque sénaneur, dans l'assemblée générale de la nation, après avoir proposé son opinion et avoir dit tout ce qu'il auroit à dire pour la soutenir, fût obligé de conclure à la proposition contradictoire, parcequ'infailliblement le ré-

sultat de ces assemblées seroit par-là très favorable au bien public.

Je vis deux académiciens disputer avec chaleur sur le moyen de lever des impôts sans faire murmurer les peuples. L'un soutenoit que la meilleure méthode seroit d'imposer une taxe sur les vices et sur les folies des hommes, et que chacun seroit taxé suivant le jugement et l'estimation de ses voisins. L'autre académicien étoit d'un sentiment entièrement opposé, et prétendoit, au contraire, qu'il falloit taxer les belles qualités du corps et de l'esprit, dont chacun se piquoit, et les taxer plus ou moins selon leurs degrés ; en sorte que chacun seroit son propre juge, et feroit lui-même sa déclaration. La plus forte taxe devoit être imposée sur les mignons de Vénus, sur les favoris du beau sexe, à proportion des faveurs qu'ils au-

roient reçues ; et l'on s'en devoit rapporter encore sur cet article à leur propre déclaration. Il falloit aussi taxer fortement l'esprit et la valeur selon l'aveu que chacun feroit de ces qualités. Mais à l'égard de l'honneur, de la probité, de la sagesse, de la modestie, on exemptoit ces vertus de toute taxe, vu qu'étant trop rares, elles ne rendroient presque rien ; qu'on ne rencontreroit personne qui voulût avouer qu'elles se trouvassent dans son voisin, et que presque personne aussi n'auroit l'effronterie de se les attribuer à lui-même.

On devoit pareillement taxer les dames à proportion de leur beauté, de leurs agréments, et de leur bonne grace, suivant leur propre estimation, comme on faisoit à l'égard des hommes ; mais pour la fidélité, la sincérité, le bon sens, et le bon naturel des

femmes, comme elles ne s'en piquent point, cela ne devoit rien payer du tout, parceque tout ce qu'on en pourroit retirer ne suffiroit pas pour les frais du recouvrement.

Afin de retenir les sénateurs dans l'intérêt de la couronne, un autre académicien politique étoit d'avis qu'il falloit que le prince fît jouer tous les grands emplois à la rafle, de façon cependant que chaque sénateur, avant que de jouer, fît serment et donnât caution qu'il opineroit ensuite selon les intentions de la cour, soit qu'il gagnât, ou non; mais que les perdants auroient ensuite droit de jouer dès qu'il y auroit quelque emploi vacant. Ils seroient ainsi toujours pleins d'espérance, ils ne se plaindroient point des fausses promesses qu'on leur auroit données, et ne s'en prendroient qu'à la fortune, dont les

épaules sont toujours plus fortes que celles du ministere.

Un autre académicien me fit voir un écrit contenant une méthode curieuse pour découvrir les complots et les cabales, qui étoit d'examiner la nourriture des personnes suspectes, le temps auquel elles mangent, le côté sur lequel elles se couchent dans leur lit, et de quelle main elles se torchent le derriere; de considérer leurs excréments, et de juger par leur odeur et leur couleur des pensées et des projets d'un homme; d'autant que, selon lui, les pensées ne sont jamais plus sérieuses et l'esprit n'est jamais si recueilli que lorsqu'on est à la selle, ce qu'il avoit éprouvé lui-même. Il ajoutoit que lorsque, pour faire seulement des expériences, il avoit par fois songé à l'assassinat d'un homme, il avoit alors trouvé ses excréments très jaunes, et

que lorsqu'il avoit pensé à se révolter et à brûler la capitale, il les avoit trouvés d'une couleur très noire.

Je me hasardai d'ajouter quelque chose au systême de ce politique : je lui dis qu'il seroit bon d'entretenir toujours une troupe d'espions et de délateurs, qu'on protégeroit, et auxquels on donneroit toujours une somme d'argent proportionnée à l'importance de leur dénonciation, soit qu'elle fût fondée, ou non; que par ce moyen les sujets seroient retenus dans la crainte et dans le respect; que ces délateurs et accusateurs seroient autorisés à donner quel sens il leur plairoit aux écrits qui leur tomberoient entre les mains ; qu'ils pourroient, par exemple, interpréter ainsi les termes suivants :

Un crible, — une grande dame de la cour.

Un chien boiteux,	— une descente, une invasion.
La peste,	— une armée sur pied.
Une buse,	— un favori.
La goutte,	— un grand prêtre.
Un pot de chambre,	— un comité.
Un balai,	— une révolution.
Une souriciere,	— un emploi de finance.
Un égout,	— la cour.
Un chapeau et un ceinturon,	— une maîtresse.
Un roseau brisé,	— la cour de justice.
Un tonneau vuide,	— un général.
Une plaie ouverte,	— l'état des affaires publiques.

On pourroit encore observer l'anagramme de tous les noms cités dans un écrit ; mais il faudroit pour cela des hommes de la plus haute pénétration et du plus sublime génie, sur-

tout quand il s'agiroit de découvrir le sens politique et mystérieux des lettres initiales : ainsi N pourroit signifier un complot ; B, un régiment de cavalerie ; L, une flotte. Outre cela, en transposant les lettres, on pourroit appercevoir dans un écrit tous les desseins cachés d'un parti mécontent : par exemple, vous lisez dans une lettre écrite à un ami, *Votre frere Thomas a les hémorrhoïdes*, l'habile déchiffreur trouvera dans l'assemblage de ces mots indifférents une phrase qui fera entendre que tout est prêt pour une sédition.

L'académicien me fit de grands remerciements de lui avoir communiqué ces petites observations, et me promit de faire de moi une mention honorable dans le traité qu'il alloit mettre au jour sur ce sujet.

Je ne vis rien dans ce pays qui pût

m'engager à y faire un plus long séjour, ainsi je commençai à songer à mon retour en Angleterre.

CHAPITRE VII.

L'auteur quitte Lagado, et arrive à Maldonada. Il fait un petit voyage à Glubbdubdrib. Comment il est reçu par le gouverneur.

LE continent dont ce royaume fait une partie s'étend, autant que j'en puis juger, à l'est vers une contrée inconnue de l'Amérique, à l'ouest vers la Californie, et au nord vers la mer Pacifique. Il n'est pas à plus de mille cinquante lieues de Lagado. Ce pays a un port célebre et un grand commerce avec l'isle de Luggnagg, située au nord-ouest, environ à vingt

degrés de latitude septentrionale, et à cent quarante de longitude. L'isle de Luggnagg est au sud-ouest du Japon, et en est éloignée environ de cent lieues. Il y a une étroite alliance entre l'empereur du Japon et le roi de Luggnagg, ce qui fournit plusieurs occasions d'aller d'une isle à l'autre. Je résolus pour cette raison de prendre ce chemin pour retourner en Europe. Je louai deux mules avec un guide, pour porter mon bagage et me montrer le chemin. Je pris congé de mon illustre protecteur qui m'avoit témoigné tant de bonté; et à mon départ j'en reçus un magnifique présent.

Il ne m'arriva pendant mon voyage aucune aventure qui mérite d'être rapportée. Lorsque je fus arrivé au port de Maldonada, qui est une ville environ de la grandeur de Portsmouth,

il n'y avoit point de vaisseau dans le port prêt à partir pour Luggnagg. Je fis bientôt quelques connoissances dans la ville : un gentilhomme de distinction me dit que puisqu'il ne partiroit aucun navire pour Luggnagg que dans un mois, je ferois bien de me divertir à faire un petit voyage à l'isle de Glubbdubdrib, qui n'étoit éloignée que de cinq lieues vers le sud-ouest. Il s'offrit lui-même d'être de la partie avec un de ses amis, et de me fournir une petite barque.

Glubbdubdrib, selon son étymologie, signifie l'Isle des sorciers ou magiciens. Elle est environ trois fois aussi large que l'isle de Wight, et est très fertile. Cette isle est sous la puissance du chef d'une tribu toute composée de sorciers, qui ne s'allient qu'entre eux, et dont le prince est toujours le plus ancien de la tribu.

Ce prince ou gouverneur a un palais magnifique, et un parc d'environ trois mille acres, entouré d'un mur de pierre de taille de vingt pieds de haut. Lui et toute sa famille sont servis par des domestiques d'une espece assez extraordinaire. Par la connoissance qu'il a de la nécromancie il a le pouvoir d'évoquer les esprits, et de les obliger à le servir pendant vingt-quatre heures.

Lorsque nous abordâmes à l'isle il étoit environ onze heures du matin. Un des deux gentilshommes qui m'accompagnoient alla trouver le gouverneur, et lui dit qu'un étranger souhaitoit d'avoir l'honneur de saluer son altesse. Ce compliment fut bien reçu. Nous entrâmes dans la cour du palais, et passâmes au milieu d'une haie de gardes, dont les armes et les attitudes me firent une peur ex-

trême : nous traversâmes les appartements, et rencontrâmes une foule de domestiques avant que de parvenir à la chambre du gouverneur. Après que nous lui eûmes fait trois révérences profondes, il nous fit asseoir sur de petits tabourets au pied de son trône. Comme il entendoit la langue des Balnibarbes, il me fit différentes questions au sujet de mes voyages; et pour me marquer qu'il vouloit en agir avec moi sans cérémonie, il fit signe avec le doigt à tous ses gens de se retirer; et en un instant (ce qui m'étonna beaucoup) ils disparurent comme une fumée. J'eus de la peine à me rassurer; mais le gouverneur m'ayant dit que je n'avois rien à craindre, et voyant mes deux compagnons nullement embarrassés, parcequ'ils étoient faits à ces manieres, je commençai à prendre courage, et racon-

tai à son altesse les différentes aventures de mes voyages, non sans être troublé de temps en temps par ma sotte imagination, regardant souvent autour de moi à gauche et à droite, et jetant les yeux sur le lieu où j'avois vu les fantômes disparoître.

J'eus l'honneur de dîner avec le gouverneur, qui nous fit servir par une nouvelle troupe de spectres. Nous fûmes à table jusqu'au coucher du soleil; et ayant prié son altesse de vouloir bien que je ne couchasse pas dans son palais, nous nous retirâmes, mes deux amis et moi, et allâmes chercher un lit dans la ville capitale qui est proche. Le lendemain matin, nous revînmes rendre nos devoirs au gouverneur. Pendant les dix jours que nous restâmes dans cette isle, je vins à me familiariser tellement avec les esprits, que je n'en eus plus de peur

du tout; ou du moins s'il m'en restoit encore un peu, elle cédoit à ma curiosité. J'eus bientôt une occasion de la satisfaire; et le lecteur pourra juger par-là que je suis encore plus curieux que poltron. Son altesse me dit un jour de lui nommer tels morts qu'il me plairoit, qu'il me les feroit venir, et les obligeroit de répondre à toutes les questions que je leur voudrois faire, à condition toutefois que je ne les interrogerois que sur ce qui s'étoit passé de leur temps, et que je pourrois être bien assuré qu'ils me diroient toujours vrai, étant inutile aux morts de mentir.

Je rendis de très humbles actions de graces à son altesse, et, pour profiter de ses offres, je me mis à me rappeler la mémoire de ce que j'avois autrefois lu dans l'Histoire romaine, D'abord il me vint dans l'esprit de

demander à voir cette fameuse Lucrece que Tarquin avoit violée, et qui, ne pouvant survivre à cet affront, s'étoit tuée elle-même. Aussitôt je vis devant moi une dame très belle, habillée à la romaine. Je pris la liberté de lui demander pourquoi elle avoit vengé sur elle-même le crime d'un autre. Elle baissa les yeux, et me répondit que les historiens, de peur de lui donner de la foiblesse, lui avoient donné de la folie : aussitôt elle disparut.

Le gouverneur fit signe à César et à Brutus de s'avancer. Je fus frappé d'admiration et de respect à la vue de Brutus ; et César m'avoua que toutes ses belles actions étoient au-dessous de celle de Brutus, qui lui avoit ôté la vie pour délivrer Rome de sa tyrannie.

Il me prit envie de voir Homere.

Il m'apparut; je l'entretins, et lui demandai ce qu'il pensoit de son Iliade. Il m'avoua qu'il étoit surpris des louanges excessives qu'on lui donnoit depuis trois mille ans; que son poëme étoit médiocre et semé de sottises; qu'il n'avoit plu de son temps qu'à cause de la beauté de sa diction et de l'harmonie de ses vers; et qu'il étoit fort surpris que, puisque sa langue étoit morte, et que personne n'en pouvoit plus distinguer les beautés, les agréments et les finesses, il se trouvât encore des gens assez vains ou assez stupides pour l'admirer. Sophocle et Euripide, qui l'accompagnoient, me tinrent à-peu-près le même langage, et se moquerent sur-tout de nos savants modernes, qui, obligés de convenir des bévues des anciennes tragédies lorsqu'elles étoient fidèlement traduites,

soutenoient néanmoins qu'en grec c'étoient des beautés, et qu'il falloit savoir le grec pour en juger avec équité.

Je voulus voir Aristote et Descartes. Le premier m'avoua qu'il n'avoit rien entendu à la physique, non plus que tous les philosophes ses contemporains, et tous ceux même qui avoient vécu entre lui et Descartes. Il ajouta que celui-ci avoit pris un bon chemin, quoiqu'il se fût souvent trompé, sur-tout par rapport à son système extravagant touchant l'ame des bêtes. Descartes prit la parole, et dit qu'il avoit trouvé quelque chose, et avoit su établir d'assez bons principes; mais qu'il n'étoit pas allé fort loin, et que tous ceux qui désormais voudroient courir la même carriere seroient toujours arrêtés par la foiblesse de leur esprit, et obligés de

tâtonner ; que c'étoit une grande folie de passer sa vie à chercher des systêmes, et que la vraie physique convenable et utile à l'homme étoit de faire un amas d'expériences, et de se borner là ; qu'il avoit eu beaucoup d'insensés pour disciples, parmi lesquels on pouvoit compter un certain Spinosa.

J'eus la curiosité de voir plusieurs morts illustres de ces derniers temps, et sur-tout des morts de qualité ; car j'ai toujours eu une grande vénération pour la noblesse. Ô que je vis de choses étonnantes lorsque le gouverneur fit passer en revue devant moi toute la suite des aïeux de la plupart de nos ducs, de nos marquis, de nos comtes, et de nos gentilshommes modernes ! Que j'eus de plaisir à voir leur origine, et tous les personnages qui leur ont transmis leur sang ! Je vis clairement pourquoi

certaines familles ont le nez long, d'autres le menton pointu, d'autres ont le visage basané et les traits effroyables, d'autres ont les yeux beaux, et le teint blond et délicat; pourquoi, dans certaines familles, il y a beaucoup de fous et d'étourdis; dans d'autres, beaucoup de fourbes et de frippons; pourquoi le caractere de quelques unes est la méchanceté, la brutalité, la bassesse, la lâcheté; ce qui les distingue, comme leurs armes et leurs livrées. Je compris enfin la raison pour laquelle Polydore Virgile avoit dit, au sujet de certaines maisons :

Nec vir fortis, nec fœmina casta.

Ce qui me parut le plus remarquable fut de voir ceux qui, ayant originairement porté le mal immonde dans certaines familles, avoient fait ce triste présent à toute leur posté-

rité. Que je fus encore surpris de voir, dans la généalogie de certains seigneurs, des pages, des laquais, des maîtres à danser et à chanter, etc.!

Je connus clairement pourquoi les historiens ont transformé des guerriers imbécilles et lâches en grands capitaines, des insensés et de petits génies en grands politiques; des flatteurs et des courtisans en gens de bien, des athées en hommes pleins de religion, d'infâmes débauchés en gens chastes, et des délateurs de profession en hommes vrais et sinceres. Je sus de quelle maniere des personnes très innocentes avoient été condamnées à la mort ou au bannissement par l'intrigue des favoris qui avoient corrompu les juges; comment il étoit arrivé que des hommes de basse extraction et sans mérite avoient été élevés aux plus grandes

places; comment les P. et les M. avoient souvent donné le branle aux plus importantes affaires, et avoient occasionné dans l'univers les plus grands évènements. Ô que je conçus alors une basse idée de l'humanité! Que la sagesse et la probité des hommes me parut peu de chose, en voyant la source de toutes les révolutions, le motif honteux des entreprises les plus éclatantes, les ressorts, ou plutôt les accidents imprévus, et les bagatelles qui les avoient fait réussir!

Je découvris l'ignorance et la témérité de nos historiens, qui ont fait mourir du poison certains rois, qui ont osé faire part au public des entretiens secrets d'un prince avec son premier ministre, et qui ont, si on les en croit, crocheté, pour ainsi dire, les cabinets des souverains et

les secrétaireries des ambassadeurs, pour en tirer des anecdotes curieuses.

Ce fut là que j'appris les causes secretes de quelques évènements qui ont étonné le monde ; comment une P. avoit gouverné un confident, un confident le conseil secret, et le conseil secret tout un parlement.

Un général d'armée m'avoua qu'il avoit une fois remporté une victoire par sa poltronnerie et par son imprudence ; et un amiral me dit qu'il avoit battu malgré lui une flotte ennemie, lorsqu'il avoit envie de laisser battre la sienne. Il y eut trois rois qui me dirent que, sous leur regne, ils n'avoient jamais récompensé ni élevé aucun homme de mérite, si ce n'est une fois que leur ministre les trompa, et se trompa lui-même sur cet article ; qu'en cela ils avoient eu raison, la vertu

étant une chose très incommode à la cour.

J'eus la curiosité de m'informer par quel moyen un grand nombre de personnes étoient parvenues à une très haute fortune. Je me bornai à ces derniers temps, sans néanmoins toucher au temps présent, de peur d'offenser même les étrangers (car il n'est pas nécessaire que j'avertisse que tout ce que j'ai dit jusqu'ici ne regarde point mon cher pays). Parmi ces moyens, je vis le parjure, l'oppression, la subornation, la perfidie, le *pandarisme* (1), et autres pareilles bagatelles qui méritent peu d'attention. Mais ce qui en mérite davantage, c'est que plusieurs con-

(1) En anglois *pandarism*, mot forgé qu'on rend ici sans le traduire, et qui s'entend aisément.

fesserent qu'ils devoient leur élévation à la facilité qu'ils avoient eue, les uns de se prêter aux plus horribles débauches, les autres de livrer leurs femmes et leurs filles, d'autres de trahir leur patrie et leur souverain, et quelques uns de se servir du poison. Après ces découvertes, je crois qu'on me pardonnera d'avoir désormais un peu moins d'estime et de vénération pour la grandeur, que j'honore et respecte naturellement, comme tous les inférieurs doivent faire à l'égard de ceux que la nature ou la fortune ont placés dans un rang supérieur.

J'avois lu dans quelques livres que des sujets avoient rendu de grands services à leur prince et à leur patrie : j'eus envie de les voir; mais on me dit qu'on avoit oublié leurs noms, et qu'on se souvenoit seule-

ment de quelques uns, dont les historiens avoient fait mention en les faisant passer pour des traîtres et des fripons. Ces gens de bien dont on avoit oublié les noms parurent cependant devant moi, mais avec un air humilié et en mauvais équipage. Ils me dirent qu'ils étoient tous morts dans la pauvreté et dans la disgrace, et quelques uns même sur un échafaud.

Parmi ceux-ci je vis un homme dont le cas me parut extraordinaire, qui avoit à côté de lui un jeune homme de dix-huit ans. Il me dit qu'il avoit été capitaine de vaisseau pendant plusieurs années, et que, dans le combat naval d'Actium, il avoit enfoncé la premiere ligne, coulé à fond trois vaisseaux du premier rang, et en avoit pris un de la même grandeur, ce qui avoit été

la seule cause de la fuite d'Antoine et de l'entiere défaite de sa flotte; que le jeune homme qui étoit auprès de lui étoit son fils unique, qui avoit été tué dans le combat. Il m'ajouta que, la guerre ayant été terminée, il vint à Rome pour solliciter une récompense, et demander le commandement d'un plus gros vaisseau dont le capitaine avoit péri dans le combat; mais que, sans avoir égard à sa demande, cette place avoit été donnée à un jeune homme qui n'avoit encore jamais vu la mer, fils d'un certain affranchi qui avoit servi une des maîtresses de l'empereur; qu'étant retourné à son département, on l'avoit accusé d'avoir manqué à son devoir, et que le commandement de son vaisseau avoit été donné à un page, favori du vice-amiral Publicola; qu'il avoit été alors

obligé de se retirer chez lui, à une petite terre loin de Rome, et qu'il y avoit fini ses jours. Desirant savoir si cette histoire étoit véritable, je demandai à voir Agrippa, qui dans ce combat avoit été l'amiral de la flotte victorieuse. Il parut; et me confirmant la vérité de ce récit, il y ajouta des circonstances que la modestie du capitaine avoit omises.

Comme chacun des personnages qu'on évoquoit paroissoit tel qu'il avoit été dans le monde, je vis avec douleur combien, depuis cent ans, le genre humain avoit dégénéré; combien la débauche, avec toutes ses conséquences, avoit altéré les traits du visage, rapetissé les corps, retiré les nerfs, relâché les muscles, effacé les couleurs, et corrompu la chair des Anglois.

Je voulus voir enfin quelques uns de nos anciens paysans, dont on vante tant la simplicité, la sobriété, la justice, l'esprit de liberté, la valeur, et l'amour pour la patrie. Je les vis, et ne pus m'empêcher de les comparer avec ceux d'aujourd'hui, qui vendent à prix d'argent leurs suffrages dans l'élection des députés au parlement, et qui, sur ce point, ont toute la finesse et tout le manege des gens de cour.

CHAPITRE VIII.

Retour de l'auteur à Maldonada. Il fait voile pour le royaume de Luggnagg. A son arrivée il est arrêté et conduit à la cour. Comment il y est reçu.

LE jour de notre départ étant arrivé, je pris congé de son altesse le gouverneur de Glubbdubdrib, et retournai avec mes deux compagnons à Maldonada, où, après avoir attendu quinze jours, je m'embarquai enfin dans un navire qui partoit pour Luggnagg. Les deux gentilshommes et quelques autres personnes encore eurent l'honnêteté de me fournir les provisions nécessaires pour ce voyage, et de me conduire jusqu'à bord. Nous

essuyâmes une violente tempête, et fûmes contraints de gouverner au nord, pour pouvoir jouir d'un certain vent marchand qui souffle en cet endroit dans l'espace de soixante lieues. Le 21 avril 1709, nous entrâmes dans la riviere de Clumegnig, qui est une ville port de mer au sud-est de Luggnagg. Nous jetâmes l'ancre à une lieue de la ville, et donnâmes le signal pour faire venir un pilote. En moins d'une demi-heure il en vint deux à bord, qui nous guiderent au milieu des écueils et des rochers, qui sont très dangereux dans cette rade et dans le passage qui conduit à un bassin où les vaisseaux sont en sûreté, et qui est éloigné des murs de la ville de la longueur d'un cable.

Quelques uns de nos matelots, soit par trahison, soit par imprudence,

dirent aux pilotes que j'étois un étranger et un grand voyageur. Ceux-ci en avertirent le commis de la douane, qui me fit diverses questions dans la langue balnibarbienne, qui est entendue en cette ville à cause du commerce, et sur-tout par les gens de mer et les douaniers. Je lui répondis en peu de mots, et lui fis une histoire aussi vraisemblable et aussi suivie qu'il me fut possible. Mais je crus qu'il étoit nécessaire de déguiser mon pays, et de me dire Hollandois, ayant dessein d'aller au Japon, où je savois que les Hollandois seuls étoient reçus. Je dis donc au commis qu'ayant fait naufrage à la côte des Balnibarbes, et ayant échoué sur un rocher, j'avois été dans l'isle volante de Laputa, dont j'avois souvent oui parler, et que maintenant je songeois à me rendre au Japon, afin de pouvoir retourner de là

dans mon pays. Le commis me dit qu'il étoit obligé de m'arrêter jusqu'à ce qu'il eût reçu des ordres de la cour, où il alloit écrire immédiatement, et d'où il espéroit recevoir réponse dans quinze jours. On me donna un logement convenable, et on mit une sentinelle à ma porte. J'avois un grand jardin pour me promener, et je fus traité assez bien aux dépens du roi. Plusieurs personnes me rendirent visite, excitées par la curiosité de voir un homme qui venoit d'un pays très éloigné dont ils n'avoient jamais entendu parler.

Je fis marché avec un jeune homme de notre vaisseau pour me servir d'interprete. Il étoit natif de Luggnagg; mais ayant passé plusieurs années à Maldonada, il savoit parfaitement les deux langues. Avec son secours je fus en état d'entretenir tous ceux qui me faisoient l'honneur

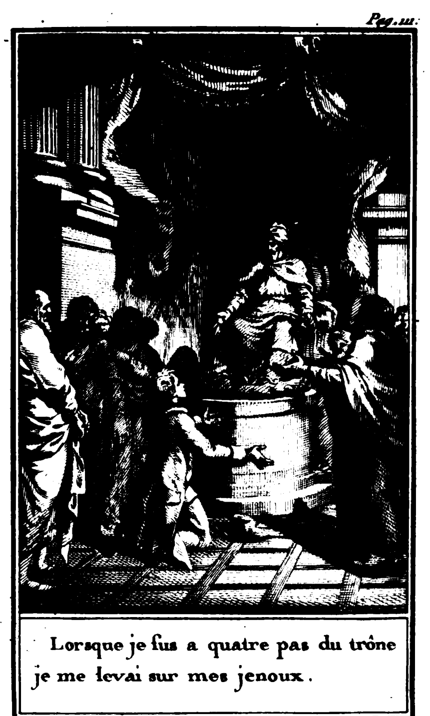
de me venir voir, c'est-à-dire d'entendre leurs questions et de leur faire entendre mes réponses.

Celle de la cour vint au bout de quinze jours, comme on l'attendoit : elle portoit un ordre de me faire conduire avec ma suite par un détachement de chevaux à Traldragenbb ou Trildragdrib ; car, autant que je m'en puis souvenir, on prononce des deux manieres. Toute ma suite consistoit en ce pauvre garçon qui me servoit d'interprete, et que j'avois pris à mon service. On fit partir un courier devant nous, qui nous devança d'une demi-journée, pour donner avis au roi de mon arrivée prochaine, et pour demander à sa majesté le jour et l'heure que je pourrois avoir l'honneur et le plaisir de *lécher la poussiere du pied de son trône.*

Deux jours après mon arrivée j'eus audience ; et d'abord on me fit coucher et ramper sur le ventre, et balayer le plancher avec ma langue à mesure que j'avançois vers le trône du roi. Mais parceque j'étois étranger, on avoit eu l'honnêteté de nettoyer le plancher de maniere que la poussiere ne me pût faire de peine. C'étoit une grace particuliere qui ne s'accordoit pas même aux personnes du premier rang lorsqu'elles avoient l'honneur d'être reçues à l'audience de sa majesté : quelquefois même on laissoit exprès le plancher très sale et très couvert de poussiere lorsque ceux qui venoient à l'audience avoient des ennemis à la cour. J'ai une fois vu un seigneur avoir la bouche si pleine de poussiere et si souillée de l'ordure qu'il avoit recueillie avec sa langue, que quand il fut parvenu au

trône, il lui fut impossible d'articuler un seul mot. A ce malheur il n'y a point de remede; car il est défendu, sous des peines très grieves, de cracher ou de s'essuyer la bouche en présence du roi. Il y a même en cette cour un autre usage que je ne puis du tout approuver. Lorsque le roi veut faire mourir quelque seigneur ou quelque courtisan d'une maniere qui ne le déshonore point, il fait jeter sur le plancher une certaine poudre brune qui est empoisonnée, et qui ne manque point de le faire crever doucement et sans éclat au bout de vingt-quatre heures. Mais pour rendre justice à ce prince, à sa grande douceur, et à la bonté qu'il a de ménager la vie de ses sujets, il faut dire, à son honneur, qu'après de semblables exécutions il a coutume d'ordonner très expressément de bien balayer le plancher;

Pag. 111.



Lorsque je fus a quatre pas du trône je me levai sur mes jenoux.

Dessiné par Le Febvre. *Gravé par L. J. le Masquelier.*


J. Masquelier Sc.

Pag. 111.



Le febvre inv. — J. Masquelier Sc.

en sorte que si ses domestiques l'oublioient, ils courroient risque de tomber dans sa disgrace. Je le vis un jour condamner un petit page à être bien fouetté pour avoir malicieusement négligé d'avertir de balayer dans le cas dont il s'agit, ce qui avoit été cause qu'un jeune seigneur de grande espérance avoit été empoisonné. Mais le prince, plein de bonté, voulut bien encore pardonner au petit page et lui épargner le fouet.

Pour revenir à moi, lorsque je fus à quatre pas du trône de sa majesté, je me levai sur mes genoux, et après avoir frappé sept fois la terre de mon front, je prononçai les parboles suivantes, que la veille on m'avoit fait apprendre par cœur : *Ickpling gloff-trobb sgnutserumm blhiopm lashnalt, zwin tnodbalkguffh slhiophad gurdlubb asht!* C'est un formulaire

établi par les lois de ce royaume pour tous ceux qui sont admis à l'audience, et qu'on peut traduire ainsi : *Puisse votre céleste majesté survivre au soleil!* Le roi me fit une réponse que je ne compris point, et à laquelle je fis cette réplique, comme on me l'avoit apprise : *Fluft drin valerick dwuldom prastrod mirpush;* c'est-à-dire, *Ma langue est dans la bouche de mon ami.* Je fis entendre par-là que je desirois me servir de mon interprete : alors on fit entrer ce jeune garçon dont j'ai parlé, et avec son secours je répondis à toutes les questions que sa majesté me fit pendant une demi-heure. Je parlois balnibarbien, et mon interprete rendoit mes paroles en luggnaggien.

Le roi prit beaucoup de plaisir à mon entretien, et ordonna à son *bliffmarklub* ou chambellan de faire

préparer un logement dans son palais pour moi et mon interprete, et de me donner une somme par jour pour ma table, avec une bourse pleine d'or pour mes menus plaisirs.

Je demeurai trois mois en cette cour, pour obéir à sa majesté, qui me combla de ses bontés, et me fit des offres très gracieuses pour m'engager à m'établir dans ses états : mais je crus devoir le remercier, et songer plutôt à retourner dans mon pays, pour y finir mes jours auprès de ma chere femme, privée depuis long-temps des douceurs de ma présence.

CHAPITRE IX.

Des struldbruggs *ou immortels.*

Les Luggnaggiens sont un peuple très poli et très brave ; et, quoiqu'ils aient un peu de cet orgueil qui est commun à toutes les nations de l'orient, ils sont néanmoins honnêtes et civils à l'égard des étrangers, et sur-tout de ceux qui ont été bien reçus à la cour. Je fis connoissance et je me liai avec des personnes du grand monde et du bel air ; et, par le moyen de mon interprete, j'eus souvent avec eux des entretiens agréables et instructifs.

Un d'eux me demanda un jour si j'avois vu quelques uns de leurs *struldbruggs* ou immortels. Je lui

répondis que non, et que j'étois fort curieux de savoir comment on avoit pu donner ce nom à des humains. Il me dit que quelquefois (quoique rarement) il naissoit dans une famille un enfant avec une tache rouge et ronde placée directement sur le sourcil gauche, et que cette heureuse marque le préservoit de la mort ; que cette tache étoit d'abord de la largeur d'une petite piece d'argent (que nous appelons en Angleterre un *three-pence*), et qu'ensuite elle croissoit et changeoit même de couleur ; qu'à l'âge de douze ans elle étoit verte jusqu'à vingt; qu'elle devenoit bleue; qu'à quarante-cinq ans elle devenoit tout-à-fait noire, et aussi grande qu'un *schilling*, et ensuite ne changeoit plus. Il m'ajouta qu'il naissoit si peu de ces enfants marqués au front, qu'on comptoit à peine onze cents

immortels de l'un et de l'autre sexe dans tout le royaume ; qu'il y en avoit environ cinquante dans la capitale ; et que depuis trois ans il n'étoit né qu'un enfant de cette espece, qui étoit fille ; que la naissance d'un immortel n'étoit point attachée à une famille préférablement à une autre, que c'étoit un présent de la nature ou du hasard ; et que les enfants mêmes des *struldbruggs* naissoient mortels comme les enfants des autres hommes, sans avoir aucun privilege.

Ce récit me réjouit extrêmement ; et la personne qui me le faisoit, entendant la langue des Balnibarbes, que je parlois aisément, je lui témoignai mon admiration et ma joie avec les termes les plus expressifs, et même les plus outrés. Je m'écriai, comme dans une espece de ravisse-

ment et d'enthousiasme : Heureuse nation, dont tous les enfants à naître peuvent prétendre à l'immortalité ! Heureuse contrée, où les exemples de l'ancien temps subsistent toujours, où la vertu des premiers siecles n'a point péri, et où les premiers hommes vivent encore, et vivront éternellement, pour donner des leçons de sagesse à tous leurs descendants ! Heureux ces sublimes *struldbruggs* qui ont le privilege de ne point mourir, et que par conséquent l'idée de la mort n'intimide point, n'affoiblit point, n'abat point !

Je témoignai ensuite que j'étois surpris de n'avoir encore vu aucun de ces immortels à la cour; que s'il y en avoit, la marque glorieuse empreinte sur leur front m'auroit sans doute frappé les yeux. Comment, ajoutai-je, le roi, qui est un prince

si judicieux, ne les emploie-t-il point dans le ministere et ne leur donne-t-il point sa confiance ? Mais peut-être que la vertu rigide de ces vieillards l'importuneroit et blesseroit les yeux de sa cour. Quoi qu'il en soit, je suis résolu d'en parler à sa majesté à la premiere occasion qui s'offrira ; et, soit qu'il défere à mes avis ou non, j'accepterai en tout cas l'établissement qu'il a eu la bonté de m'offrir dans ses états, afin de pouvoir passer le reste de mes jours dans la compagnie illustre de ces hommes immortels, pourvu qu'ils daignent souffrir la mienne.

Celui à qui j'adressois la parole, me regardant alors avec un souris qui marquoit que mon ignorance lui faisoit pitié, me répondit qu'il étoit ravi que je voulusse bien rester dans le pays, et me demanda la permission

d'expliquer à la compagnie ce que je venois de lui dire : il le fit ; et pendant quelque temps ils s'entretinrent ensemble dans leur langage, que je n'entendois point ; je ne pus même lire ni dans leurs gestes ni dans leurs yeux l'impression que mon discours avoit faite sur leurs esprits. Enfin la même personne qui m'avoit parlé jusques-là me dit poliment que ses amis étoient charmés de mes réflexions judicieuses sur le bonheur et les avantages del'immortalité ; mais qu'ils souhaitoient savoir quel systême de vie je me ferois, et quelles seroient mes occupations et mes vues, si la nature m'avoit fait naître *struldbrugg*.

A cette question intéressante je repartis que j'allois les satisfaire sur-le-champ avec plaisir ; que les suppositions et les idées me coûtoient peu, et que j'étois accoutumé à m'i-

maginer ce que j'aurois fait si j'eusse été roi, général d'armée, ou ministre d'état; que, par rapport à l'immortalité, j'avois aussi quelquefois médité sur la conduite que je tiendrois si j'avois à vivre éternellement; et que, puisqu'on le vouloit, j'allois sur cela donner l'essor à mon imagination.

Je dis donc que si j'avois eu l'avantage de naître *struldbrugg*, aussitôt que j'aurois pu connoître mon bonheur, et savoir la différence qu'il y a entre la vie et la mort, j'aurois d'abord mis tout en œuvre pour devenir riche; et qu'à force d'être intrigant, souple et rampant, j'aurois pu espérer de me voir un peu à mon aise au bout de deux cents ans; qu'en second lieu, je me fusse appliqué si sérieusement à l'étude dès mes premieres années, que j'aurois pu me flatter de devenir un jour le plus sa-

vant homme de l'univers; que j'aurois remarqué avec soin tous les grands évènements; que j'aurois observé avec attention tous les princes et tous les ministres d'état qui se succedent les uns aux autres, et aurois eu le plaisir de comparer tous leurs caracteres, et de faire sur ce sujet les plus belles réflexions du monde; que j'aurois tracé un mémoire fidele et exact de toutes les révolutions de la mode et du langage, et des changements arrivés aux coutumes, aux lois, aux mœurs, aux plaisirs même; que par cette étude et ces observations je serois devenu à la fin un magasin d'antiquités, un registre vivant, un trésor de connoissances, un dictionnaire parlant, l'oracle perpétuel de mes compatriotes et de tous mes contemporains.

Dans cet état je ne me marierois point, ajoutai-je, et je menerois une vie de garçon gaiement, librement, mais avec économie, afin qu'en vivant toujours j'eusse toujours de quoi vivre. Je m'occuperois à former l'esprit de quelques jeunes gens, en leur faisant part de mes lumieres et de ma longue expérience. Mes vrais amis, mes compagnons, mes confidents, seroient mes illustres confreres les *struldbruggs*, dont je choisirois une douzaine parmi les plus anciens, pour me lier plus étroitement avec eux. Je ne laisserois pas de fréquenter aussi quelques mortels de mérite, que je m'accoutumerois à voir mourir sans chagrin et sans regret, leur postérité me consolant de leur mort : ce pourroit même être pour moi un spectacle assez agréable, de même qu'un fleuriste prend

plaisir à voir les tulipes et les œillets de son jardin naître, mourir, et renaître.

Nous nous communiquerions mutuellement, entre nous autres *struldbruggs*, toutes les remarques et observations que nous aurions faites sur la cause et le progrès de la corruption du genre humain. Nous en composerions un beau traité de morale, plein de leçons utiles, et capable d'empêcher la nature humaine de dégénérer comme elle fait de jour en jour, et comme on le lui reproche depuis deux mille ans.

Quel spectacle noble et ravissant que de voir de ses propres yeux les décadences et les révolutions des empires, la face de la terre renouvelée, les villes superbes transformées en viles bourgades, ou tristement ensevelies sous leurs ruines honteuses;

les villages obscurs devenus le séjour des rois et de leurs courtisans ; les fleuves célebres changés en petits ruisseaux ; l'océan baignant d'autres rivages ; de nouvelles contrées découvertes ; un monde inconnu sortant, pour ainsi dire, du chaos ; la barbarie et l'ignorance répandue sur les nations les plus polies et les plus éclairées ; l'imagination éteignant le jugement, le jugement glaçant l'imagination ; le goût des systêmes, des paradoxes, de l'enflure, des pointes et des antitheses, étouffant la raison et le bon goût ; la vérité opprimée dans un temps, et triomphant dans l'autre ; les persécutés devenus persécuteurs, et les persécuteurs persécutés à leur tour ; les superbes abaissés, et les humbles élevés ; des esclaves, des affranchis, des mercenaires, parvenus à une fortune immense et

à une richesse énorme par le maniement des deniers publics, par les malheurs, par la faim, par la soif, par la nudité, par le sang des peuples; enfin la postérité de ces brigands publics rentrée dans le néant, d'où l'injustice et la rapine l'avoient tirée!

Comme dans cet état d'immortalité l'idée de la mort ne seroit jamais présente à mon esprit pour me troubler, ou pour ralentir mes desirs, je m'abandonnerois à tous les plaisirs sensibles dont la nature et la raison me permettroient l'usage. Les sciences seroient néanmoins toujours mon premier et mon plus cher objet; et je m'imagine qu'à force de méditer je trouverois à la fin les longitudes, la quadrature du cercle, le mouvement perpétuel, la pierre philosophale, et le remede universel; qu'en

un mot je porterois toutes les sciences et tous les arts à leur derniere perfection.

Lorsque j'eus fini mon discours, celui qui seul l'avoit entendu se tourna vers la compagnie, et leur en fit le précis dans le langage du pays ; après quoi ils se mirent à raisonner ensemble un peu de temps, sans pourtant témoigner, au moins par leurs gestes et leurs attitudes, aucun mépris pour ce que je venois de dire. A la fin cette même personne qui avoit résumé mon discours fut priée par la compagnie d'avoir la charité de me déciller les yeux, et de me découvrir mes erreurs.

Il me dit d'abord que je n'étois pas le seul étranger qui regardât avec étonnement et avec envie l'état des *struldbruggs ;* qu'il avoit trouvé chez les Balnibarbes et chez les Japonois

à-peu-près les mêmes dispositions ; que le desir de vivre étoit naturel à l'homme ; que celui qui avoit un pied dans le tombeau s'efforçoit de se tenir ferme sur l'autre ; que le vieillard le plus courbé se représentoit toujours un lendemain et un avenir, et n'envisageoit la mort que comme un mal éloigné et à fuir ; mais que dans l'isle de Luggnagg on pensoit bien autrement, et que l'exemple familier et la vue continuelle des *struldbruggs* avoient préservé les habitants de cet amour insensé de la vie.

Le systême de conduite, continua-t-il, que vous vous proposez dans la supposition de votre être immortel, et que vous nous avez tracé tout-à-l'heure, est ridicule et tout-à-fait contraire à la raison. Vous avez supposé sans doute que dans cet état vous jouiriez d'une jeunesse perpé-

tuelle, d'une vigueur et d'une santé sans aucune altération. Mais est-ce là de quoi il s'agissoit lorsque nous vous avons demandé ce que vous feriez si vous deviez toujours vivre? Avons-nous supposé que vous ne vieilliriez point, et que votre prétendue immortalité seroit un printemps éternel?

Après cela il me fit le portrait des *struldbruggs*, et me dit qu'ils ressembloient aux mortels, et vivoient comme eux jusqu'à l'âge de trente ans; qu'après cet âge ils tomboient peu-à-peu dans une mélancolie noire, qui augmentoit toujours jusqu'à ce qu'ils eussent atteint l'âge de quatre-vingts ans; qu'alors ils n'étoient pas seulement sujets à toutes les infirmités, à toutes les miseres et à toutes les foiblesses des vieillards de cet âge, mais que l'idée affligeante de l'éter-

nelle durée de leur misérable caducité les tourmentoit à un point que rien ne pouvoit les consoler; qu'ils n'étoient pas seulement, comme tous les autres vieillards, entêtés, bourrus, avares, chagrins, babillards, mais qu'ils n'aimoient qu'eux-mêmes, qu'ils renonçoient aux douceurs de l'amitié, qu'ils n'avoient plus même de tendresse pour leurs enfants, et qu'au delà de la troisieme génération ils ne reconnoissoient plus leur postérité; que l'envie et la jalousie les dévoroit sans cesse; que la vue des plaisirs sensibles dont jouissent les jeunes mortels, leurs amusements, leurs amours, leurs exercices, les faisoient en quelque sorte mourir à chaque instant; que tout, jusqu'à la mort même des vieillards qui payoient le tribut à la nature, excitoit leur envie, et les plongeoit dans le désespoir; que, pour cette

raison, toutes les fois qu'ils voyoient faire des funérailles, ils maudissoient leur sort, et se plaignoient amèrement de la nature, qui leur avoit refusé la douceur de mourir, de finir leur course ennuyeuse, et d'entrer dans un repos éternel ; qu'ils n'étoient plus alors en état de cultiver leur esprit et d'orner leur mémoire ; qu'ils se ressouvenoient tout au plus de ce qu'ils avoient vu et appris dans leur jeunesse et dans leur moyen âge ; que les moins misérables et les moins à plaindre étoient ceux qui radotoient, qui avoient tout-à-fait perdu la mémoire, et étoient réduits à l'état de l'enfance ; qu'au moins on prenoit alors pitié de leur triste situation, et qu'on leur donnoit tous les secours dont ils avoient besoin dans leur imbécillité.

Lorsqu'un *struldbrugg*, ajouta-t-il,

s'est marié à une *struldbrugge*, le mariage, selon les lois de l'état, est dissous dès que le plus jeune des deux est parvenu à l'âge de quatre-vingts ans. Il est juste que de malheureux humains, condamnés malgré eux, et sans l'avoir mérité, à vivre éternellement, ne soient pas encore, pour surcroît de disgrace, obligés de vivre avec une femme éternelle. Ce qu'il y a de plus triste est qu'après avoir atteint cet âge fatal ils sont regardés comme morts civilement : leurs héritiers s'emparent de leurs biens ; ils sont mis en tutele, ou plutôt ils sont dépouillés de tout, et réduits à une simple pension alimentaire (loi très juste à cause de la sordide avarice ordinaire aux vieillards). Les pauvres sont entretenus aux dépens du public dans une maison appelée *l'hôpital des pauvres im-*

mortels. Un immortel de quatre-vingts ans ne peut plus exercer de charge ni d'emploi, ne peut négocier, ne peut contracter, ne peut acheter ni vendre, et son témoignage même n'èst point reçu en justice.

Mais lorsqu'ils sont parvenus à quatre-vingt-dix ans c'est encore bien pis ; toutes leurs dents et tous leurs cheveux tombent, ils perdent le goût des aliments, et ils boivent et mangent sans aucun plaisir ; ils perdent la mémoire des choses les plus aisées à retenir, et oublient le nom de leurs amis, et quelquefois leur propre nom. Il leur est pour cette raison inutile de s'amuser à lire, puisque, lorsqu'ils veulent lire une phrase de quatre mots, ils oublient les deux premiers tandis qu'ils lisent les deux derniers. Par la même rai-

son il leur est impossible de s'entretenir avec personne. D'ailleurs, comme la langue de ce pays est sujette à de fréquents changements, les *struldbruggs* nés dans un siecle ont beaucoup de peine à entendre le langage des hommes nés dans un autre siecle, et ils sont toujours comme étrangers dans leur patrie.

Tel fut le détail qu'on me fit au sujet des immortels de ce pays, détail qui me surprit extrêmement. On m'en montra dans la suite cinq ou six; et j'avoue que je n'ai jamais rien vu de si laid et de si dégoûtant: les femmes sur-tout étoient affreuses; je m'imaginai voir des spectres.

Le lecteur peut bien croire que je perdis alors tout-à-fait l'envie de devenir immortel à ce prix. J'eus bien de la honte de toutes les folles imaginations auxquelles je m'étois aban-

donné sur le système d'une vie éternelle en ce bas monde.

Le roi, ayant appris ce qui s'étoit passé dans l'entretien que j'avois eu avec ceux dont j'ai parlé, rit beaucoup de mes idées sur l'immortalité, et de l'envie que j'avois portée aux *struldbruggs*. Il me demanda ensuite sérieusement si je ne voudrois pas en mener deux ou trois dans mon pays, pour guérir mes compatriotes du desir de vivre et de la peur de mourir. Dans le fond j'aurois été fort aise qu'il m'eût fait ce présent; mais par une loi fondamentale du royaume il est défendu aux immortels d'en sortir.

CHAPITRE X.

L'auteur part de l'isle de Luggnagg pour se rendre au Japon, où il s'embarque sur un vaisseau hollandois : il arrive à Amsterdam, et de là passe en Angleterre.

JE m'imagine que tout ce que je viens de raconter des *struldbruggs* n'aura point ennuyé le lecteur. Ce ne sont point là, je crois, de ces choses communes, usées et rebattues, qu'on trouve dans toutes les relations des voyageurs ; au moins je puis assurer que je n'ai rien trouvé de pareil dans celles que j'ai lues. En tout cas, si ce sont des redites et des choses déja connues, je prie de considérer que des voyageurs, sans

se copier les uns les autres, peuvent fort bien raconter les mêmes choses lorsqu'ils ont été dans les mêmes pays.

Comme il y a un très grand commerce entre le royaume de Luggnagg et l'empire du Japon, il est à croire que les auteurs japonois n'ont pas oublié dans leurs livres de faire mention de ces *struldbruggs*. Mais le séjour que j'ai fait au Japon ayant été très court, et n'ayant d'ailleurs aucune teinture de la langue japonoise, je n'ai pu savoir sûrement si cette matiere a été traitée dans leurs livres. Quelque Hollandois pourra un jour nous apprendre ce qui en est.

Le roi de Luggnagg m'ayant souvent pressé, mais inutilement, de rester dans ses états, eut enfin la bonté de m'accorder mon congé, et

me fit même l'honneur de me donner une lettre de recommandation écrite de sa propre main pour sa majesté l'empereur du Japon. En même temps il me fit présent de quatre cents quarante-quatre pieces d'or, de cinq mille cinq cents cinquante-cinq petites perles, et de huit cents quatre-vingt-huit mille huit cents quatre-vingt-huit grains d'une espece de riz très rare. Ces sortes de nombres qui se multiplient par dix plaisent beaucoup en ce pays-là.

Le 6 de mai 1709 je pris congé en cérémonie de sa majesté, et dis adieu à tous les amis que j'avois à sa cour. Ce prince me fit conduire par un détachement de ses gardes jusqu'au port de Glanguenstald, situé au sud-ouest de l'isle. Au bout de six jours je trouvai un vaisseau prêt à me transporter au Japon :

je montai sur ce vaisseau; et notre voyage ayant duré cinquante jours, nous débarquâmes à un petit port nommé Xamoski, au sud-ouest du Japon.

Je fis voir d'abord aux officiers de la douâne la lettre dont j'avois l'honneur d'être chargé de la part du roi de Luggnagg pour sa majesté japonoise. Ils connurent tout d'un coup le sceau de sa majesté luggnaggienne, dont l'empreinte représentoit *un roi soutenant un pauvre estropié*, *et l'aidant à marcher.*

Les magistrats de la ville, sachant que j'étois porteur de cette auguste lettre, me traiterent en ministre, et me fournirent une voiture pour me transporter à Yedo, qui est la capitale de l'empire. Là j'eus audience de sa majesté impériale, et l'honneur de lui présenter ma lettre, qu'on ou-

vrit publiquement avec de grandes cérémonies, et que l'empereur se fit aussitôt expliquer par son interprete. Alors sa majesté me fit dire par ce même interprete que j'eusse à lui demander quelque grace, et qu'en considération de son très cher frere le roi de Luggnagg il me l'accorderoit aussitôt.

Cet interprete, qui étoit ordinairement employé dans les affaires du commerce avec les Hollandois, connut aisément à mon air que j'étois Européen, et pour cette raison me rendit en langue hollandoise les paroles de sa majesté. Je répondis que j'étois un marchand de Hollande qui avois fait naufrage dans une mer éloignée; que depuis j'avois fait beaucoup de chemin par terre et par mer pour me rendre à Luggnagg, et de là dans l'empire du Japon, où je savois que

mes compatriotes les Hollandois faisoient commerce; ce qui me pourroit procurer l'occasion de retourner en Europe; que je suppliois donc sa majesté de me faire conduire en sûreté à Nangasaki. Je pris en même temps la liberté de lui demander encore une autre grace, ce fut qu'en considération du roi de Luggnagg, qui me faisoit l'honneur de me protéger, on voulût bien me dispenser de la cérémonie qu'on faisoit pratiquer à ceux de mon pays, et ne point me contraindre à *fouler aux pieds le crucifix*, n'étant venu au Japon que pour passer en Europe, et non pour y trafiquer.

Lorsque l'interprete eut exposé à sa majesté japonoise cette derniere grace que je demandois, elle parut surprise de ma proposition, et répondit que j'étois le premier homme

de mon pays à qui un pareil scrupule fût venu à l'esprit ; ce qui le faisoit un peu douter que je fusse véritablement Hollandois, comme je l'avois assuré, et le faisoit plutôt soupçonner que j'étois chrétien. Cependant l'empereur, goûtant la raison que je lui avois alléguée, et ayant principalement égard à la recommandation du roi de Luggnagg, voulut bien par bonté compatir à ma foiblesse et à ma singularité, pourvu que je gardasse des mesures pour sauver les apparences. Il me dit qu'il donneroit ordre aux officiers préposés pour faire observer cet usage de me laisser passer, et de faire semblant de m'avoir oublié. Il ajouta qu'il étoit de mon intérêt de tenir la chose secrete, parcequ'infailliblement les Hollandois mes compatriotes me poignarderoient dans le voyage, s'ils venoient

à savoir la dispense que j'avois obtenue, et le scrupule injurieux que j'avois eu de les imiter.

Je rendis de très humbles actions de graces à sa majesté de cette faveur singuliere ; et quelques troupes étant alors en marche pour se rendre à Nangasaki, l'officier commandant eut ordre de me conduire en cette ville, avec une instruction secrete sur l'affaire du crucifix.

Le neuvieme jour de juin 1709, après un voyage long et pénible, j'arrivai à Nangasaki, où je rencontrai une compagnie de Hollandois qui étoient partis d'Amsterdam pour négocier à Amboine, et qui étoient prêts à s'embarquer pour leur retour sur un gros vaisseau de quatre cents cinquante tonneaux. J'avois passé un temps considérable en Hollande, ayant fait mes études à Leyde, et

je parlois fort bien la langue de ce pays. On me fit plusieurs questions sur mes voyages, auxquelles je répondis comme il me plut. Je soutins parfaitement au milieu d'eux le personnage de Hollandois ; je me donnai des amis et des parents dans les Provinces-Unies, et je me dis natif de Gelderland.

J'étois disposé à donner au capitaine du vaisseau, qui étoit un certain Théodore Vangrult, tout ce qu'il lui auroit plu de me demander pour mon passage ; mais ayant su que j'étois chirurgien, il se contenta de la moitié du prix ordinaire, à condition que j'exercerois ma profession dans le vaisseau.

Avant que de nous embarquer, quelques uns de la troupe m'avoient souvent demandé si j'avois pratiqué la cérémonie, et j'avois toujours ré-

pondu en général que j'avois fait tout ce qui étoit nécessaire. Cependant un d'eux, qui étoit un coquin étourdi, s'avisa de me montrer malignement à l'officier japonois, et de dire : *Il n'a point foulé aux pieds le crucifix.* L'officier, qui avoit un ordre secret de ne le point exiger de moi, lui répliqua par vingt coups de canne qu'il déchargea sur ses épaules ; en sorte que personne ne fut d'humeur après cela de me faire des questions sur la cérémonie.

Il ne se passa rien dans notre voyage qui mérite d'être rapporté. Nous fîmes voile avec un vent favorable, et mouillâmes au cap de Bonne-Espérance pour y faire aiguade. Le 16 d'avril 1710 nous débarquâmes à Amsterdam, où je restai peu de temps, et où je m'embarquai bientôt pour l'Angleterre. Quel plaisir

ce fut pour moi de revoir ma chere patrie après cinq ans et demi d'absence ! Je me rendis directement à Redriff, où je trouvai ma femme et mes enfants en bonne santé.

FIN DE LA TROISIEME PARTIE.

TABLE

DES CHAPITRES

CONTENUS DANS LA TROISIEME PARTIE.

FIN DE LA TABLE DE LA TROISIEME PARTIE.

VOYAGES DE GULLIVER.

TOME SECOND.

SECONDE PARTIE.

VOYAGES

DE GULLIVER.

TOME SECOND.

SECONDE PARTIE.



A PARIS,

DE L'IMPRIMERIE

DE PIERRE DIDOT L'AÎNÉ.

AN V. 1797.

VOYAGES
DE GULLIVER.

QUATRIEME PARTIE.

VOYAGE
AU PAYS DES HOUYHNHNMS.

CHAPITRE PREMIER.

L'auteur entreprend encore un voyage en qualité de capitaine de vaisseau. Son équipage se révolte, l'enferme, l'enchaîne, et puis le met à terre sur un rivage inconnu. Description des Yahous. Deux Houyhnhnms viennent au-devant de lui.

Je passai cinq mois fort doucement avec ma femme et mes enfants; et

je puis dire qu'alors j'étois heureux, si j'avois pu connoître que je l'étois. Mais je fus malheureusement tenté de faire encore un voyage, sur-tout lorsque l'on m'eut offert le titre flatteur de capitaine sur l'*Aventure*, vaisseau marchand de trois cents cinquante tonneaux. J'entendois parfaitement la navigation ; et d'ailleurs j'étois las du titre subalterne de chirurgien de vaisseau. Je ne renonçai pourtant pas à la profession, et je sus l'exercer dans la suite quand l'occasion s'en présenta. Aussi me contentai-je de mener avec moi dans ce voyage un jeune garçon chirurgien. Je dis adieu à ma pauvre femme, qui étoit grosse. M'étant embarqué à Portsmouth, je mis à la voile le 2 d'août 1710.

Les maladies m'enleverent pendant la route une partie de mon équipage ; en sorte que je fus obligé de

faire une recrue aux Barbades et aux isles de Leeward, où les négocians dont je tenois ma commission m'avoient donné ordre de mouiller. Mais j'eus bientôt lieu de me repentir d'avoir fait cette maudite recrue; dont la plus grande partie étoit composée de bandits qui avoient été boucaniers. Ces coquins débaucherent le reste de mon équipage, et tous ensemble comploterent de se saisir de ma personne et de mon vaisseau. Un matin donc ils entrerent dans ma chambre, se jeterent sur moi, me lierent, et me menacerent de me jeter dans la mer si j'osois faire la moindre résistance. Je leur dis que mon sort étoit entre leurs mains, et que je consentois d'avance à tout ce qu'ils voudroient. Ils m'obligerent d'en faire serment, et puis me délierent, se contentant de m'enchaî-

ner un pied au bois de mon lit, et de poster une sentinelle à la porte de ma chambre, qui avoit ordre de me casser la tête si j'eusse fait quelque tentative pour me mettre en liberté. Leur projet étoit d'exercer la piraterie avec mon vaisseau, et de donner la chasse aux Espagnols : mais pour cela ils n'étoient pas assez forts d'équipage ; ils résolurent de vendre d'abord la cargaison du vaisseau, et d'aller à Madagascar pour augmenter leur troupe. Cependant j'étois prisonnier dans ma chambre, fort inquiet du sort qu'on me préparoit.

Le 9 de mai 1711, un certain Jacques Welch entra, et me dit qu'il avoit reçu ordre de monsieur le capitaine de me mettre à terre. Je voulus, mais inutilement, avoir quelque entretien avec lui et lui faire quelques questions ; il refusa même de

me dire le nom de celui qu'il appeloit monsieur le capitaine. On me fit descendre dans la chaloupe, après m'avoir permis de faire mon paquet et d'emporter mes hardes. On me laissa mon sabre, et on eut la politesse de ne point visiter mes poches, où il y avoit quelque argent. Après avoir fait environ une lieue dans la chaloupe, on me mit sur le rivage. Je demandai à ceux qui m'accompagnoient quel pays c'étoit. Ma foi, me répondirent-ils, nous ne le savons pas plus que vous; mais prenez garde que la marée ne vous surprenne : adieu. Aussitôt la chaloupe s'éloigna.

Je quittai les sables, et montai sur une hauteur pour m'asseoir et délibérer sur le parti que j'avois à prendre. Quand je me fus un peu reposé, j'avançai dans les terres, résolu de

me livrer au premier sauvage que je rencontrerois, et de racheter ma vie, si je pouvois, par quelques petites bagues, par quelques bracelets, et autres bagatelles dont les voyageurs ne manquent jamais de se pourvoir, et dont j'avois une certaine quantité dans mes poches.

Je découvris de grands arbres, de vastes herbages, et des champs où l'avoine croissoit de tous côtés. Je marchois avec précaution, de peur d'être surpris ou de recevoir quelque coup de fleche. Après avoir marché quelque temps, je tombai dans un grand chemin, où je remarquai plusieurs pas d'hommes et de chevaux, et quelques uns de vaches. Je vis en même temps un grand nombre d'animaux dans un champ, et un ou deux de la même espece perchés sur un arbre. Leur figure me

parut surprenante ; et quelques uns s'étant un peu approchés, je me cachai derriere un buisson pour les mieux considérer.

De longs cheveux leur tomboient sur le visage ; leur poitrine, leur dos, et leurs pattes de devant, étoient couverts d'un poil épais : ils avoient de la barbe au menton comme des boucs ; mais le reste de leurs corps étoit sans poil, et laissoit voir une peau très brune. Ils n'avoient point de queue : ils se tenoient tantôt assis sur l'herbe, tantôt couchés, et tantôt debout sur leurs pattes de derriere. Ils sautoient, bondissoient, et grimpoient aux arbres avec l'agilité des écureuils, ayant des griffes aux pattes de devant et de derriere. Les femelles étoient un peu plus petites que les mâles ; elles avoient de fort longs cheveux, et seulement un peu de duvet

en plusieurs endroits de leurs corps. Leurs mamelles pendoient entre leurs deux pattes de devant, et quelquefois touchoient la terre lorsqu'elles marchoient. Le poil des uns et des autres étoit de diverses couleurs, brun, rouge, noir, et blond. Enfin, dans tous mes voyages, je n'avois jamais vu d'animal si difforme et si dégoûtant.

Après les avoir suffisamment considérés, je suivis le grand chemin, dans l'espérance qu'il me conduiroit à quelque hutte d'Indien. Ayant un peu marché, je rencontrai au milieu du chemin un de ces animaux qui venoit directement à moi. A mon aspect il s'arrêta, fit une infinité de grimaces, et parut me regarder comme une espece d'animal qui lui étoit inconnue ; ensuite il s'approcha et leva sur moi sa patte de devant. Je tirai mon sabre et le frappai du plat,

ne voulant pas le blesser, de peur d'offenser ceux à qui ces animaux pouvoient appartenir. L'animal, se sentant frappé, se mit à fuir, et à crier si haut, qu'il attira une quarantaine d'animaux de sa sorte, qui accoururent vers moi en me faisant des grimaces horribles. Je courus vers un arbre, et me mis le dos contre, tenant mon sabre devant moi : aussitôt ils sauterent aux branches de l'arbre, et commencerent à décharger sur moi leur ordure. Mais tout-à-coup ils se mirent tous à fuir.

Alors je quittai l'arbre et poursuivis mon chemin, étant assez surpris qu'une terreur soudaine leur eût ainsi fait prendre la fuite. Mais regardant à gauche, je vis un cheval marchant gravement au milieu d'un champ : c'étoit la vue de ce cheval qui avoit fait décamper si vîte la troupe qui

m'assiégeoit. Le cheval s'étant approché de moi s'arrêta, recula, et ensuite me regarda fixement, paroissant un peu étonné. Il me considéra de tous côtés, tournant plusieurs fois autour de moi. Je voulus avancer, mais il se mit vis-à-vis de moi dans le chemin, me regardant d'un œil doux, et sans me faire aucune violence. Nous nous considérâmes l'un l'autre pendant un peu de temps; enfin je pris la hardiesse de lui mettre la main sur le cou pour le flatter, sifflant et parlant à la façon des palefreniers lorsqu'ils veulent caresser un cheval. Mais l'animal superbe, dédaignant mon honnêteté et ma politesse, fronça ses sourcils, et leva fièrement un de ses pieds de devant pour m'obliger à retirer ma main trop familiere. En même temps il se mit à hennir trois ou quatre fois,



Gulliver addressing the Houyhnhnms part 4 chap 1 page [illegible]

mais avec des accents si variés, que je commençai à croire qu'il parloit un langage qui lui étoit propre, et qu'il y avoit une espece de sens attaché à ses divers hennissements.

Sur ces entrefaites arriva un autre cheval qui salua le premier très poliment; l'un et l'autre se firent des honnêtetés réciproques, et se mirent à hennir en cent façons différentes, qui sembloient former des sons articulés. Ils firent ensuite quelques pas ensemble, comme s'ils eussent voulu conférer sur quelque chose : ils alloient et venoient en marchant gravement côte à côte, semblables à des personnes qui tiennent conseil sur des affaires importantes; mais ils avoient toujours l'œil sur moi, comme s'ils eussent pris garde que je ne m'enfuisse.

Surpris de voir des bêtes se com-

porter ainsi, je me dis à moi-même : Puisqu'en ce pays-ci les bêtes ont tant de raison, il faut que les hommes y soient raisonnables au suprême degré.

Cette réflexion me donna tant de courage, que je résolus d'avancer dans le pays jusqu'à ce que j'eusse découvert quelque village ou quelque maison, et que j'eusse rencontré quelque habitant, et de laisser là les deux chevaux discourir ensemble tant qu'il leur plairoit. Mais l'un des deux, qui étoit gris-pommelé, voyant que je m'en allois, se mit à hennir après moi d'une façon si expressive, que je crus entendre ce qu'il vouloit : je me retournai et m'approchai de lui, dissimulant mon embarras et mon trouble autant qu'il m'étoit possible ; car dans le fond je ne savois ce que tout cela deviendroit : et c'est ce que le lecteur peut aisément s'imaginer.

Les deux chevaux me serrerent de près, et se mirent à considérer mon visage et mes mains. Mon chapeau paroissoit les surprendre, aussi bien que les pans de mon juste-au-corps. Le gris-pommelé se mit à flatter ma main droite, paroissant charmé et de la douceur et de la couleur de ma peau; mais il la serra si fort entre son sabot et son paturon, que je ne pus m'empêcher de crier de toute ma force, ce qui m'attira mille autres caresses pleines d'amitié. Mes souliers et mes bas leur donnoient de grandes inquiétudes; ils les flairerent et les tâterent plusieurs fois, et firent à ce sujet plusieurs gestes semblables à ceux d'un philosophe qui veut entreprendre d'expliquer un phénomene.

Enfin la contenance et les manieres de ces deux animaux me parurent si

raisonnables, si sages, si judicieuses, que je conclus en moi-même qu'il falloit que ce fussent des enchanteurs qui s'étoient ainsi transformés en chevaux avec quelque dessein, et qui, trouvant un étranger sur leur chemin, avoient voulu se divertir un peu à ses dépens, ou avoient peut-être été frappés de sa figure, de ses habits, et de ses manieres. C'est ce qui me fit prendre la liberté de leur parler en ces termes : Messieurs les chevaux, si vous êtes des enchanteurs, comme j'ai lieu de le croire, vous entendez toutes les langues ; ainsi j'ai l'honneur de vous dire en la mienne que je suis un pauvre Anglois, qui par malheur ai échoué sur ces côtes, et qui vous prie l'un ou l'autre, si pourtant vous êtes de vrais chevaux, de vouloir souffrir que je monte sur vous pour chercher quelque village ou quelque

maison où je me puisse retirer. En reconnoissance je vous offre ce petit couteau et ce bracelet.

Les deux animaux parurent écouter mon discours avec attention ; et quand j'eus fini , ils se mirent à hennir tour-à-tour tournés l'un vers l'autre. Je compris alors clairement que leurs hennissements étoient significatifs , et renfermoient des mots dont on pourroit peut-être dresser un alphabet aussi aisé que celui des Chinois.

Je les entendis souvent répéter le mot *yahou* , dont je distinguai le son sans en distinguer le sens , quoique , tandis que les deux chevaux s'entretenoient , j'eusse essayé plusieurs fois d'en chercher la signification. Lorsqu'ils eurent cessé de parler , je me mis à crier de toute ma force , *yahou* , *yahou* , tâchant de les imiter. Cela

parut les surprendre extrêmement; et alors le gris-pommelé, répétant deux fois le même mot, sembla vouloir m'apprendre comment il le falloit prononcer : je répétai après lui le mieux qu'il me fut possible; et il me parut que, quoique je fusse très éloigné de la perfection de l'accent et de la prononciation, j'avois pourtant fait quelque progrès. L'autre cheval, qui étoit bai, sembla vouloir m'apprendre un autre mot beaucoup plus difficile à prononcer, et qui, étant réduit à l'orthographe angloise, peut ainsi s'écrire, *Houyhnhnm*. Je ne réussis pas si bien d'abord dans la prononciation de ce mot que dans celle du premier; mais après quelques essais cela alla mieux, et les deux chevaux me trouverent de l'intelligence.

Lorsqu'ils se furent encore un peu

entretenus (sans doute à mon sujet), ils prirent congé l'un de l'autre avec la même cérémonie qu'ils s'étoient abordés. Le bai me fit signe de marcher devant lui ; ce que je jugeai à propos de faire jusqu'à ce que j'eusse trouvé un autre conducteur. Comme je marchois fort lentement, il se mit à hennir, *hhuum*, *hhuum*. Je compris sa pensée, et lui donnai à entendre, comme je le pus, que j'étois bien las et avois de la peine à marcher ; sur quoi il s'arrêta charitablement pour me laisser reposer.

CHAPITRE II.

L'auteur est conduit au logis d'un Houyhnhnm : comment il y est reçu. Quelle étoit la nourriture des Houyhnhnms. Embarras de l'auteur pour trouver de quoi se nourrir.

APRÈS avoir marché environ trois milles, nous arrivâmes à un endroit où il y avoit une grande maison de bois fort basse et couverte de paille. Je commençai aussitôt à tirer de ma poche les petits présents que je destinois aux hôtes de cette maison pour en être reçu plus honnêtement. Le cheval me fit poliment entrer le premier dans une grande salle très propre, où pour tout meuble il y avoit

un ratelier et une auge. J'y vis trois chevaux entiers avec deux cavalles, qui ne mangeoient point, et qui étoient assis sur leurs jarrets. Sur ces entrefaites le gris-pommelé arriva, et en entrant se mit à hennir d'un ton de maître. Je traversai avec lui deux autres salles de plain-pied ; et dans la derniere mon conducteur me fit signe d'attendre, et passa dans une chambre qui étoit proche. Je m'imaginai alors qu'il falloit que le maître de cette maison fût une personne de qualité, puisqu'on me faisoit ainsi attendre en cérémonie dans l'antichambre; mais en même temps je ne pouvois concevoir qu'un homme de qualité eût des chevaux pour valets-de-chambre. Je craignis alors d'être devenu fou, et que mes malheurs ne m'eussent fait entièrement perdre l'esprit. Je regardai attentive-

ment autour de moi, et me mis à considérer l'antichambre, qui étoit à-peu-près meublée comme la premiere salle. J'ouvrois de grands yeux, je regardois fixement tout ce qui m'environnoit, et je voyois toujours la même chose. Je me pinçai les bras, je me mordis les levres, je me battis les flancs, pour m'éveiller en cas que je fusse endormi ; et comme c'étoient toujours les mêmes objets qui me frappoient les yeux, je conclus qu'il y avoit là de la diablerie et de la plus haute magie.

Tandis que je faisois ces réflexions, le gris-pommelé revint à moi dans le lieu où il m'avoit laissé, et me fit signe d'entrer avec lui dans la chambre, où je vis sur une natte très propre et très fine une belle cavalle avec un beau poulain et une belle petite jument, tous appuyés modestement

Pag. 178.



La Cavale se leva à mon arrivée.

Dessiné par le Febvre. Gravé par L. J. Masquelier.



Le febvre inv.　　　　Masquelier Sculp.



Le Febvre inv.   L. J. Masquelier Sculp.

sur leurs hanches. La cavalle se leva à mon arrivée, et s'approcha de moi ; et après avoir considéré attentivement mon visage et mes mains, me tourna le derriere d'un air dédaigneux, et se mit à hennir, en prononçant souvent le mot *yahou*. Je compris bientôt, malgré moi, le sens funeste de ce mot ; car le cheval qui m'avoit introduit me faisant signe de la tête, et me répétant souvent le mot *hhuum*, *hhuum*, me conduisit dans une espece de basse-cour, où il y avoit un autre bâtiment à quelque distance de la maison. La premiere chose qui me frappa les yeux, ce furent trois de ces maudits animaux que j'avois vus d'abord dans un champ, et dont j'ai fait plus haut la description : ils étoient attachés par le cou, et mangeoient des racines, et de la chair d'âne, de chien, et de vache morte

(comme je l'ai appris depuis), qu'ils tenoient entre leurs griffes, et qu'ils déchiroient avec leurs dents.

Le maître cheval commanda alors à un petit bidet alezan, qui étoit un de ses laquais, de délier le plus grand de ces animaux et de l'amener. On nous mit tous deux côte à côte, pour mieux faire la comparaison de lui à moi, et ce fut alors que le mot de *yahou* fut répété plusieurs fois; ce qui me donna à entendre que ces animaux s'appeloient *yahous*. Je ne puis exprimer ma surprise et mon horreur, lorsqu'ayant considéré de près cet animal, je remarquai en lui tous les traits et toute la figure d'un homme, excepté qu'il avoit le visage large et plat, le nez écrasé, les levres épaisses, et la bouche très grande. Mais cela est ordinaire à toutes les nations sauvages, parceque les meres couchent leurs enfants le

visage tourné contre terre, les portent sur leur dos, et leur battent le nez avec leurs épaules. Ce *yahou* avoit les pattes de devant semblables à mes mains, si ce n'est qu'elles étoient armées d'ongles fort grands, et que la peau en étoit brune, rude, et couverte de poil. Ses jambes ressembloient aussi aux miennes, avec les mêmes différences. Cependant mes bas et mes souliers avoient fait croire à messieurs les chevaux que la différence étoit beaucoup plus grande. A l'égard du reste du corps, c'étoit en vérité la même chose, excepté par rapport à la couleur et au poil.

Quoi qu'il en soit, ces messieurs n'en jugeoient pas de même, parceque mon corps étoit vêtu, et qu'ils croyoient que mes habits étoient ma peau même et une partie de ma substance ; en sorte qu'ils trouvoient

que j'étois par cet endroit fort différent de leurs *yahous*. Le petit laquais bidet tenant une racine entre son sabot et son paturon me la présenta. Je la pris, et en ayant goûté, je la lui rendis sur-le-champ avec le plus de politesse qu'il me fut possible. Aussitôt il alla chercher dans la loge des *yahous* un morceau de chair d'âne, et me l'offrit. Ce mets me parut si détestable et si dégoûtant, que je n'y voulus point toucher, et témoignai même qu'il me faisoit mal au cœur. Le bidet jeta le morceau au yahou, qui sur-le-champ le dévora avec un grand plaisir. Voyant que la nourriture des yahous ne me convenoit point, il s'avisa de me présenter de la sienne, c'est-à-dire du foin et de l'avoine; mais je secouai la tête, et lui fis entendre que ce n'étoit pas là un mets pour moi. Alors portant

un de ses pieds de devant à sa bouche d'une façon très surprenante et pourtant très naturelle, il me fit des signes pour me faire comprendre qu'il ne savoit comment me nourrir, et pour me demander ce que je voulois donc manger. Mais je ne pus lui faire entendre ma pensée par mes signes; et quand je l'aurois pu, je ne voyois pas qu'il eût été en état de me satisfaire.

Sur ces entrefaites une vache passa: je la montrai du doigt, et fis entendre par un signe expressif que j'avois envie de l'aller traire. On me comprit, et aussitôt on me fit entrer dans la maison, où l'on ordonna à une servante, c'est-à-dire à une jument, de m'ouvrir une salle, où je trouvai une grande quantité de terrines pleines de lait rangées très proprement. J'en bus abondamment, et pris ma réfection

fort à mon aise et de grand courage.

Sur l'heure de midi je vis arriver vers la maison une espece de chariot ou de carrosse tiré par quatre yahous. Il y avoit dans ce carrosse un vieux cheval qui paroissoit un personnage de distinction ; il venoit rendre visite à mes hôtes, et dîner avec eux. Ils le reçurent fort civilement et avec de grands égards Ils dînerent ensemble dans la plus belle salle; et outre du foin et de la paille qu'on leur servit d'abord, on leur servit encore de l'avoine bouillie dans du lait. Leur auge, placée au milieu de la salle, étoit disposée circulairement, à-peu-près comme le tour d'un pressoir de Normandie, et divisée en plusieurs compartiments, autour desquels ils étoient rangés assis sur leurs hanches, et appuyés sur des bottes de paille. Chaque compartiment avoit un ratelier qui lui

répondoit ; en sorte que chaque cheval et chaque cavalle mangeoit sa portion avec beaucoup de décence et de propreté. Le poulain et la petite jument, enfants du maître et de la maîtresse du logis, étoient à ce repas ; et il paroissoit que leur pere et leur mere étoient fort attentifs à les faire manger. Le gris-pommelé m'ordonna de venir auprès de lui, et il me sembla s'entretenir long-temps à mon sujet avec son ami, qui me regardoit de temps en temps, et répétoit souvent le mot de *yahou*.

Depuis quelques moments j'avois mis mes gants : le maître gris-pommelé s'en étant apperçu, et ne voyant plus mes mains telles qu'il les avoit vues d'abord, fit plusieurs signes qui marquoient son étonnement et son embarras. Il me les toucha deux ou trois fois avec son pied, et me fit en-

tendre qu'il souhaitoit qu'elles reprissent leur premiere figure : aussitôt je me dégantai ; ce qui fit beaucoup parler toute la compagnie, et leur inspira de l'affection pour moi. J'en ressentis bientôt les effets ; on s'appliqua à me faire prononcer certains mots que j'entendois, et on m'apprit les noms de l'avoine, du lait, du feu, de l'eau, et de plusieurs autres choses. Je retins tous ces noms ; et ce fut alors plus que jamais que je fis usage de cette prodigieuse facilité que la nature m'a donnée pour apprendre les langues.

Lorsque le dîner fut fini, le maître cheval me prit en particulier, et par des signes joints à quelques mots me fit entendre la peine qu'il ressentoit de voir que je ne mangeois point, et que je ne trouvois rien qui fût de mon goût. *Hlunnh*, dans leur langue,

signifie de l'avoine. Je prononçai ce mot deux ou trois fois; car quoique j'eusse d'abord refusé l'avoine qui m'avoit été offerte, cependant, après y avoir réfléchi, je jugeai que je pouvois m'en faire une sorte de nourriture en la mêlant avec du lait, et que cela me sustenteroit jusqu'à ce que je trouvasse l'occasion de m'échapper, et que je rencontrasse des créatures de mon espece. Aussitôt le cheval donna ordre à une servante, qui étoit une jolie jument blanche, de m'apporter une bonne quantité d'avoine dans un plat de bois. Je fis rôtir cette avoine comme je pus, ensuite je la frottai jusqu'à ce que je lui eusse fait perdre son écorce, puis je tâchai de la vanner; je me mis après cela à l'écraser entre deux pierres; je pris de l'eau, et j'en fis une espece de gâteau, que je fis cuire, et que je man-

geai tout chaud en le trempant dans du lait.

Ce fut d'abord pour moi un mets très insipide (quoique ce soit une nourriture ordinaire en plusieurs endroits de l'Europe), mais je m'y accoutumai avec le temps ; et m'étant trouvé souvent dans ma vie réduit à des états fâcheux , ce n'étoit pas la premiere fois que j'avois éprouvé qu'il faut peu de chose pour contenter les besoins de la nature, et que le corps se fait à tout. J'observerai ici que tant que je fus dans ce pays des chevaux je n'eus pas la moindre indisposition. Quelquefois , il est vrai , j'allois à la chasse des lapins et des oiseaux , que je prenois avec des filets de cheveux d'yahou ; quelquefois je cueillois des herbes, que je faisois bouillir ou que je mangeois en salade, et de temps en temps je faisois du

beurre. Ce qui me causa beaucoup de peine d'abord fut de manquer de sel ; mais je m'accoutumai à m'en passer : d'où je conclus que l'usage du sel est l'effet de notre intempérance, et n'a été introduit que pour exciter à boire ; car il est à remarquer que l'homme est le seul animal qui mêle du sel dans ce qu'il mange. Pour moi, quand j'eus quitté ce pays, j'eus beaucoup de peine à en reprendre le goût.

C'est assez parler, je crois, de ma nourriture. Si je m'étendois pourtant plus au long sur ce sujet, je ne ferois, ce me semble, que ce que font dans leurs relations la plupart des voyageurs, qui s'imaginent qu'il importe fort au lecteur de savoir s'ils ont fait bonne chere ou non. Quoi qu'il en soit, j'ai cru que ce détail succinct de ma nourriture étoit nécessaire pour

empêcher le monde de s'imaginer qu'il m'a été impossible de subsister pendant trois ans dans un tel pays et parmi de tels habitants.

Sur le soir le maître cheval me fit donner une chambre à six pas de la maison, et séparée du quartier des yahous. J'y étendis quelques bottes de paille, et me couvris de mes habits ; en sorte que j'y passai la nuit fort bien, et y dormis tranquillement. Mais je fus bien mieux dans la suite, comme le lecteur verra ci-après lorsque je parlerai de ma maniere de vivre en ce pays-là.

CHAPITRE III.

L'auteur s'applique à apprendre bien la langue, et le Houyhnhnm son maître s'applique à la lui enseigner. Plusieurs Houyhnhnms viennent voir l'auteur par curiosité. Il fait à son maître un récit succinct de ses voyages.

Je m'appliquai extrêmement à apprendre la langue que le Houyhnhnm mon maître (c'est ainsi que je l'appellerai désormais), ses enfants, et tous ses domestiques, avoient beaucoup d'envie de m'enseigner. Ils me regardoient comme un prodige, et étoient surpris qu'un animal brute eût toutes les manieres et donnât tous les signes naturels d'un animal

raisonnable. Je montrois du doigt chaque chose, et en demandois le nom, que je retenois dans ma mémoire, et que je ne manquois pas d'écrire sur mon petit registre de voyage lorsque j'étois seul. A l'égard de l'accent, je tâchois de le prendre en écoutant attentivement. Mais le bidet alezan m'aida beaucoup.

Il faut avouer que la prononciation de cette langue me parut très difficile. Les Houyhnhnms parlent en même temps du nez et de la gorge; et leur langue, également nasale et gutturale, approche beaucoup de celle des Allemands, mais est beaucoup plus gracieuse et bien plus expressive. L'empereur Charles-Quint avoit fait cette curieuse observation; aussi disoit-il que s'il avoit à parler à son cheval, il lui parleroit allemand.

Mon maître avoit tant d'impatience

de me voir parler sa langue pour pouvoir s'entretenir avec moi et satisfaire sa curiosité, qu'il employoit toutes ses heures de loisir à me donner des leçons et à m'apprendre tous les termes, tous les tours, et toutes les finesses de cette langue. Il étoit convaincu, comme il me l'a avoué depuis, que j'étois un yahou; mais ma propreté, ma politesse, ma docilité, ma disposition à apprendre, l'étonnoient : il ne pouvoit allier ces qualités avec celles d'un yahou, animal grossier, mal-propre, et indocile. Mes habits lui causoient aussi beaucoup d'embarras, s'imaginant qu'ils étoient une partie de mon corps; car je ne me déshabillois le soir pour me coucher que lorsque toute la maison étoit endormie, et je me levois le matin et m'habillois avant qu'aucun fût éveillé. Mon maître avoit envie de connoître

de quel pays je venois, où et comment j'avois acquis cette espece de raison qui paroissoit dans toutes mes manieres, et de savoir enfin mon histoire. Il se flattoit d'apprendre bientôt tout cela, vu le progrès que je faisois de jour en jour dans l'intelligence et dans la prononciation de la langue. Pour aider un peu ma mémoire je formai un alphabet de tous les mots que j'avois appris, et j'écrivis tous ces termes avec l'anglois au-dessous. Dans la suite je ne fis point difficulté d'écrire en présence de mon maître les mots et les phrases qu'il m'apprenoit. Mais il ne pouvoit comprendre ce que je faisois, parceque les Houyhnhnms n'ont aucune idée de l'écriture.

Enfin au bout de dix semaines je me vis en état d'entendre plusieurs de ses questions, et trois mois

après je fus assez habile pour lui répondre passablement. Une des premieres questions qu'il me fit, lorsqu'il me crut en état de lui répondre, fut de me demander de quel pays je venois, et comment j'avois appris à contrefaire l'animal raisonnable, n'étant qu'un yahou. Car ces yahous, auxquels il trouvoit que je ressemblois par le visage et par les pattes de devant, avoient bien, disoit-il, une espece de connoissance, avec des ruses et de la malice, mais ils n'avoient point cette conception et cette docilité qu'il remarquoit en moi. Je lui répondis que je venois de fort loin, et que j'avois traversé les mers avec plusieurs autres de mon espece, porté dans un grand bâtiment de bois; que mes compagnons m'avoient mis à terre sur cette côte, et m'avoient abandonné. Il me fallut alors joindre

au langage plusieurs signes pour me faire entendre. Mon maître me répliqua qu'il falloit que je me trompasse, et que *j'avois dit la chose qui n'étoit pas*, c'est-à-dire que je mentois. (Les Houyhnhnms dans leur langue n'ont point de mot pour exprimer le mensonge ou la fausseté.) Il ne pouvoit comprendre qu'il y eût des terres au-delà des eaux de la mer, et qu'un vil troupeau d'animaux pût faire flotter sur cet élément un grand bâtiment de bois, et le conduire à leur gré. A peine, disoit-il, un Houyhnhnm en pourroit-il faire autant, et sûrement il n'en confieroit pas la conduite à des yahous.

Ce mot *Houyhnhnm*, dans leur langue, signifie *cheval*, et veut dire, selon son étymologie, *la perfection de la nature*. Je répondis à mon maître que les expressions me man-

quoient, mais que dans quelque temps je serois en état de lui dire des choses qui le surprendroient beaucoup. Il exhorta madame la cavalle son épouse, messieurs ses enfants le poulain et la jument, et tous ses domestiques, à concourir tous avec zele à me perfectionner dans la langue, et tous les jours il y consacroit lui-même deux ou trois heures.

Plusieurs chevaux et cavalles de distinction vinrent alors rendre visite à mon maître, excités par la curiosité de voir un yahou surprenant, qui, à ce qu'on leur avoit dit, parloit comme un Houyhnhnm, et faisoit reluire dans ses paroles et dans ses manieres des étincelles de raison. Ils prenoient plaisir à me parler et à me faire des questions à ma portée, auxquelles je répondois comme je pouvois. Tout cela contribuoit à me fortifier dans

l'usage de la langue; en sorte qu'au bout de cinq mois j'entendois tout ce qu'on me disoit, et m'exprimois assez bien sur la plupart des choses.

Quelques Houyhnhnms qui venoient à la maison pour me voir et me parler avoient de la peine à croire que je fusse un vrai yahou, parceque, disoient-ils, j'avois une peau fort différente de ces animaux : ils ne me voyoient, ajoutoient-ils, une peau à-peu-près semblable à celle des yahous que sur le visage et sur les pattes de devant, mais sans poil. Mon maître savoit bien ce qui en étoit; car une chose qui étoit arrivée environ quinze jours auparavant m'avoit obligé de lui découvrir ce mystere, que je lui avois toujours caché jusqu'alors, de peur qu'il ne me prît pour un vrai yahou, et qu'il ne me mît dans leur compagnie.

J'ai déja dit au lecteur que tous les

soirs, quand toute la maison étoit couchée, ma coutume étoit de me déshabiller et de me couvrir de mes habits. Un jour mon maître m'envoya de grand matin son laquais le bidet alezan. Lorsqu'il entra dans ma chambre je dormois profondément; mes habits étoient tombés, et ma chemise étoit retroussée: je me réveillai au bruit qu'il fit, et je remarquai qu'il s'acquittoit de sa commission d'un air inquiet et embarrassé. Il s'en retourna aussitôt vers son maître, et lui raconta confusément ce qu'il avoit vu. Lorsque je fus levé j'allai souhaiter le bon jour à son *honneur*, (c'est le terme dont on se sert parmi les Houyhnhnms, comme nous nous servons de ceux d'altesse, de grandeur et de révérence): il me demanda d'abord ce que c'étoit que son laquais lui avoit raconté ce matin; qu'il lui avoit dit

que je n'étois pas le même endormi qu'éveillé, et que lorsque j'étois couché j'avois une autre peau que debout.

J'avois jusques-là caché ce secret, comme j'ai dit, pour n'être point confondu avec la maudite et infâme race des yahous : mais, hélas! il fallut alors me découvrir malgré moi. D'ailleurs mes habits et mes souliers commençoient à s'user ; et comme il m'auroit fallu bientôt les remplacer par la peau d'un yahou ou de quelque autre animal, je prévoyois que mon secret ne seroit pas encore longtemps caché. Je dis donc à mon maître que dans le pays d'où je venois ceux de mon espece avoient coutume de se couvrir le corps du poil de certains animaux, préparé avec art, soit pour l'honnêteté et la bienséance, soit pour se défendre contre la rigueur des

saisons ; que pour ce qui me regardoit, j'étois prêt à lui faire voir clairement ce que je venois de lui dire ; que je m'allois dépouiller, et ne lui cacherois seulement que ce que la nature nous défend de faire voir. Mon discours parut l'étonner ; il ne pouvoit sur-tout concevoir que la nature nous obligeât à cacher ce qu'elle nous avoit donné : La nature, disoit-il, nous a-t-elle fait des présents honteux, furtifs et criminels ? Pour nous, ajouta-t-il, nous ne rougissons point de ses dons, et ne sommes point honteux de les exposer à la lumiere. Cependant, reprit-il, je ne veux pas vous contraindre.

Je me déshabillai donc honnêtement, pour satisfaire la curiosité de son honneur, qui donna de grands signes d'admiration en voyant la configuration de toutes les parties hon-

nêtes de mon corps. Il leva tous mes vêtements les uns après les autres, les prenant entre son sabot et son paturon, et les examina attentivement; il me flatta, me caressa, et tourna plusieurs fois autour de moi: après quoi il me dit gravement qu'il étoit clair que j'étois un vrai yahou, et que je ne différois de tous ceux de mon espece qu'en ce que j'avois la chair moins dure et plus blanche, avec une peau plus douce; qu'en ce que je n'avois point de poil sur la plus grande partie de mon corps; que j'avois les griffes plus courtes et un peu autrement configurées, et que j'affectois de ne marcher que sur mes pieds de derriere. Il n'en voulut pas voir davantage, et me laissa m'habiller; ce qui me fit plaisir, car je commençois à avoir froid.

Je témoignai à son honneur com-

bien il me mortifioit de me donner sérieusement le nom d'un animal infâme et odieux. Je le conjurai de vouloir bien m'épargner une dénomination si ignominieuse, et de recommander la même chose à sa famille, à ses domestiques, et à tous ses amis: mais ce fut en vain. Je le priai en même temps de vouloir bien ne faire part à personne du secret que je lui avois découvert touchant mon vêtement, au moins tant que je n'aurois pas besoin d'en changer; et que pour ce qui regardoit le laquais alezan, son honneur pouvoit lui ordonner de ne point parler de ce qu'il avoit vu.

Il me promit le secret, et la chose fut toujours tenue cachée jusqu'à ce que mes habits fussent usés, et qu'il me fallût chercher de quoi me vêtir, comme je le dirai dans la suite. Il m'exhorta en même temps à me per-

fectionner encore dans la langue, parcequ'il étoit beaucoup plus frappé de me voir parler et raisonner que de me voir blanc et sans poil, et qu'il avoit une envie extrême d'apprendre de moi ces choses admirables que je lui avois promis de lui expliquer. Depuis ce temps-là il prit encore plus de soin de m'instruire. Il me menoit avec lui dans toutes les compagnies, et me faisoit par-tout traiter honnêtement et avec beaucoup d'égards, afin de me mettre de bonne humeur (comme il me le dit en particulier), et de me rendre plus agréable et plus divertissant.

Tous les jours, lorsque j'étois avec lui, outre la peine qu'il prenoit de m'enseigner la langue, il me faisoit mille questions à mon sujet, auxquelles je répondois de mon mieux, ce qui lui avoit déja donné quelques

idées générales et imparfaites de ce que je lui devois dire en détail dans la suite. Il seroit inutile d'expliquer ici comment je parvins enfin à pouvoir lier avec lui une conversation longue et sérieuse : je dirai seulement que le premier entretien suivi que j'eus fut tel qu'on va voir.

Je dis à son honneur que je venois d'un pays très éloigné, comme j'avois déja essayé de lui faire entendre, accompagné d'environ cinquante de mes semblables ; que dans un vaisseau, c'est-à-dire dans un bâtiment formé avec des planches, nous avions traversé les mers. Je lui décrivis la forme de ce vaisseau le mieux qu'il me fut possible ; et ayant déployé mon mouchoir, je lui fis comprendre comment le vent qui enfloit les voiles nous faisoit avancer. Je lui dis qu'à l'occasion d'une querelle qui s'étoit élevée

parmi nous j'avois été exposé sur le rivage de l'isle où j'étois actuellement; que j'avois été d'abord fort embarrassé, ne sachant où j'étois, jusqu'à ce que son honneur eût eu la bonté de me délivrer de la persécution des vilains yahous. Il me demanda alors qui est-ce qui avoit formé ce vaisseau, et comment il se pouvoit que les Houyhnhnms de mon pays en eussent donné la conduite à des animaux brutes. Je répondis qu'il m'étoit impossible de répondre à sa question et de continuer mon discours, s'il ne me donnoit sa parole, et s'il ne me promettoit sur son honneur et sur sa conscience de ne point s'offenser de tout ce que je lui dirois; qu'à cette condition seule je poursuivrois mon discours, et lui exposerois avec sincérité les choses merveilleuses que je lui avois promis de lui raconter.

Il m'assura positivement qu'il ne s'offenseroit de rien. Alors je lui dis que le vaisseau avoit été construit par des créatures qui étoient semblables à moi, et qui, dans mon pays et dans toutes les parties du monde où j'avois voyagé, étoient les seuls animaux maîtres, dominants et raisonnables; qu'à mon arrivée en ce pays j'avois été extrêmement surpris de voir les Houyhnhnms agir comme des créatures douées de raison, de même que lui et tous ses amis étoient fort étonnés de trouver des signes de cette raison dans une créature qu'il leur avoit plu d'appeler un yahou, et qui ressembloit, à la vérité, à ces vils animaux par sa figure extérieure, mais non par les qualités de son ame. J'ajoutai que si jamais le ciel permettoit que je retournasse dans mon pays, et que j'y publiasse la relation

de mes voyages, et particulièrement celle de mon séjour chez les Houyhnhnms, tout le monde croiroit que *je dirois la chose qui n'est point*, et que ce seroit une histoire fabuleuse et impertinente que j'aurois inventée; enfin que, malgré tout le respect que j'avois pour lui, pour toute son honorable famille, et pour tous ses amis, j'osois assurer qu'on ne croiroit jamais dans mon pays qu'un Houyhnhnm fût un animal raisonnable, et qu'un yahou ne fût qu'une bête.

CHAPITRE IV.

Idées des Houyhnhnms sur la vérité et sur le mensonge. Les discours de l'auteur sont censurés par son maître.

PENDANT que je prononçois ces dernieres paroles, mon maître paroissoit inquiet, embarrassé, et comme hors de lui-même. *Douter, et ne point croire* ce qu'on entend dire, est parmi les Houyhnhnms une opération d'esprit à laquelle ils ne sont point accoutumés; et lorsqu'on les y force, leur esprit sort pour ainsi dire hors de son assiette naturelle. Je me souviens même que m'entretenant quelquefois avec mon maître au sujet des propriétés de la nature humaine, telle

qu'elle est dans les autres parties du monde, et ayant occasion de lui parler du mensonge et de la tromperie, il avoit beaucoup de peine à concevoir ce que je lui voulois dire; car il raisonnoit ainsi : L'usage de la parole nous a été donné pour nous communiquer les uns aux autres ce que nous pensons, et pour être instruits de ce que nous ignorons. Or, si *on dit la chose qui n'est pas*, on n'agit point selon l'intention de la nature; on fait un usage abusif de la parole, on parle et on ne parle point. Parler, n'est-ce pas faire entendre ce que l'on pense? or, quand vous faites ce que vous appelez *mentir*, vous me faites entendre ce que vous ne pensez point; au lieu de me dire ce qui est, vous me dites ce qui n'est point : vous ne parlez donc pas; vous ne faites qu'ouvrir la bouche pour rendre de vains

sons ; vous ne me tirez point de mon ignorance, vous l'augmentez. Telle est l'idée que les Houyhnhnms ont de la faculté de mentir, que nous autres humains possédons dans un degré si parfait et si éminent.

Pour revenir à l'entretien particulier dont il s'agit, lorsque j'eus assuré son honneur que les yahous étoient dans mon pays les animaux maîtres et dominants (ce qui l'étonna beaucoup), il me demanda si nous avions des Houyhnhnms, et quel étoit parmi nous leur état et leur emploi. Je lui répondis que nous en avions en très grand nombre; que pendant l'été ils paissoient dans les prairies, et que pendant l'hiver ils restoient dans leurs maisons, où ils avoient des yahous pour les servir, pour peigner leurs crins, pour nettoyer et frotter leur peau, pour laver leurs pieds, pour

à leur donner à manger. Je vous entends, reprit-il ; c'est-à-dire que, quoique vos yahous se flattent d'avoir un peu de raison, les Houyhnhnms sont toujours les maîtres, comme ici. Plût au ciel seulement que nos yahous fussent aussi dociles et aussi bons domestiques que ceux de votre pays ! Mais poursuivez, je vous prie.

Je conjurai son honneur de vouloir me dispenser d'en dire davantage sur ce sujet, parceque je ne pouvois, selon les regles de la prudence, de la bienséance et de la politesse, lui expliquer le reste. Je veux savoir tout, me répliqua-t-il ; continuez, et ne craignez point de me faire de la peine. Hé bien, lui dis-je, puisque vous le voulez absolument, je vais vous obéir. Les Houyhnhnms, que nous appelons *chevaux*, sont parmi nous des animaux très beaux et très nobles,

également vigoureux et légers à la course. Lorsqu'ils demeurent chez les personnes de qualité, on leur fait passer le temps à voyager, à courir, à tirer des chars, et on a pour eux toute sorte d'attention et d'amitié tant qu'ils sont jeunes et qu'ils se portent bien ; mais dès qu'ils commencent à vieillir ou à avoir quelques maux de jambes, on s'en défait aussitôt, et on les vend à des yahous qui les occupent à des travaux durs, pénibles, bas et honteux, jusqu'à ce qu'ils meurent. Alors on les écorche, on vend leur peau, et on abandonne leurs cadavres aux oiseaux de proie, aux chiens et aux loups qui les dévorent. Telle est dans mon pays la fin des plus beaux et des plus nobles Houyhnhnms. Mais ils ne sont pas tous aussi bien traités et aussi heureux dans leur jeunesse que ceux dont je viens de parler ; il y

en a qui logent dès leurs premieres années chez des laboureurs, chez des charretiers, chez des voituriers, et autres gens semblables, chez qui ils sont obligés de travailler beaucoup, quoique fort mal nourris. Je décrivis alors notre façon de voyager à cheval, et l'équipage d'un cavalier. Je peignis le mieux qu'il me fut possible la bride, la selle, les éperons, le fouet, sans oublier ensuite tous les harnois des chevaux qui traînent un carrosse, une charrette, ou une charrue. J'ajoutai que l'on attachoit au bout des pieds de tous nos Houyhnhnms une plaque d'une certaine substance très dure, appelée *fer*, pour conserver leur sabot et l'empêcher de se briser dans les chemins pierreux.

Mon maître me parut indigné de cette maniere brutale dont nous traitions les Houyhnhnms dans notre

pays. Il me dit qu'il étoit très étonné que nous eussions la hardiesse et l'insolence de monter sur leur dos; que si le plus vigoureux de ses yahous osoit jamais prendre cette liberté à l'égard du plus petit Houyhnhnm de ses domestiques, il seroit sur-le-champ renversé par terre, foulé, écrasé, brisé. Je lui répondis que nos Houyhnhnms étoient ordinairement domtés et dressés à l'âge de trois ou quatre ans, et que si quelqu'un d'eux étoit indocile, rebelle et rétif, on l'occupoit à tirer des charrettes, à labourer la terre, et qu'on l'accabloit de coups; que les mâles destinés à porter la selle ou à tirer des carrosses étoient ordinairement coupés deux ans après leur naissance, pour les rendre plus doux et plus dociles; qu'ils étoient sensibles aux récompenses et aux châtiments, et que pour-

tant ils étoient dépourvus de raison, ainsi que les yahous de son pays.

J'eus beaucoup de peine à faire entendre tout cela à mon maître, et il me fallut user de beaucoup de circonlocutions pour exprimer mes idées, parceque la langue des Houyhnhnms n'est pas riche, et que comme ils ont peu de passions, ils ont aussi peu de termes. Car ce sont les passions multipliées et subtilisées qui forment la richesse, la variété, et la délicatesse d'une langue.

Il est impossible de représenter l'impression que mon discours fit sur l'esprit de mon maître, et le noble courroux dont il fut saisi lorsque je lui eus exposé la maniere dont nous traitions les Houyhnhnms, et particulièrement notre usage de les couper pour les rendre plus dociles et pour les empêcher d'engendrer. Il convint

que s'il y avoit un pays où les yahous fussent les seuls animaux raisonnables, il étoit juste qu'ils y fussent les maîtres, et que tous les autres animaux se soumissent à leurs lois, vu que la raison doit l'emporter sur la force. Mais, considérant la figure de mon corps, il ajouta qu'une créature telle que moi étoit trop mal faite pour pouvoir être raisonnable, ou au moins pour pouvoir se servir de sa raison dans la plupart des choses de la vie. Il me demanda en même temps si tous les yahous de mon pays me ressembloient. Je lui dis que nous avions à-peu-près tous la même figure, et que je passois pour assez bien fait; que les jeunes mâles et les femelles avoient la peau plus fine et plus délicate, et que celle des femelles étoit ordinairement dans mon pays blanche comme du lait. Il me répli-

qua qu'il y avoit à la vérité quelque différence entre les yahous de sa basse-cour et moi ; que j'étois plus propre qu'eux, et n'étois pas tont-à-fait si laid ; mais que par rapport aux avantages solides, il croyoit qu'ils l'emportoient sur moi ; que mes pieds de devant et de derriere étoient nuds, et que le peu de poil que j'y avois étoit inutile, puisqu'il ne suffisoit pas pour me préserver du froid ; qu'à l'égard de mes pieds de devant, ce n'étoient pas proprement des pieds, puisque je ne m'en servois point pour marcher ; qu'ils étoient foibles et délicats, que je les tenois ordinairement nuds, et que la chose dont je les couvrois de temps en temps n'étoit ni si forte ni si dure que la chose dont je couvrois mes pieds de derriere ; que je ne marchois point sûrement, vu que si un de mes pieds de derriere venoit à

chopper ou à glisser, il falloit nécessairement que je tombasse. Il se mit alors à critiquer toute la configuration de mon corps, la *platitude* de mon visage, la *proéminence* de mon nez, la situation de mes yeux attachés immédiatement au front, en sorte que je ne pouvois regarder ni à ma droite ni à ma gauche sans tourner ma tête. Il dit que je ne pouvois manger sans le secours de mes pieds de devant que je portois à ma bouche, et que c'étoit apparemment pour cela que la nature y avoit mis tant de jointures, afin de suppléer à ce défaut; qu'il ne voyoit pas de quel usage me pouvoient être tous ces petits membres séparés qui étoient au bout de mes pieds de derriere; qu'ils étoient assurément trop foibles et trop tendres pour n'être pas coupés et brisés par les pierres et par les brossailles; et que j'avois besoin pour y

remédier de les couvrir de la peau de quelque autre bête ; que mon corps nud et sans poil étoit exposé au froid, et que pour l'en garantir j'étois contraint de le couvrir de poils étrangers, c'est-à-dire de m'habiller et de me déshabiller chaque jour, ce qui étoit selon lui la chose du monde la plus ennuyeuse et la plus fatigante; qu'enfin il avoit remarqué que tous les animaux de son pays avoient une horreur naturelle des yahous, et les fuyoient; en sorte que, supposant que nous avions dans mon pays reçu de la nature le présent de la raison, il ne voyoit pas comment, même avec elle, nous pouvions guérir cette antipathie naturelle que tous les animaux ont pour ceux de notre espece, et par conséquent comment nous pouvions en tirer aucun service. Enfin, ajouta-t-il, je ne veux pas aller plus

loin sur cette matiere; je vous quitte de toutes les réponses que vous me pourriez faire, et vous prie seulement de vouloir bien me raconter l'histoire de votre vie, et de me décrire le pays où vous êtes né.

Je répondis que j'étois disposé à lui donner satisfaction sur tous les points qui intéressoient sa curiosité; mais que je doutois fort qu'il me fût possible de m'expliquer assez clairement sur des matieres dont son honneur ne pouvoit avoir aucune idée, vu que je n'avois rien remarqué de semblable dans son pays; que néanmoins je ferois mon possible, et que je tâcherois de m'exprimer par des similitudes et des métaphores, le priant de m'excuser si je ne me servois pas des termes propres.

Je lui dis donc que j'étois né d'honnêtes parents, dans une isle qu'on ap-

peloit l'Angleterre, qui étoit si éloignée que le plus vigoureux des Houyhnhnms pourroit à peine faire ce voyage pendant la course annuelle du soleil ; que j'avois d'abord exercé la chirurgie, qui est l'art de guérir les blessures; que mon pays étoit gouverné par une femelle que nous appelions la reine ; que je l'avois quitté pour tâcher de m'enrichir, et de mettre à mon retour ma famille un peu à son aise ; que, dans le dernier de mes voyages, j'avois été capitaine de vaisseau, ayant environ cinquante yahous sous moi, dont la plupart étoient morts en chemin, en sorte que j'avois été obligé de les remplacer par d'autres tirés de diverses nations ; que notre vaisseau avoit été deux fois en danger de faire naufrage, la premiere fois par une violente tempête, et la seconde

pour avoir heurté contre un rocher.

Ici mon maître m'interrompit pour me demander comment j'avois pu engager des étrangers de différentes contrées à se hasarder de venir avec moi après les périls que j'avois courus et les pertes que j'avois faites. Je lui répondis que c'étoient tous des malheureux qui n'avoient ni feu ni lieu, et qui avoient été obligés de quitter leur pays, soit à cause du mauvais état de leurs affaires, soit pour les crimes qu'ils avoient commis; que quelques uns avoient été ruinés par les procès, d'autres par la débauche, d'autres par le jeu; que la plupart étoient des traîtres, des assassins, des voleurs, des empoisonneurs, des brigands, des parjures, des faussaires, des faux-monnoyeurs, des ravisseurs, des suborneurs, des soldats déserteurs, et presque tous des échappés de prison;

qu'enfin nul d'eux n'osoit retourner dans son pays de peur d'y être pendu ou d'y pourrir dans un cachot.

Pendant ce discours mon maître fut obligé de m'interrompre plusieurs fois. J'usois de beaucoup de circonlocutions pour lui donner l'idée de tous ces crimes qui avoient obligé la plupart de ceux de ma suite à quitter leur pays. Il ne pouvoit concevoir à quelle intention ces gens-là avoient commis ces forfaits, et ce qui les y avoit pu porter. Pour lui éclaircir un peu cet article, je tâchai de lui donner une idée du desir insatiable que nous avions tous de nous agrandir et de nous enrichir, et des funestes effets du luxe, de l'intempérance, de la malice et de l'envie ; mais je ne pus lui faire entendre tout cela que par des exemples et des hypotheses, car il ne pouvoit comprendre que tous ces

vices existassent réellement : aussi me parut-il comme une personne dont l'imagination est frappée du récit d'une chose qu'elle n'a jamais vue, et dont elle n'a jamais oui parler, qui baisse les yeux, et ne peut exprimer par ses paroles sa surprise et son indignation.

Ces idées, *pouvoir*, *gouvernement*, *guerre*, *loi*, *punition*, et plusieurs autres idées pareilles, ne peuvent se représenter dans la langue des Houyhnhnms que par de longues périphrases. J'eus donc beaucoup de peine lorsqu'il me fallut faire à mon maître une relation de l'Europe, et particulièrement de l'Angleterre ma patrie.

CHAPITRE V.

L'auteur expose à son maître ce qui ordinairement allume la guerre entre les princes de l'Europe; il lui explique ensuite comment les particuliers se font la guerre les uns aux autres. Portrait des procureurs et des juges d'Angleterre.

Le lecteur observera, s'il lui plaît, que ce qu'il va lire est l'extrait de plusieurs conversations que j'ai eues en différentes fois, pendant deux années, avec le Houyhnhnm mon maître. Son honneur me faisoit des questions, et exigeoit de moi des récits détaillés à mesure que j'avançois dans la connoissance et dans l'usage de la langue. Je lui exposai le mieux qu'il

me fut possible l'état de toute l'Europe ; je discourus sur les arts, sur les manufactures, sur le commerce, sur les sciences ; et les réponses que je fis à toutes ses demandes furent le sujet d'une conversation inépuisable : mais je ne rapporterai ici que la substance des entretiens que nous eûmes au sujet de ma patrie ; et y donnant le plus d'ordre qu'il me sera possible, je m'attacherai moins au temps et aux circonstances qu'à l'exacte vérité. Tout ce qui m'inquiete est la peine que j'aurai à rendre avec grace et avec énergie les beaux discours de mon maître, et ses raisonnements solides ; mais je prie le lecteur d'excuser ma foiblesse et mon incapacité, et de s'en prendre aussi un peu à la langue défectueuse dans laquelle je suis à présent obligé de m'exprimer.

Pour obéir donc aux ordres de mon maître, un jour je lui racontai la derniere révolution arrivée en Angleterre par l'invasion du prince d'Orange, et la guerre que ce prince ambitieux fit ensuite au roi de France, le monarque le plus puissant de l'Europe, dont la gloire étoit répandue dans tout l'univers, et qui possédoit toutes les vertus royales. J'ajoutai que la reine Anne, qui avoit succédé au prince d'Orange, avoit continué cette guerre où toutes les puissances de la chrétienté étoient engagées. Je lui dis que cette guerre funeste avoit pu faire périr jusqu'ici environ un million de yahous; qu'il y avoit eu plus de cent villes assiégées et prises, et plus de trois cents vaisseaux brûlés ou coulés à fond.

Il me demanda alors quels étoient les causes et les motifs les plus ordi-

naires de nos querelles, et de ce que j'appelois *la guerre*. Je répondis que ces causes étoient innombrables, et que je lui en dirois seulement les principales. Souvent, lui dis-je, c'est l'ambition de certains princes qui ne croient jamais posséder assez de terre ni gouverner assez de peuple. Quelquefois c'est la politique des ministres, qui veulent donner de l'occupation aux sujets mécontents. C'a été quelquefois le partage des esprits dans le choix des opinions. L'un croit que siffler est une bonne action, l'autre que c'est un crime : l'un dit qu'il faut porter des habits blancs, l'autre qu'il faut s'habiller de noir, de rouge, de gris : l'un dit qu'il faut porter un petit chapeau retroussé, l'autre dit qu'il en faut porter un grand dont les bords tombent sur les oreilles, etc. (J'imaginai exprès ces exemples chi-

mériques, ne voulant pas lui expliquer les causes véritables de nos dissensions par rapport à l'opinion, vu que j'aurois eu trop de peine et de honte à les lui faire entendre). J'ajoutai que nos guerres n'étoient jamais plus longues et plus sanglantes que lorsqu'elles étoient causées par ces opinions diverses que des cerveaux échauffés savoient faire valoir de part et d'autre, et pour lesquelles ils excitoient à prendre les armes.

Je continuai ainsi : Deux princes ont été en guerre parceque tous deux vouloient dépouiller un troisieme de ses états sans y avoir aucun droit ni l'un ni l'autre. Quelquefois un souverain en a attaqué un autre de peur d'en être attaqué. On déclare la guerre à son voisin, tantôt parcequ'il est trop fort, tantôt parcequ'il est trop foible. Souvent ce voisin a des choses qui

nous manquent, et nous avons des choses aussi qu'il n'a pas : alors on se bat pour avoir tout ou rien. Un autre motif de porter la guerre dans un pays est lorsqu'on le voit désolé par la famine, ravagé par la peste, déchiré par les factions. Une ville est à la bienséance d'un prince, et la possession d'une petite province arrondit son état : sujet de guerre. Un peuple est ignorant, simple, grossier, et foible ; on l'attaque, on en massacre la moitié, on réduit l'autre à l'esclavage ; et cela pour le civiliser. Une guerre fort glorieuse est lorsqu'un souverain généreux vient au secours d'un autre qui l'a appelé, et qu'après avoir chassé l'usurpateur il s'empare lui-même des états qu'il a secourus, tue, met dans les fers, ou bannit le prince qui avoit imploré son assistance. La proximité du sang, les alliances, les

mariages ; autres sujets de guerre parmi les princes : plus ils sont proches parents, plus ils sont près d'être ennemis. Les nations pauvres sont affamées, les nations riches sont ambitieuses : or l'indigence et l'ambition aiment également les changements et les révolutions. Pour toutes ces raisons vous voyez bien que parmi nous le métier d'un homme de guerre est le plus beau de tous les métiers. Car qu'est-ce qu'un homme de guerre? c'est un yahou payé pour tuer de sang froid ses semblables qui ne lui ont fait aucun mal.

Vraiment ce que vous venez de me dire des causes ordinaires de vos guerres, me répliqua son honneur, me donne une haute idée de votre raison! Quoi qu'il en soit, il est heureux pour vous qu'étant si méchants vous soyez hors d'état de vous faire

beaucoup de mal. Car quelque chose que vous m'ayez dite des effets terribles de vos guerres cruelles où il périt tant de monde, je crois en vérité que *vous m'avez dit la chose qui n'est point.* La nature vous a donné une bouche plate sur un visage plat : ainsi je ne vois pas comment vous pouvez vous mordre que de gré à gré. A l'égard des griffes que vous avez aux pieds de devant et de derriere, elles sont si foibles et si courtes, qu'en vérité un seul de nos yahous en déchireroit une douzaine comme vous.

Je ne pus m'empêcher de secouer la tête, et de sourire de l'ignorance de mon maître. Comme je savois un peu l'art de la guerre, je lui fis une ample description de nos canons, de nos coulevrines, de nos mousquets, de nos carabines, de nos pistolets, de nos boulets, de notre poudre, de nos

sabres, de nos baïonnettes : je lui peignis les sieges de places, les tranchées, les attaques, les sorties, les mines et les contre-mines, les assauts, les garnisons passées au fil de l'épée : je lui expliquai nos batailles navales; je lui représentai de gros vaisseaux coulant à fond avec tout leur équipage, d'autres criblés de coups de canons, fracassés, et brûlés au milieu des eaux, la fumée, le feu, les ténebres, les éclairs, le bruit, les gémissements des blessés, les cris des combattants, les membres sautant en l'air, la mer ensanglantée, et couverte de cadavres. Je lui peignis ensuite nos combats sur terre, où il y avoit encore beaucoup plus de sang versé, et où quarante mille combattants périssoient en un jour de part et d'autre; et, pour faire valoir un peu le courage et la bravoure de mes

chers compatriotes, je dis que je les avois une fois vus dans un siege faire heureusement sauter en l'air une centaine d'ennemis, et que j'en avois vu sauter encore davantage dans un combat sur mer, en sorte que les membres épars de tous ces yahous sembloient tomber des nues, ce qui avoit formé un spectacle fort agréable à nos yeux.

J'allois continuer, et faire encore quelque belle description, lorsque son honneur m'ordonna de me taire. Le naturel de l'yahou, me dit-il, est si mauvais, que je n'ai point de peine à croire que tout ce que vous venez de raconter ne soit possible, dès que vous lui supposez une force et une adresse égales à sa méchanceté et à sa malice. Cependant, quelque mauvaise idée que j'eusse de cet animal, elle n'approchoit point de celle que vous venez de m'en donner. Votre

discours me trouble l'esprit, et me met dans une situation où je n'ai jamais été ; je crains que mes sens effrayés des horribles images que vous leur avez tracées ne viennent peu-à-peu à s'y accoutumer. Je hais les yahous de ce pays ; mais, après tout, je leur pardonne toutes leurs qualités odieuses, puisque la nature les a faits tels, et qu'ils n'ont point la raison pour se gouverner et se corriger : mais qu'une créature qui se flatte d'avoir cette raison en partage soit capable de commettre des actions si détestables, et de se livrer à des excès si horribles, c'est ce que je ne puis comprendre, et ce qui me fait conclure en même temps que l'état des brutes est encore préférable à une raison corrompue et dépravée. Mais, de bonne foi, votre raison est-elle une vraie raison? n'est-ce point plutôt un

talent que la nature vous a donné pour perfectionner tous vos vices?

Mais, ajouta-t-il, vous ne m'en avez que trop dit au sujet de ce que vous appelez *la guerre*. Il y a un autre article qui intéresse ma curiosité. Vous m'avez dit, ce me semble, qu'il y avoit dans cette troupe d'yahous qui vous accompagnoit sur votre vaisseau des misérables que les procès avoient ruinés et dépouillés de tout, et que c'étoit la *loi* qui les avoit mis en ce triste état. Comment se peut-il que la loi produise de pareils effets? D'ailleurs, qu'est-ce que cette loi? Votre nature et votre raison ne vous suffisent-elles pas, et ne vous prescrivent-elles pas assez clairement ce que vous devez faire et ce que vous ne devez point faire?

Je répondis à son honneur que je n'étois pas absolument versé dans la

science de la loi ; que le peu de connoissance que j'avois de la jurisprudence je l'avois puisé dans le commerce de quelques avocats que j'avois autrefois consultés sur mes affaires ; que cependant j'allois lui débiter sur cet article ce que je savois. Je lui parlai donc ainsi : Le nombre de ceux qui s'adonnent à la jurisprudence parmi nous, et qui font profession d'interpréter la loi, est infini, et surpasse celui des chenilles. Ils ont entre eux toute sorte d'étages, de distinctions et de noms. Comme leur multitude énorme rend leur métier peu lucratif, pour faire en sorte qu'il donne au moins de quoi vivre, ils ont recours à l'industrie et au manege. Ils ont appris dès leurs premieres années l'art merveilleux de prouver, par un discours entortillé, que le noir est blanc, et que le blanc est noir. Ce

sont donc eux qui ruinent et dépouillent les autres par leur habileté? reprit son honneur. Oui, sans doute, lui répliquai-je ; et je vais vous en donner un exemple, afin que vous puissiez mieux concevoir ce que je vous ai dit.

Je suppose que mon voisin a envie d'avoir ma vache; aussitôt il va trouver un procureur, c'est-à-dire un docte interprete de la pratique de la loi, et lui promet une récompense s'il peut faire voir que ma vache n'est point à moi. Je suis obligé de m'adresser aussi à un yahou de la même profession pour défendre mon droit; car il n'est pas permis par la loi de me défendre moi-même. Or moi, qui assurément ai de mon côté la justice et le bon droit, je ne laisse pas de me trouver alors dans deux embarras considérables : le premier est que l'yahou auquel j'ai eu

recours pour plaider ma cause est, par état et selon l'esprit de sa profession, accoutumé dès sa jeunesse à soutenir le faux, en sorte qu'il se trouve comme hors de son élément lorsque je lui donne la vérité pure et nue à défendre ; il ne sait alors comment s'y prendre : le second embarras est que ce même procureur, malgré la simplicité de l'affaire dont je l'ai chargé, est pourtant obligé de l'embrouiller, pour se conformer à l'usage de ses confreres, et pour la traîner en longueur autant qu'il est possible, sans quoi ils l'accuseroient de gâter le métier, et de donner mauvais exemple. Cela étant, pour me tirer d'affaire il ne me reste que deux moyens : le premier est d'aller trouver le procureur de ma partie, et de tâcher de le corrompre en lui donnant le double de ce qu'il espere

recevoir de son client; et vous jugez bien qu'il ne m'est pas difficile de lui faire goûter une proposition aussi avantageuse : le second moyen, qui peut-être vous surprendra, mais qui n'est pas moins infaillible, est de recommander à cet yahou qui me sert d'avocat de plaider ma cause un peu confusément, et de faire entrevoir aux juges qu'effectivement ma vache pourroit bien n'être pas à moi, mais à mon voisin. Alors les juges, peu accoutumés aux choses claires et simples, feront plus d'attention aux subtils arguments de mon avocat, trouveront du goût à l'écouter, et à balancer le pour et le contre, et, en ce cas, seront bien plus disposés à juger en ma faveur que si on se contentoit de leur prouver mon droit en quatre mots.

C'est une maxime parmi les juges

que tout ce qui a été jugé ci-devant a été bien jugé. Aussi ont-ils grand soin de conserver dans un greffe tous les arrêts antérieurs, même ceux que l'ignorance a dictés, et qui sont le plus manifestement opposés à l'équité et à la droite raison. Ces arrêts antérieurs forment ce qu'on appelle la jurisprudence : on les produit comme des autorités, et il n'y a rien qu'on ne prouve et qu'on ne justifie en les citant. On commence néanmoins depuis peu à revenir de l'abus où l'on étoit de donner tant de force à l'autorité des choses jugées : on cite des jugements pour et contre ; on s'attache à faire voir que les especes ne peuvent jamais être entièrement semblables ; et j'ai oui dire à un juge très habile que *les arrêts sont pour ceux qui les obtiennent.*

Au reste, l'attention des juges se

tourne toujours plutôt vers les circonstances que vers le fond d'une affaire. Par exemple, dans le cas de ma vache, ils voudront savoir si elle est rouge ou noire, si elle a de longues cornes, dans quel champ elle a coutume de paître, combien elle rend de lait par jour, et ainsi du reste; après quoi ils se mettent à consulter les anciens arrêts. La cause est mise de temps en temps sur le bureau : heureux si elle est jugée au bout de dix ans !

Il faut observer encore que les gens de loi ont une langue à part, un jargon qui leur est propre, une façon de s'exprimer que les autres n'entendent point : c'est dans cette belle langue inconnue que les lois sont écrites ; lois multipliées à l'infini, et accompagnées d'exceptions innombrables. Vous voyez que dans ce labyrinthe

le bon droit s'égare aisément, que le meilleur procès est très difficile à gagner, et que si un étranger né à trois cents lieues de mon pays s'avisoit de venir me disputer un héritage qui est dans ma famille depuis trois cents ans, il faudroit peut-être trente ans pour terminer ce différend, et vuider entièrement cette difficile affaire.

C'est dommage, interrompit mon maître, que des gens qui ont tant de génie et de talents ne tournent pas leur esprit d'un autre côté, et n'en fassent pas un meilleur usage. Ne vaudroit-il pas mieux, ajouta-t-il, qu'ils s'occupassent à donner aux autres des leçons de sagesse et de vertu, et qu'ils fissent part au public de leurs lumieres? car ces habiles gens possedent sans doute toutes les sciences. Point du tout,

répliquai-je ; ils ne savent que leur métier, et rien autre chose ; ce sont les plus grands ignorants du monde sur toute autre matiere : ils sont ennemis de la belle littérature et de toutes les sciences ; et, dans le commerce ordinaire de la vie, ils paroissent stupides, pesants, ennuyeux, impolis. Je parle en général ; car il s'en trouve quelques uns qui sont spirituels, agréables, et galants.

CHAPITRE VI.

Du luxe, de l'intempérance, et des maladies qui regnent en Europe. Caractere de la noblesse.

Mon maître ne pouvoit comprendre comment toute cette race de praticiens étoit si malfaisante et si redou-

table. Quel motif, disoit-il, les porte à faire un tort si considérable à ceux qui ont besoin de leur secours ? et que voulez-vous dire par cette *récompense* que l'on promet à un procureur quand on le charge d'une affaire? Je lui répondis que c'étoit de l'argent. J'eus un peu de peine à lui faire entendre ce que ce mot signifioit : je lui expliquai nos différentes especes de monnoie, et les métaux dont elle étoit composée ; je lui en fis connoître l'utilité, et lui dis que lorsqu'on en avoit beaucoup on étoit heureux ; qu'alors on se procuroit de beaux habits, de belles maisons, de belles terres, qu'on faisoit bonne chere, et qu'on avoit à son choix toutes les plus belles femelles ; que pour cette raison nous ne croyions jamais avoir assez d'argent, et que plus nous en avions, plus

nous en voulions avoir ; que le riche oisif jouissoit du travail du pauvre, qui, pour trouver de quoi sustenter sa misérable vie, suoit du matin jusqu'au soir, et n'avoit pas un moment de relâche. Eh quoi ! interrompit son honneur, toute la terre n'appartient-elle pas à tous les animaux, et n'ont-ils pas tous un droit égal aux fruits qu'elle produit pour leur nourriture ? Pourquoi y a-t-il des yahous privilégiés qui recueillent ces fruits à l'exclusion de leurs semblables ? et si quelques uns y prétendent un droit plus particulier, ne doit-ce pas être principalement ceux qui par leur travail ont contribué à rendre la terre fertile ? Point du tout, lui répondis-je ; ceux qui font vivre tous les autres par la culture de la terre sont justement ceux qui meurent de faim.

Mais, me dit-il, qu'avez-vous en-

tendu par ce mot de *bonne chere* lorsque vous m'avez dit qu'avec de l'argent on faisoit bonne chere dans votre pays? Je me mis alors à lui exposer les mets les plus exquis dont la table des riches est ordinairement couverte, et les manieres différentes dont on apprête les viandes. Je lui dis sur cela tout ce qui me vint à l'esprit, et lui appris que, pour bien assaisonner ces viandes, et sur-tout pour avoir de bonnes liqueurs à boire, nous équipions des vaisseaux et entreprenions de longs et dangereux voyages sur la mer; en sorte qu'avant que de pouvoir donner une honnête collation à quelques femelles de qualité, il falloit avoir envoyé plusieurs vaisseaux dans les quatre parties du monde.

Votre pays, repartit-il, est donc bien misérable, puisqu'il ne fournit

pas de quoi nourrir ses habitants! Vous n'y trouvez pas même de l'eau, et vous êtes obligés de traverser les mers pour chercher de quoi boire! Je lui répliquai que l'Angleterre ma patrie produisoit trois fois plus de nourriture que ses habitants n'en pouvoient consumer; et qu'à l'égard de la boisson, nous composions une excellente liqueur avec le suc de certains fruits ou avec l'extrait de quelques grains; qu'en un mot rien ne manquoit à nos besoins naturels: mais que, pour nourrir notre luxe et notre intempérance, nous envoyions dans les pays étrangers ce qui croissoit chez nous, et que nous en rapportions en échange de quoi devenir malades et vicieux; que cet amour du luxe, de la bonne chere et du plaisir, étoit le principe de tous les mouvements de nos yahous; que pour

y atteindre il falloit s'enrichir ; que c'étoit ce qui produisoit les filous, les voleurs, les pipeurs, les M., les parjures, les flatteurs, les suborneurs, les faussaires, les faux témoins, les menteurs, les joueurs, les imposteurs, les fanfarons, les mauvais auteurs (1), les

(1) Il est un peu surprenant de trouver ici les *mauvais auteurs* et les *précieux ridicules* en si mauvaise compagnie ; mais on n'a pu rendre autrement les mots de *scribbling* et de *canting*. On voit que l'auteur les a malignement confondus tous ensemble, et qu'il y a aussi joint exprès les *free-thinking*, c'est-à-dire les *esprits forts* ou les *incrédules*, dont il y a un grand nombre en Angleterre. Au reste, il est aisé de concevoir que le desir de s'avancer dans le monde produit des esprits libertins, fait faire de mauvais livres, et porte à écrire d'un style précieux et affecté, afin de passer pour bel-esprit.

empoisonneurs, les impudiques, les précieux ridicules, les esprits forts. Il me fallut définir tous ces termes.

J'ajoutai que la peine que nous prenions d'aller chercher du vin dans les pays étrangers n'étoit pas faute d'eau ou d'autre liqueur bonne à boire, mais parceque le vin étoit une boisson qui nous rendoit gais, qui nous faisoit en quelque maniere sortir hors de nous-mêmes, qui chassoit de notre esprit toutes les idées sérieuses, qui remplissoit notre tête de mille imaginations folles, qui rappeloit le courage, bannissoit la crainte, et nous affranchissoit pour un temps de la tyrannie de la raison.

C'est, continuai-je, en fournissant aux riches toutes les choses dont ils ont besoin que notre petit peuple s'entretient. Par exemple, lorsque je suis chez moi, et que je suis habillé

comme je dois l'être, je porte sur mon corps l'ouvrage de cent ouvriers. Un millier de mains ont contribué à bâtir et à meubler ma maison ; et il en a fallu encore cinq ou six fois plus pour habiller ma femme.

J'étois sur le point de lui peindre certains yahous qui passent la vie auprès de ceux qui sont menacés de la perdre, c'est-à-dire nos médecins. J'avois dit à son honneur que la plupart de mes compagnons de voyage étoient morts de maladie ; mais il n'avoit qu'une idée fort imparfaite de ce que je lui avois dit. Il s'imaginoit que nous mourions comme tous les autres animaux, et que nous n'avions d'autre maladie que de la foiblesse et de la pesanteur un moment avant que de mourir, à moins que nous n'eussions été blessés par quelque accident. Je fus donc obligé de lui

expliquer la nature et la cause de nos diverses maladies. Je lui dis que nous mangions sans avoir faim, que nous buvions sans avoir soif; que nous passions les nuits à avaler des liqueurs brûlantes sans manger un seul morceau, ce qui enflammoit nos entrailles, ruinoit notre estomac, et répandoit dans tous nos membres une foiblesse et une langueur mortelles; que plusieurs femelles parmi nous avoient un certain venin dont elles faisoient part à leurs galants; que cette maladie funeste, ainsi que plusieurs autres, naissoit quelquefois avec nous, et nous étoit transmise avec le sang; enfin que je ne finirois point si je voulois lui exposer toutes les maladies auxquelles nous étions sujets; qu'il y en avoit au moins cinq ou six cents par rapport à chaque membre; et que chaque partie, soit interne, soit externe, en avoit

une infinité qui lui étoient propres.

Pour guérir tous ces maux, ajoutai-je, nous avons des yahous qui se consacrent uniquement à l'étude du corps humain, et qui prétendent par des remedes efficaces extirper nos maladies, lutter contre la nature même, et prolonger nos vies. Comme j'étois du métier, j'expliquai avec plaisir à son honneur la méthode de nos médecins, et tous nos mysteres de médecine. Il faut supposer d'abord, lui dis-je, que toutes nos maladies viennent de réplétion : d'où nos médecins concluent sensément que l'évacuation est nécessaire, soit par en haut, soit par en bas. Pour cela ils font un choix d'herbes, de minéraux, de gommes, d'huiles, d'écailles, de sels, d'excréments, d'écorces d'arbres, de serpents, de crapauds, de grenouilles, d'araignées,

de poissons ; et de tout cela ils nous composent une liqueur d'une odeur et d'un goût abominable, qui souleve le cœur, qui fait horreur, qui révolte tous les sens. C'est cette liqueur que nos médecins nous ordonnent de boire pour l'évacuation supérieure, qu'on appelle vomissement. Tantôt ils tirent de leur magasin d'autres drogues, qu'ils nous font prendre, soit par l'orifice d'en haut, soit par l'orifice d'en bas, selon leur fantaisie : c'est alors, ou une médecine qui purge les entrailles et cause d'effroyables tranchées, ou bien c'est un clystere qui lave et relâche les intestins. La nature, disent-ils fort ingénieusement, nous a donné l'orifice supérieur et visible pour *ingérer*, et l'orifice inférieur et secret pour *égérer :* or la maladie change la disposition naturelle du corps ; il faut donc que le

remede agisse de même et combatte la nature ; et pour cela il est nécessaire de changer l'usage des orifices, c'est-à-dire d'avaler par celui d'en bas, et d'évacuer par celui d'en haut.

Nous avons d'autres maladies qui n'ont rien de réel que leur idée. Ceux qui sont attaqués de cette sorte de mal s'appellent malades imaginaires. Il y a aussi pour les guérir des remedes imaginaires ; mais souvent nos médecins donnent ces remedes pour les maladies réelles. En général les fortes maladies d'imagination attaquent nos femelles : mais nous connoissons certains spécifiques naturels pour les guérir sans douleur.

Un jour mon maître me fit un compliment que je ne méritois pas. Comme je lui parlois des gens de qualité d'Angleterre, il me dit qu'il croyoit que j'étois gentilhomme, par-

ceque j'étois beaucoup plus propre et bien mieux fait que tous les yahous de son pays, quoique je leur fusse fort inférieur pour la force et pour l'agilité; que cela venoit sans doute de ma différente maniere de vivre, et de ce que je n'avois pas seulement la faculté de parler, mais que j'avois encore quelques commencements de raison, qui pourroient se perfectionner dans la suite par le commerce que j'aurois avec lui.

Il me fit observer en même temps que parmi les Houyhnhnms on remarquoit que les blancs et les alezans-bruns n'étoient pas si bien faits que les bais-châtains, les gris-pommelés, et les noirs; que ceux-là ne naissoient pas avec les mêmes talents et les mêmes dispositions que ceux-ci; que pour cela ils restoient toute leur vie dans l'état de servitude qui leur con-

venoit, et qu'aucun d'eux ne songeoit à sortir de ce rang pour s'élever à celui de maître, ce qui paroîtroit dans le pays une chose énorme et monstrueuse. Il faut, disoit-il, rester dans l'état où la nature nous a fait éclorre; c'est l'offenser, c'est se révolter contre elle, que de vouloir sortir du rang dans lequel elle nous a donné l'être. Pour vous, ajouta-t-il, vous êtes sans doute né ce que vous êtes; car vous tenez du ciel votre noblesse, c'est-à-dire votre bon esprit et votre bon naturel.

Je rendis à son honneur de très humbles actions de graces de la bonne opinion qu'il avoit de moi; mais je l'assurai en même temps que ma naissance étoit très basse, étant né seulement d'honnêtes parents, qui m'avoient donné une assez bonne éducation. Je lui dis que la noblesse

parmi nous n'avoit rien de commun avec l'idée qu'il en avoit conçue ; que nos jeunes gentilshommes étoient nourris dès leur enfance dans l'oisiveté et dans le luxe ; que, dès que l'âge le leur permettoit, ils s'épuisoient avec des femelles débauchées et corrompues, et contractoient des maladies odieuses ; que, lorsqu'ils avoient consumé tout leur bien et qu'ils se voyoient entièrement ruinés, ils se marioient, à qui ? à une femelle de basse naissance, laide, mal faite, mal saine, mais riche ; qu'un pareil couple ne manquoit point d'engendrer des enfants mal constitués, noués, scrophuleux, difformes, ce qui continuoit quelquefois jusqu'à la troisieme génération, à moins que la judicieuse femelle n'y remédiât en implorant le secours de quelque charitable ami. J'ajoutai que, parmi

nous, un corps sec, maigre, décharné, foible, infirme, étoit devenu une marque presque infaillible de noblesse ; que même une complexion robuste et un air de santé alloient si mal à un homme de qualité, qu'on en concluoit aussitôt qu'il étoit le fils de quelque domestique de sa maison à qui madame sa mere avoit fait part de ses faveurs, sur-tout s'il avoit l'esprit tant soit peu élevé, juste et bien fait, et s'il n'étoit ni bourru, ni efféminé, ni brutal, ni capricieux, ni débauché, ni ignorant (1).

(1) Je ne crois pas qu'aucun lecteur s'avise de prendre à la lettre cette mordante hyperbole. La noblesse angloise, selon M. de Saint-Évremond, possede la fine fleur de la politesse; et on peut dire en général que les seigneurs anglois sont les plus honnêtes gens de l'Europe. Ils ont presque tous l'esprit orné, ils

ſont beaucoup de cas des gens de lettres, ils cultivent les sciences, et il y en a peu qui ne soient en état de composer des livres. Il ne faut donc prendre cet endroit que comme une pure plaisanterie, ainsi que la plupart des autres traits satyriques répandus dans cet ouvrage. Si quelque esprit plus mal fait étoit d'humeur de les appliquer sérieusement à la noblesse françoise, ce seroit encore une bien plus grande injustice. Ce sont les hommes de néant qui ont fait fortune ou par leurs peres ou par eux-mêmes à qui ces traits peuvent convenir, et non pas aux personnes de qualité, qui, en France comme ailleurs, sont la portion de la république la plus vertueuse, la plus modérée, et la plus polie.

CHAPITRE VII.

Parallele des yahous et des hommes.

Le lecteur sera peut-être scandalisé des portraits fideles que je fis alors de l'espece humaine, et de la sincérité avec laquelle j'en parlai devant un animal superbe qui avoit déja une si mauvaise opinion de tous les yahous ; mais j'avoue ingénument que le caractere des Houyhnhnms, et les excellentes qualités de ces vertueux quadrupedes, avoient fait une telle impression sur mon esprit, que je ne pouvois les comparer à nous autres humains sans mépriser tous mes semblables. Ce mépris me les fit regarder comme presque indignes de tout ménagement. D'ailleurs mon

maître avoit l'esprit très pénétrant, et remarquoit tous les jours dans ma personne des défauts énormes dont je ne m'étois jamais apperçu, et que je regardois tout au plus comme de fort légeres imperfections. Ses censures judicieuses m'inspirerent un esprit critique et misanthrope ; et l'amour qu'il avoit pour la vérité me fit détester le mensonge, et fuir le déguisement dans mes récits.

Mais j'avouerai encore ingénument un autre principe de ma sincérité. Lorsque j'eus passé une année parmi les Houyhnhnms, je conçus pour eux tant d'amitié, de respect, d'estime et de vénération, que je résolus alors de ne jamais songer à retourner dans mon pays, mais de finir mes jours dans cette heureuse contrée où le ciel m'avoit conduit pour m'apprendre à cultiver la vertu. Heureux si

ma résolution eût été efficace ! Mais la fortune, qui m'a toujours persécuté, n'a pas permis que je pusse jouir de ce bonheur. Quoi qu'il en soit, à présent que je suis en Angleterre, je me sais bon gré de n'avoir pas tout dit, et d'avoir caché aux Houyhnhnms les trois quarts de nos extravagances et de nos vices : je palliois même de temps en temps, autant qu'il m'étoit possible, les défauts de mes compatriotes. Lors même que je les révélois, j'usois de restrictions mentales, et tâchois de dire le faux sans mentir. N'étois-je pas en cela tout-à-fait excusable ? Qui est-ce qui n'est pas un peu partial quand il s'agit de sa chere patrie ?

J'ai rapporté jusqu'ici la substance de mes entretiens avec mon maître durant le temps que j'eus l'honneur d'être à son service ; mais, pour éviter

d'être long, j'ai passé sous silence plusieurs autres articles.

Un jour il m'envoya chercher de grand matin; et m'ordonnant de m'asseoir à quelque distance de lui (honneur qu'il ne m'avoit point encore fait), il me parla ainsi. J'ai repassé dans mon esprit tout ce que vous m'avez dit, soit à votre sujet, soit au sujet de votre pays. Je vois clairement que vous et vos compatriotes avez une étincelle de raison, sans que je puisse deviner comment ce petit lot vous est échu; mais je vois aussi que l'usage que vous en faites n'est que pour augmenter tous vos défauts naturels, et pour en acquérir d'autres que la nature ne vous avoit point donnés. Il est certain que vous ressemblez aux yahous de ce pays-ci pour la figure extérieure, et qu'il ne vous manque, pour être par-

faitement tel qu'eux, que de la force, de l'agilité, et des griffes plus longues. Mais du côté des mœurs la ressemblance est entiere. Ils se haïssent mortellement les uns les autres; et la raison que nous avons coutume d'en donner est qu'ils voient mutuellement leur laideur et leur figure odieuse, sans qu'aucun d'eux considere la sienne propre. Comme vous avez un petit grain de raison, et que vous avez compris que la vue réciproque de la figure impertinente de vos corps étoit pareillement une chose insupportable, et qui vous rendroit odieux les uns aux autres, vous vous êtes avisés de les couvrir par prudence et par amour-propre. Mais, malgré cette précaution, vous ne vous haïssez pas moins, parceque d'autres sujets de division qui regnent parmi nos yahous regnent aussi parmi vous.

Si, par exemple, nous jetons à cinq yahous autant de viande qu'il en suffiroit pour en rassasier cinquante, ces cinq animaux gourmands et voraces, au lieu de manger en paix ce qu'on leur donne en abondance, se jettent les uns sur les autres, se mordent, se déchirent, et chacun d'eux veut manger tout; en sorte que nous sommes obligés de les faire tous repaître à part, et même de lier ceux qui sont rassasiés, de peur qu'ils n'aillent se jeter sur ceux qui ne le sont pas encore. Si une vache dans le voisinage meurt de vieillesse ou par accident, nos yahous n'ont pas plutôt appris cette agréable nouvelle que les voilà tous en campagne, troupeau contre troupeau, basse-cour contre basse-cour; c'est à qui s'emparera de la vache. On se bat, on s'égratigne, on se déchire, jusqu'à ce que la victoire

penche d'un côté; et si on ne se massacre point, c'est qu'on n'a pas la raison des yahous d'Europe pour inventer des machines meurtrieres et des armes *massacrantes*.

Nous avons en quelques endroits de ce pays de certaines pierres luisantes de différentes couleurs, dont nos yahous sont fort amoureux. Lorsqu'ils en trouvent ils font leur possible pour les tirer de la terre, où elles sont ordinairement un peu enfoncées; ils les portent dans leurs loges, et en font un amas qu'ils cachent soigneusement, et sur lequel ils veillent sans cesse comme sur un trésor, prenant bien garde que leurs camarades ne le découvrent. Nous n'avons encore pu connoître d'où leur vient cette inclination violente pour les pierres luisantes, ni à quoi elles peuvent leur être utiles : mais

je m'imagine à présent que cette avarice de vos yahous dont vous m'avez parlé se trouve aussi dans les nôtres, et que c'est ce qui les rend si passionnés pour les pierres luisantes. Je voulus une fois enlever à un de nos yahous son cher trésor : l'animal, voyant qu'on lui avoit ravi l'objet de sa passion, se mit à hurler de toute sa force; il entra en fureur et puis tomba en foiblesse; il devint languissant, il ne mangea plus, ne dormit plus, ne travailla plus, jusqu'à ce que j'eusse donné ordre à un de mes domestiques de reporter le trésor dans l'endroit d'où je l'avois tiré. Alors l'yahou commença à reprendre ses esprits et sa bonne humeur, et ne manqua pas de cacher ailleurs ses bijoux.

Lorsqu'un yahou a découvert dans un champ une de ces pierres, sou-

vent un autre yahou survient qui la lui dispute : tandis qu'ils se battent, un troisieme accourt et emporte la pierre ; et voilà le procès terminé. Selon ce que vous m'avez dit, ajouta-t-il, vos procès ne se vuident pas si promptement dans votre pays, ni à si peu de frais. Ici les deux plaideurs (si je puis les appeler ainsi) en sont quittes pour n'avoir ni l'un ni l'autre la chose disputée ; au lieu que, chez vous, en plaidant on perd souvent et ce qu'on veut avoir et ce qu'on a.

Il prend souvent à nos yahous une fantaisie dont nous ne pouvons concevoir la cause. Gras, bien nourris, bien couchés, traités doucement par leurs maîtres, pleins de santé et de force, ils tombent tout-à-coup dans un abattement, dans un dégoût, dans une mélancolie noire qui les rend mornes et stupides. En cet état

ils fuient leurs camarades, ils ne mangent point, ils ne sortent point, ils paroissent rêver dans le coin de leur loge et s'abymer dans leurs pensées lugubres. Pour les guérir de cette maladie nous n'avons trouvé qu'un remede, c'est de les réveiller par un traitement un peu dur, et de les employer à des travaux pénibles. L'occupation que nous leur donnons alors met en mouvement tous leurs esprits, et rappelle leur vivacité naturelle. Lorsque mon maître me raconta ce fait avec ses circonstances, je ne pus m'empêcher de songer à mon pays où la même chose arrive souvent, et où l'on voit des hommes comblés de biens et d'honneurs, pleins de santé et de vigueur, environnés de plaisirs et préservés de toute inquiétude, tomber tout-à-coup dans la tristesse et dans la lan-

gueur, devenir à charge à eux-mêmes, se consumer par des réflexions chimériques, s'affliger, s'appesantir, et ne faire plus aucun usage de leur esprit livré aux vapeurs hypocondriaques. Je suis persuadé que le remede qui convient à cette maladie est celui qu'on donne aux yahous, et qu'une vie laborieuse et pénible est un régime excellent pour la tristesse et la mélancolie. C'est un remede que j'ai éprouvé moi-même, et que je conseille au lecteur de pratiquer lorsqu'il se trouvera dans un pareil état. Au reste, pour prévenir le mal, je l'exhorte à n'être jamais oisif; et, supposé qu'il n'ait malheureusement aucune occupation dans le monde, je le prie d'observer qu'il y a de la différence entre ne faire rien et n'avoir rien à faire.

Nos yahous, continua mon maî-

tre, ont une passion violente pour une certaine racine qui rend beaucoup de jus. Ils la cherchent avec ardeur, et la sucent avec un plaisir extrême, et sans se lasser. Alors on les voit tantôt se caresser, tantôt s'égratigner, tantôt hurler et faire des grimaces, tantôt jaser, danser, se jeter par terre, se rouler et s'endormir dans la boue.

Les femelles des yahous semblent redouter et fuir l'approche des mâles : elles ne souffrent point qu'ils les caressent ouvertement devant les autres ; la moindre liberté en public les blesse, les révolte, et les met en courroux : mais lorsqu'une de ces chastes femelles voit passer dans un endroit écarté quelque yahou jeune et bien fait, elle se cache aussitôt derriere un arbre ou un buisson, de maniere pourtant que le jeune yahou puisse

l'appercevoir et l'aborder. Aussitôt elle s'enfuit, mais regardant souvent derriere elle, et conduit si bien ses pas, que l'yahou passionné qui la poursuit l'atteint enfin dans un lieu favorable au mystere et à ses desirs. Là désormais elle attendra tous les jours son nouvel amant, qui ne manquera point de s'y rendre, à moins qu'une pareille aventure ne se présente à lui sur le chemin, et ne lui fasse oublier la premiere. Mais la femelle manque quelquefois elle-même au rendez-vous : le changement plaît des deux côtés, et la diversité est autant du goût de l'un que de l'autre. Le plaisir d'une femelle est de voir des mâles se terrasser, se mordre, s'égratigner, se déchirer pour l'amour d'elle ; elle les excite au combat, et devient le prix du vainqueur, à qui elle se donne pour l'égratigner dans la suite lui-

même, ou pour en être égratignée; et c'est par-là que finissent toutes leurs amours. Ils aiment passionnément leurs petits : les mâles qui s'en croient les peres les chérissent, quoiqu'il leur soit impossible de s'assurer qu'ils aient eu part à leur naissance.

Je m'attendois que son honneur alloit en dire bien davantage au sujet des mœurs des yahous, et qu'il ne lui échapperoit rien de tous nos vices. J'en rougissois d'avance pour l'honneur de mon espece, et je craignois qu'il n'allât décrire tous les genres d'impudicité qui regnent parmi les yahous de son pays : c'auroit été l'affreuse image de nos débauches à la mode, où la nature ne suffit pas à nos desirs effrénés, où cette nature se cherche sans se trouver, et où nous nous formons des plaisirs inconnus aux autres animaux : vice odieux

auquel les seuls yahous ont du penchant, et que la raison n'a pu étouffer dans ceux de notre hémisphere.

CHAPITRE VIII.

Philosophie et mœurs des Houyhnhnms.

Je priois quelquefois mon maître de me laisser voir les troupeaux des yahous du voisinage, afin d'examiner par moi-même leurs manieres et leurs inclinations. Persuadé de l'aversion que j'avois pour eux, il n'appréhenda point que leur vue et leur commerce me corrompît; mais il voulut qu'un gros cheval alezan-brûlé, l'un de ses fideles domestiques, et qui étoit d'un fort bon naturel, m'accompagnât toujours, de peur qu'il ne m'arrivât quelque accident.

Ces yahous me regardoient comme un de leurs semblables, sur-tout ayant une fois vu mes manches retroussées, avec ma poitrine et mes bras découverts. Ils voulurent pour lors s'approcher de moi, et ils se mirent à me contrefaire en se dressant sur leurs pieds de derriere, en levant la tête, et en mettant une de leurs pattes sur le côté. La vue de ma figure les faisoit éclater de rire. Ils me témoignerent néanmoins de l'aversion et de la haine, comme font toujours les singes sauvages à l'égard d'un singe apprivoisé qui porte un chapeau, un habit et des bas.

Il ne m'arriva avec eux qu'une aventure. Un jour qu'il faisoit fort chaud, et que je me baignois, une jeune yahousse me vit, se jeta dans l'eau, s'approcha de moi, et se mit à me serrer de toute sa force. Je pous-

sai de grands cris, et je crus qu'avec ses griffes elle alloit me déchirer; mais, malgré la fureur qui l'animoit et la rage peinte dans ses yeux, elle ne m'égratigna seulement pas. L'alezan accourut et la menaça, et aussitôt elle prit la fuite. Cette histoire ridicule, ayant été racontée à la maison, réjouit fort mon maître et toute sa famille, mais elle me causa beaucoup de honte et de confusion. Je ne sais si je dois remarquer que cette yahousse avoit les cheveux noirs, et la peau bien moins brune que toutes celles que j'avois vues.

Comme j'ai passé trois années entieres dans ce pays-là, le lecteur attend de moi sans doute qu'à l'exemple de tous les autres voyageurs je fasse un ample récit des habitants de ce pays, c'est-à-dire des Houyhnhnms, et que j'expose en détail

leurs usages, leurs mœurs, leurs maximes, leurs manieres. C'est aussi ce que je vais tâcher de faire, mais en peu de mots.

Comme les Houyhnhnms, qui sont les maîtres et les animaux dominants dans cette contrée, sont tous nés avec une grande inclination pour la vertu, et n'ont pas même l'idée du mal par rapport à une créature raisonnable, leur principale maxime est de cultiver et de perfectionner leur raison, et de la prendre pour guide dans toutes leurs actions. Chez eux la raison ne produit point de problêmes, comme parmi nous, et ne forme point d'arguments également vraisemblables pour et contre. Ils ne savent ce que c'est que de mettre tout en question, et de défendre des sentiments absurdes et des maximes malhonnêtes et pernicieuses à la fa-

veur de la *probabilité*. Tout ce qu'ils disent porte la conviction dans l'esprit, parcequ'ils n'avancent rien d'obscur, rien de douteux, rien qui soit déguisé ou défiguré par les passions et par l'intérêt. Je me souviens que j'eus beaucoup de peine à faire comprendre à mon maître ce que j'entendois par le mot d'*opinion*, et comment il étoit possible que nous disputassions quelquefois, et que nous fussions rarement du même avis. La raison, disoit-il, n'est-elle pas immuable ? La vérité n'est-elle pas une ? Devons-nous affirmer comme sûr ce qui est incertain ? Devons-nous nier positivement ce que nous ne voyons pas clairement ne pouvoir être ? Pourquoi agitez-vous des questions que l'évidence ne peut décider, et où, quelque parti que vous preniez, vous serez

toujours livrés au doute et à l'incertitude ? A quoi servent toutes ces conjectures philosophiques, tous ces vains raisonnements sur des matieres incompréhensibles, toutes ces recherches stériles et ces disputes éternelles ? Quand on a de bons yeux on ne se heurte point ; avec une raison pure et clairvoyante on ne doit point contester ; et puisque vous le faites, il faut que votre raison soit couverte de ténebres, ou que vous haïssiez la vérité.

C'étoit une chose admirable que la bonne philosophie de ce cheval : Socrate ne raisonna jamais plus sensément. Si nous suivions ces maximes, il y auroit assurément en Europe moins d'erreurs qu'il n'y en a. Mais alors que deviendroient nos bibliotheques ? que deviendroient la réputation de nos savants et le né-

goce de nos libraires ? La république des lettres ne seroit plus que celle de la raison, et il n'y auroit dans les universités d'autres écoles que celle du bon sens.

Les Houyhnhnms s'aiment les uns les autres, s'aident, se soutiennent, et se soulagent réciproquement ; ils ne se portent point envie ; ils ne sont point jaloux du bonheur de leurs voisins ; ils n'attentent point sur la liberté et sur la vie de leurs semblables ; ils se croiroient malheureux si quelqu'un de leur espece l'étoit ; et ils disent, à l'exemple d'un ancien, *Nihil caballini a me alienum puto*. Ils ne médisent point les uns des autres ; la satyre ne trouve chez eux ni principe ni objet : les supérieurs n'accablent point les inférieurs du poids de leur rang et de leur autorité ; leur conduite

sage, prudente et modérée, ne produit jamais le murmure; la dépendance est un lien et non un joug; et la puissance, toujours soumise aux lois de l'équité, est révérée sans être redoutable.

Leurs mariages sont bien mieux assortis que les nôtres. Les mâles choisissent pour épouses des femelles de la même couleur qu'eux. Un gris-pommelé épousera toujours une grise-pommelée, et ainsi des autres. On ne voit donc ni changement, ni révolution, ni déchet dans les familles; les enfants sont tels que leurs peres et leurs meres : leurs armes et leurs titres de noblesse consistent dans leur figure, dans leur taille, dans leur force, dans leur couleur, qualités qui se perpétuent dans leur postérité; en sorte qu'on ne voit point un cheval magnifique

et superbe engendrer une rosse, ni d'une rosse naître un beau cheval, comme cela arrive si souvent en Europe.

Parmi eux on ne remarque point de mauvais ménage. L'épouse est fidele à son mari, et le mari l'est également à son épouse.

L'un et l'autre vieillissent sans se refroidir, au moins du côté du cœur: le divorce et la séparation, quoique permis, n'ont jamais été pratiqués chez eux; les époux sont toujours amants, et les épouses toujours maîtresses : ils ne sont point impérieux, elles ne sont point rebelles, et jamais elles ne s'avisent de refuser ce qu'ils sont en droit et presque toujours en état d'exiger.

Leur chasteté réciproque est le fruit de la raison, et non de la crainte, des égards, ou du préjugé. Ils sont

chastes et fideles, parceque, pour la douceur de leur vie et pour le bon ordre, ils ont promis de l'être. C'est l'unique motif qui leur fait considérer la chasteté comme une vertu. Ils regardent d'ailleurs comme un vice condamné par la nature la négligence d'une propagation légitime de leur espece, et ils abhorrent tout ce qui y peut mettre obstacle ou y apporter quelque retardement.

Ils élevent leurs enfants avec un soin infini. Tandis que la mere veille sur le corps et sur la santé, le pere veille sur l'esprit et sur la raison. Ils répriment en eux, autant qu'il est possible, les saillies et les ardeurs fougueuses de la jeunesse, et les marient de bonne heure, conformément aux conseils de la raison et aux desirs de la nature. En attendant ils ne souffrent aux jeunes mâles

qu'une seule maîtresse, qui loge avec eux, et est mise au nombre des domestiques de la maison, mais qui, au moment du mariage, est toujours congédiée.

On donne aux femelles à-peu-près la même éducation qu'aux mâles ; et je me souviens que mon maître trouvoit déraisonnable et ridicule notre usage à cet égard. Il disoit que la moitié de notre espece n'avoit d'autre talent que celui de la multiplier.

Le mérite des mâles consiste principalement dans la force et dans la légèreté, et celui des femelles dans la douceur et dans la souplesse. Si une femelle a les qualités d'un mâle, on lui cherche un époux qui ait les qualités d'une femelle : alors tout est compensé; et il arrive, comme quelquefois parmi nous, que la femme est le mari, et que le mari est la

femme. En ce cas les enfants qui naissent d'eux ne dégénerent point, mais rassemblent et perpétuent heureusement les propriétés des auteurs de leur être.

CHAPITRE IX.

Parlement des Houyhnhnms. Question importante agitée dans cette assemblée de toute la nation. Détail au sujet de quelques usages du pays.

PENDANT mon séjour en ce pays des Houyhnhnms, environ trois mois avant mon départ, il y eut une assemblée générale de la nation, une espece de parlement, où mon maître se rendit comme député de son canton. On y traita une affaire qui avoit

déja été cent fois mise sur le bureau, et qui étoit la seule question qui eût jamais partagé les esprits des Houyhnhnms. Mon maître à son retour me rapporta tout ce qui s'étoit passé à ce sujet.

Il s'agissoit de décider s'il falloit absolument exterminer la race des yahous. Un des membres soutenoit l'affirmative, et appuyoit son avis de diverses preuves très fortes et très solides. Il prétendoit que l'yahou étoit l'animal le plus difforme, le plus méchant et le plus dangereux que la nature eût jamais produit; qu'il étoit également malin et indocile, et qu'il ne songeoit qu'à nuire à tous les autres animaux. Il rappela une ancienne tradition répandue dans le pays, selon laquelle on assuroit que les yahous n'y avoient pas été de tout temps, mais que, dans

un certain siecle; il en avoit paru deux sur le haut d'une montagne, soit qu'ils eussent été formés d'un limon gras et glutineux, échauffé par les rayons du soleil, soit qu'ils fussent sortis de la vase de quelque marécage, soit que l'écume de la mer les eût fait éclorre; que ces deux yahous en avoient engendré plusieurs autres, et que leur espece s'étoit tellement multipliée que tout le pays en étoit infecté; que, pour prévenir les inconvénients d'une pareille multiplication, les Houyhnhnms avoient autrefois ordonné une chasse générale des yahous; qu'on en avoit pris une grande quantité; et qu'après avoir détruit tous les vieux, on en avoit gardé les plus jeunes, pour les apprivoiser autant que cela seroit possible à l'égard d'un animal aussi méchant, et qu'on les avoit destinés à

tirer et à porter. Il ajouta que ce qu'il y avoit de plus certain dans cette tradition étoit que les yahous n'étoient point *ylnhniamshy* (c'est-à-dire *aborigenes*). Il représenta que les habitants du pays, ayant eu l'imprudente fantaisie de se servir des yahous, avoient mal-à-propos négligé l'usage des ânes, qui étoient de très bons animaux, doux, paisibles, dociles, soumis, aisés à nourrir, infatigables, et qui n'avoient d'autre défaut que d'avoir une voix un peu désagréable, mais qui l'étoit encore moins que celle de la plupart des yahous.

Plusieurs autres sénateurs ayant harangué diversement et très éloquemment sur le même sujet, mon maître se leva et proposa un expédient judicieux, dont je lui avois fait naître l'idée. D'abord il confirma la

tradition populaire par son suffrage, et appuya ce qu'avoit dit savamment sur ce point d'histoire l'honorable membre qui avoit parlé avant lui. Mais il ajouta qu'il croyoit que ces deux premiers yahous dont il s'agissoit étoient venus de quelques pays d'outre-mer, et avoient été mis à terre, et ensuite abandonnés par leurs camarades; qu'ils s'étoient d'abord retirés sur les montagnes et dans les forêts; que dans la suite des temps leur naturel s'étoit altéré; qu'ils étoient devenus sauvages et farouches, et entièrement différents de ceux de leur espece qui habitent des pays éloignés. Pour établir et appuyer solidement cette proposition, il dit qu'il avoit chez lui depuis quelque temps un yahou très extraordinaire, dont tous les membres de l'assemblée avoient sans doute oui

parler, et que plusieurs même avoient vu. Il raconta alors comment il m'avoit trouvé d'abord, et comment mon corps étoit couvert d'une composition artificielle de poils et de peaux de bêtes : il dit que j'avois une langue qui m'étoit propre, et que pourtant j'avois parfaitement appris la leur ; que je lui avois fait le récit de l'accident qui m'avoit conduit sur ce rivage ; qu'il m'avoit vu dépouillé et nud, et avoit observé que j'étois un vrai et parfait yahou, si ce n'est que j'avois la peau blanche, peu de poil, et des griffes fort courtes. Cet yahou étranger, ajouta-t-il, m'a voulu persuader que dans son pays, et dans beaucoup d'autres qu'il a parcourus, les yahous sont les seuls animaux maîtres, dominants, et raisonnables, et que les Houyhnhnms y sont dans l'esclavage et

dans la misere. Il a certainement toutes les qualités extérieures de nos yahous ; mais il faut avouer qu'il est bien plus poli, et qu'il a même quelque teinture de raison. Il ne raisonne pas tout-à-fait comme un Houyhnhnm, mais il a au moins des connoissances et des lumieres fort supérieures à celles de nos yahous. Mais voici, messieurs, ce qui va vous surprendre, et à quoi je vous supplie de faire attention ; le croirez-vous ? il m'a assuré que dans son pays on rendoit eunuques les Houyhnhnms dès leur plus tendre jeunesse, que cela les rendoit doux et dociles, et que cette opération étoit aisée et nullement dangereuse. Sera-ce la premiere fois, messieurs, que les bêtes nous auront donné quelque leçon, et que nous aurons suivi leur utile exemple ? La fourmi ne nous ap-

prend-elle pas à être industrieux et prévoyants ? et l'hirondelle ne nous a-t-elle pas donné les premiers éléments de l'architecture ? Je conclus donc qu'on peut fort bien introduire en ce pays-ci, par rapport aux jeunes yahous, l'usage de la castration. L'avantage qui en résultera est que ces yahous, ainsi mutilés, seront plus doux, plus soumis, plus traitables, et par ce même moyen nous en détruirons peu-à-peu la maudite engeance. J'opine en même temps qu'on exhortera tous les Houyhnhnms à élever avec grand soin les ânons, qui sont en vérité préférables aux yahous à tous égards, sur-tout en ce qu'ils sont capables de travailler à l'âge de cinq ans, tandis que les yahous ne sont capables de rien jusqu'à douze.

Voilà ce que mon maître m'ap-

prit des délibérations du parlement. Mais il ne me dit pas une autre particularité qui me regardoit personnellement, et dont je ressentis bientôt les funestes effets ; c'est, hélas ! la principale époque de ma vie infortunée ! Mais avant que d'exposer cet article il faut que je dise encore quelque chose du caractere et des usages des Houyhnhnms.

Les Houyhnhnms n'ont point de livres ; ils ne savent ni lire ni écrire, et par conséquent toute leur science est la tradition. Comme ce peuple est paisible, uni, sage, vertueux, très raisonnable, et qu'il n'a aucun commerce avec les peuples étrangers, les grands évènements sont très rares dans leur pays, et tous les traits de leur histoire qui méritent d'être sus peuvent aisément se conserver dans leur mémoire, sans la surcharger.

Ils n'ont ni maladies ni médecins. J'avoue que je ne puis décider si le défaut des médecins vient du défaut des maladies, ou si le défaut des maladies vient du défaut des médecins : ce n'est pas pourtant qu'ils n'aient de temps en temps quelques indispositions ; mais ils savent se guérir aisément eux-mêmes par la connoissance parfaite qu'ils ont des plantes et des herbes médicinales, vu qu'ils étudient sans cesse la botanique dans leurs promenades, et souvent même pendant leurs repas.

Leur poésie est fort belle, et surtout très harmonieuse. Elle ne consiste ni dans un badinage familier et bas, ni dans un langage affecté, ni dans un jargon précieux, ni dans des pointes épigrammatiques, ni dans des subtilités obscures, ni dans des antitheses puériles, ni dans les *agu-*

dezas des Espagnols, ni dans les *concetti* des Italiens, ni dans les figures outrées des orientaux. L'agrément et la justesse des similitudes, la richesse et l'exactitude des descriptions, la liaison et la vivacité des images, voilà l'essence et le caractere de leur poésie. Mon maître me récitoit quelquefois des morceaux admirables de leurs meilleurs poëmes ; c'étoit en vérité tantôt le style d'Homere, tantôt celui de Virgile, tantôt celui de *Milton* (1).

Lorsqu'un Houyhnhnm meurt, cela n'afflige ni ne réjouit personne. Ses plus proches parents et ses meilleurs amis regardent son trépas d'un œil sec et très indifférent. Le mou-

(1) Poëte anglois, auteur du *Paradise lost*, c'est-à-dire du *Paradis perdu*, poëme fameux et très estimé en Angleterre.

rant lui-même ne témoigne pas le moindre regret de quitter le monde ; il semble finir une visite, et prendre congé d'une compagnie avec laquelle il s'est entretenu long-temps. Je me souviens que mon maître ayant un jour invité un de ses amis avec toute sa famille à se rendre chez lui pour une affaire importante, on convint de part et d'autre du jour et de l'heure. Nous fûmes surpris de ne point voir arriver la compagnie au temps marqué. Enfin l'épouse, accompagnée de ses deux enfants, se rendit au logis, mais un peu tard, et dit en entrant qu'elle prioit qu'on l'excusât, parceque son mari venoit de mourir ce matin d'un accident imprévu. Elle ne se servit pourtant pas du terme de *mourir*, qui est une expression mal-honnête, mais de celui de *shnuwnh*, qui signifie à la lettre

aller retrouver sa grand'mere. Elle fut très gaie pendant tout le temps qu'elle passa au logis, et mourut elle-même gaiement au bout de trois mois, ayant eu une assez agréable agonie.

Les Houyhnhnms vivent la plupart soixante-dix et soixante-quinze ans, et quelques uns quatre-vingt. Quelques semaines avant que de mourir ils pressentent ordinairement leur fin, et n'en sont point effrayés. Alors ils reçoivent les visites et les compliments de tous leurs amis qui viennent leur souhaiter un bon voyage. Dix jours avant le décès, le futur mort, qui ne se trompe presque jamais dans son calcul, va rendre toutes les visites qu'il a reçues, porté dans une litiere par ses yahous : c'est alors qu'il prend congé dans les formes de tous ses amis, et qu'il leur dit un dernier adieu en cérémonie, comme s'il quit-

toit une contrée pour aller passer le reste de sa vie dans une autre.

Je ne veux pas oublier d'observer ici que les Houyhnhnms n'ont point de terme dans leur langue pour exprimer ce qui est mauvais, et qu'ils se servent de métaphores tirées de la difformité et des mauvaises qualités des yahous : ainsi lorsqu'ils veulent exprimer l'étourderie d'un domestique, la faute d'un de leurs enfants, une pierre qui leur a offensé le pied, un mauvais temps, et autres choses semblables, ils ne font que dire la chose dont il s'agit, en y ajoutant simplement l'épithete d'yahou. Par exemple, pour exprimer ces choses, ils diront *hhhm yahou*, *whnaholm yahou*, *ynlhmndwihlma yahou;* et pour signifier une maison mal bâtie, ils diront *ynholmhnmrohlnw yahou.*

Si quelqu'un desire en savoir davantage au sujet des mœurs et des usages des Houyhnhnms, il prendra, s'il lui plaît, la peine d'attendre qu'un gros volume *in-quarto* que je prépare sur cette matiere soit achevé. J'en publierai incessamment le prospectus, et les souscripteurs ne seront point frustrés de leurs espérances et de leurs droits. En attendant je prie le public de se contenter de cet abrégé, et de vouloir bien que j'acheve de lui conter le reste de mes aventures.

CHAPITRE X.

Félicité de l'auteur dans le pays des Houyhnhnms. Les plaisirs qu'il goûte dans leur conversation : le genre de vie qu'il mene parmi eux. Il est banni du pays par ordre du parlement.

J'AI toujours aimé l'ordre et l'économie, et, dans quelque situation que je me sois trouvé, je me suis toujours fait un arrangement industrieux pour ma maniere de vivre. Mon maître m'avoit assigné une place pour mon logement environ à six pas de la maison ; et ce logement, qui étoit une hutte conforme à l'usage du pays et assez semblable à celle des yahous, n'avoit ni agré-

grément ni commodité. J'allai chercher de la terre glaise, dont je me fis quatre murs et un plancher ; et avec des joncs je formai une natte dont je couvris ma hutte. Je cueillis du chanvre qui croissoit naturellement dans les champs ; je le battis, j'en composai du fil, et de ce fil une espece de toile, que je remplis de plumes d'oiseau, pour être couché mollement et à mon aise. Je me fis une table et une chaise avec mon couteau et avec le secours de l'alezan. Lorsque mon habit fut entièrement usé, je m'en donnai un neuf de peaux de lapins, auxquelles je joignis celles de certains animaux appelés *nnuhnoh*, qui sont fort beaux, et à-peu-près de la même grandeur, et dont la peau est couverte d'un duvet très fin. De cette peau je me fis aussi des bas très propres. Je ressemelai mes sou-

liers avec de petites planches de bois que j'attachai à l'empeigne ; et quand cette empeigne fut usée entièrement, j'en fis une de peau d'yahou. A l'égard de ma nourriture, outre ce que j'ai dit ci-dessus, je ramassois quelquefois du miel dans les troncs des arbres, et je le mangeois avec mon pain d'avoine. Personne n'éprouva jamais mieux que moi que la nature se contente de peu ; et que la nécessité est la mere de l'invention.

Je jouissois d'une santé parfaite et d'une paix d'esprit inaltérable. Je ne me voyois exposé ni à l'inconstance ou à la trahison des amis, ni aux pieges invisibles des ennemis cachés. Je n'étois point tenté d'aller faire honteusement ma cour à un grand seigneur ou à sa maîtresse pour avoir l'honneur de sa protection et de sa bienveillance. Je n'étois point obligé

de me précautionner contre la fraude et l'oppression : il n'y avoit point là d'espion et de délateur gagé, ni de *lord major* crédule, politique, étourdi, et malfaisant. Là je ne craignois point de voir mon honneur flétri par des accusations absurdes, et ma liberté honteusement ravie par des complots indignes et par des ordres surpris. Il n'y avoit point en ce pays-là de médecins pour m'empoisonner, de procureurs pour me ruiner, ni d'auteurs pour m'ennuyer. Je n'étois point environné de railleurs, de rieurs, de médisants, de censeurs, de calomniateurs, d'escrocs, de filous, de mauvais plaisants, de joueurs, d'impertinents nouvellistes, d'esprits forts, d'hypocondriaques, de babillards, de disputeurs, de gens de parti, de séducteurs, de faux savants. Là point de mar-

chands trompeurs, point de faquins, point de précieux ridicules, point d'esprits fades, point de damoiseaux, point de petits-maîtres, point de fats, point de traîneurs d'épée, point d'ivrognes, point de P., point de pédants. Mes oreilles n'étoient point souillées de discours licencieux et impies ; mes yeux n'étoient point blessés par la vue d'un maraud enrichi et élevé, et par celle d'un honnête homme abandonné à sa vertu comme à sa mauvaise destinée.

J'avois l'honneur de m'entretenir souvent avec messieurs les Houyhnhnms qui venoient au logis ; et mon maître avoit la bonté de souffrir que j'entrasse toujours dans la salle pour profiter de leur conversation. La compagnie me faisoit quelquefois des questions auxquelles j'avois l'honneur de répondre. J'accom-

pagnois aussi mon maître dans ses visites; mais je gardois toujours le silence, à moins qu'on ne m'interrogeât. Je faisois le personnage d'auditeur avec une satisfaction infinie : tout ce que j'entendois étoit utile et agréable, et toujours exprimé en peu de mots, mais avec grace : la plus exacte bienséance étoit observée sans cérémonie; chacun disoit et entendoit ce qui pouvoit lui plaire. On ne s'interrompoit point, on ne s'assommoit point de récits longs et ennuyeux, on ne disputoit point, on ne chicanoit point.

Ils avoient pour maxime que dans une compagnie il est bon que le silence regne de temps en temps; et je crois qu'ils avoient raison. Dans cet intervalle et pendant cette espece de treve l'esprit se remplit d'idées nouvelles, et la conversation en de-

vient ensuite plus animée et plus vive. Leurs entretiens rouloient d'ordinaire sur les avantages et les agréments de l'amitié, sur les devoirs de la justice, sur la bonté, sur l'ordre, sur les opérations admirables de la nature, sur les anciennes traditions, sur les conditions et les bornes de la vertu, sur les regles invariables de la raison ; quelquefois sur les délibérations de la prochaine assemblée du parlement, et souvent sur le mérite de leurs poëtes, et sur les qualités de la bonne poésie.

Je puis dire sans vanité que je fournissois quelquefois moi-même à la conversation, c'est-à-dire que je donnois lieu à de fort beaux raisonnements. Car mon maître les entretenoit de temps en temps de mes aventures et de l'histoire de mon pays ; ce qui leur faisoit faire des ré-

flexions fort peu avantageuses à la race humaine, et que pour cette raison je ne rapporterai point. J'observerai seulement que mon maître paroissoit mieux connoître la nature des yahous qui sont dans les autres parties du monde que je ne la connoissois moi-même. Il découvroit la source de tous nos égarements, il approfondissoit la matiere de nos vices et de nos folies, et devinoit une infinité de choses dont je ne lui avois jamais parlé. Cela ne doit point paroître incroyable ; il connoissoit à fond les yahous de son pays ; en sorte qu'en leur supposant un certain petit degré de raison, il supputoit de quoi ils étoient capables avec ce surcroît, et son estimation étoit toujours juste.

J'avouerai ici ingénument que le peu de lumiere et de philosophie que j'ai aujourd'hui je l'ai puisé dans les

sages leçons de ce cher maître, et dans les entretiens de tous ses judicieux amis; entretiens préférables aux doctes conférences des académies d'Angleterre, de France, d'Allemagne, et d'Italie. J'avois pour tous ces illustres personnages une inclination mêlée de respect et de crainte, et j'étois pénétré de reconnoissance pour la bonté qu'ils avoient de vouloir bien ne me point confondre avec leurs yahous, et de me croire peut-être moins imparfait que ceux de mon pays.

Lorsque je me rappelois le souvenir de ma famille, de mes amis, de mes compatriotes, et de toute la race humaine en général, je me les représentois tous comme de vrais yahous pour la figure et pour le caractere, seulement un peu plus civilisés, avec le don de la parole et un petit grain de raison. Quand je considérois ma

figure dans l'eau pure d'un clair ruisseau, je détournois le visage sur-le-champ, ne pouvant soutenir la vue d'un animal qui me paroissoit aussi difforme qu'un yahou. Mes yeux, accoutumés à la noble figure des Houyhnhnms, ne trouvoient de beauté animale que dans eux. A force de les regarder et de leur parler, j'avois pris un peu de leurs manieres, de leurs gestes, de leur maintien, de leur démarche; et aujourd'hui que je suis en Angleterre, mes amis me disent quelquefois que je trotte comme un cheval. Quand je parle et que je ris, il semble que je hennisse. Je me vois tous les jours raillé sur cela sans en ressentir la moindre peine.

Dans cet état heureux, tandis que je goûtois les douceurs d'un parfait repos, que je me croyois tranquille pour tout le reste de ma vie, et que

ma situation étoit la plus agréable et la plus digne d'envie, un jour mon maître m'envoya chercher de meilleur matin qu'à l'ordinaire. Quand je me fus rendu auprès de lui, je le trouvai très sérieux, ayant un air inquiet et embarrassé, voulant me parler, et ne pouvant ouvrir la bouche. Après avoir gardé quelque temps un morne silence, il me tint ce discours : Je ne sais comment vous allez prendre, mon cher fils, ce que je vais vous dire : vous saurez que dans la derniere assemblée du parlement, à l'occasion de l'affaire des yahous qui a été mise sur le bureau, un député a représenté à l'assemblée qu'il étoit indigne et honteux que j'eusse chez moi un yahou que je traitois comme un Houyhnhnm ; qu'il m'avoit vu converser avec lui, et prendre plaisir à son entretien comme à celui d'un

de mes semblables ; que c'étoit un procédé contraire à la raison et à la nature, et qu'on n'avoit jamais oui parler de chose pareille. Sur cela l'assemblée m'a *exhorté* à faire de deux choses l'une ; ou à vous reléguer parmi les autres yahous, qu'on va mutiler au premier jour, ou à vous renvoyer dans le pays d'où vous êtes venu. La plupart des membres qui vous connoissent, et qui vous ont vu chez moi ou chez eux, ont rejeté l'alternative, et ont soutenu qu'il seroit injuste et contraire à la bienséance de vous mettre au rang des yahous de ce pays, vu que vous avez un commencement de raison, et qu'il seroit même à craindre alors que vous ne leur en communiquassiez, ce qui les rendroit peut-être plus méchants encore ; que d'ailleurs étant mêlé avec les yahous, vous pourriez cabaler avec eux, les

soulever, les conduire tous dans une forêt ou sur le sommet d'une montagne, ensuite vous mettre à leur tête, et venir fondre sur tous les Houyhnhnms pour les déchirer et les détruire. Cet avis a été suivi à la pluralité des voix, et j'ai été *exhorté* à vous renvoyer incessamment. Or on me presse aujourd'hui d'exécuter ce résultat, et je ne puis plus différer. Je vous conseille donc de vous mettre à la nage, ou bien de construire un petit bâtiment semblable à celui qui vous a apporté dans ces lieux, et dont vous m'avez fait la description, et de vous en retourner par mer comme vous êtes venu. Tous les domestiques de cette maison, et ceux même de mes voisins, vous aideront dans cet ouvrage. S'il n'eût tenu qu'à moi, je vous aurois gardé toute votre vie à mon service,

parceque vous avez d'assez bonnes inclinations, que vous vous êtes corrigé de plusieurs de vos défauts et de vos mauvaises habitudes, et que vous avez fait tout votre possible pour vous conformer, autant que votre malheureuse nature en est capable, à celle des Houyhnhnms.

(Je remarquerai en passant que les décrets de l'assemblée générale de la nation des Houyhnhnms s'expriment toujours par le mot de *hnhloayn*, qui signifie *exhortation*. Ils ne peuvent concevoir qu'on puisse forcer et contraindre une créature raisonnable, comme si elle étoit capable de désobéir à la raison.)

Ce discours me frappa comme un coup de foudre; je tombai en un instant dans l'abattement et dans le désespoir; et ne pouvant résister à l'impression de la douleur, je m'éva-

nouis aux pieds de mon maître qui me crut mort. Quand j'eus un peu repris mes sens, je lui dis d'une voix foible et d'un air affligé que, quoique je ne pusse blâmer l'*exhortation* de l'assemblée générale, ni la sollicitation de tous ses amis qui le pressoient de se défaire de moi, il me sembloit néanmoins, selon mon foible jugement, qu'on auroit pu décerner contre moi une peine moins rigoureuse; qu'il m'étoit impossible de me mettre à la nage; que je pourrois tout au plus nager une lieue, et que cependant la terre la plus proche étoit peut-être éloignée de cent lieues; qu'à l'égard de la construction d'une barque, je ne trouverois jamais dans le pays ce qui étoit nécessaire pour un pareil bâtiment; que néanmoins je voulois obéir, malgré l'impossibilité de faire ce qu'il me conseilloit,

et que je me regardois comme une créature condamnée à périr ; que la vue de la mort ne m'effrayoit point, et que je l'attendois comme le moindre des maux dont j'étois menacé ; que supposé que je pusse traverser les mers et retourner dans mon pays par quelque aventure extraordinaire et inespérée, j'aurois alors le malheur de retrouver les yahous, d'être obligé de passer le reste de ma vie avec eux, et de retomber bientôt dans toutes mes mauvaises habitudes; que je savois bien que les raisons qui avoient déterminé messieurs les Houyhnhnms étoient trop solides pour oser leur opposer celles d'un misérable yahou tel que moi ; qu'ainsi j'acceptois l'offre obligeante qu'il me faisoit du secours de ses domestiques pour m'aider à construire une barque ; que je le priois seulement de vouloir bien m'accor-

der un espace de temps qui pût suffire à un ouvrage aussi difficile, qui étoit destiné à la conservation de ma misérable vie; que si je retournois jamais en Angleterre, je tâcherois de me rendre utile à mes compatriotes en leur traçant le portrait et les vertus des illustres Houyhnhnms, et en les proposant pour exemple à tout le genre humain.

Son honneur me répliqua en peu de mots, et me dit qu'il m'accordoit deux mois pour la construction de ma barque, et en même temps ordonna à l'alezan mon camarade (car il m'est permis de lui donner ce nom en Angleterre) de suivre mes instructions, parceque j'avois dit à mon maître que lui seul me suffiroit, et que je savois qu'il avoit beaucoup d'affection pour moi.

La premiere chose que je fis fut

d'aller avec lui vers cet endroit de la côte où j'avois autrefois abordé. Je montai sur une hauteur; et jetant les yeux de tous côtés sur les vastes espaces de la mer, je crus voir, vers le nord-est, une petite isle. Avec mon télescope je la vis clairement, et je supputai qu'elle pouvoit être éloignée de cinq lieues. Pour le bon alezan, il disoit d'abord que c'étoit un nuage. Comme il n'avoit jamais vu d'autre terre que celle où il étoit né, il n'avoit pas le coup-d'œil pour distinguer sur la mer des objets éloignés, comme moi qui avois passé ma vie sur cet élément. Ce fut à cette isle que je résolus d'abord de me rendre lorsque ma barque seroit construite.

Je retournai au logis avec mon camarade; et après avoir un peu raisonné ensemble, nous allâmes dans

une forêt qui étoit peu éloignée, où moi avec mon couteau, et lui avec un caillou tranchant emmanché fort adroitement, nous coupâmes le bois nécessaire pour l'ouvrage. Afin de ne point ennuyer le lecteur du détail de notre travail, il suffit de dire qu'en six semaines de temps nous fîmes une espece de canot à la façon des Indiens, mais beaucoup plus large, que je couvris de peaux d'yahous cousues ensemble avec du fil de chanvre. Je me fis une voile de ces mêmes peaux, ayant choisi pour cela celles des jeunes yahous, parceque celles des vieux auroient été trop dures et trop épaisses : je me fournis aussi de quatre rames ; je fis provision d'une quantité de chair cuite de lapins et d'oiseaux, avec deux vaisseaux, l'un plein d'eau et l'autre de lait.

Je fis l'épreuve de mon canot dans

un grand étang, et y corrigeai tous les défauts que j'y pus remarquer, bouchant toutes les voies d'eau avec du suif d'yahou, et tâchant de le mettre en état de me porter avec ma petite cargaison. Je le mis alórs sur une charrette, et le fis conduire au rivage par des yahous, sous la conduite de l'alezan et d'un autre domestique.

Lorsque tout fut prêt, et que le jour de mon départ fut arrivé, je pris congé de mon maître, de madame son épouse, et de toute la maison, ayant les yeux baignés de larmes et le cœur percé de douleur. Son honneur, soit par curiosité, soit par amitié, voulut me voir dans mon canot, et s'avança vers le rivage avec plusieurs de ses amis du voisinage. Je fus obligé d'attendre plus d'une heure à cause de la marée : alors

observant que le vent étoit bon pour aller à l'isle, je pris le dernier congé de mon maître. Je me prosternai à ses pieds pour les lui baiser, et il me fit l'honneur de lever son pied droit de devant jusqu'à ma bouche. Si je rapporte cette circonstance ce n'est point par vanité ; j'imite tous les voyageurs, qui ne manquent point de faire mention des honneurs extraordinaires qu'ils ont reçus. Je fis une profonde révérence à toute la compagnie, et me jetant dans mon canot je m'éloignai du rivage.

Pag. 316.

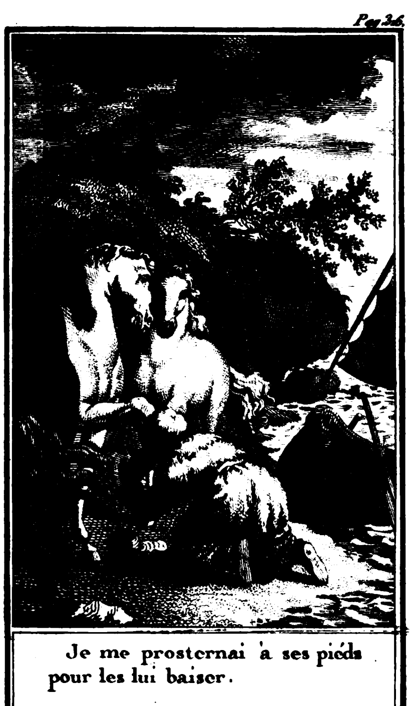


Lefebvre inv. L. J. Masquelier Sculp.



Lefebvre inv.  L. J. Masquelier Sculp.

Pag 36.



Je me prosternai à ses piéds pour les lui baiser.

Dessiné par Le Febvre. Gravé par L. J. Masquelier.



Reprinted for A.K. Newman, & C.º Leadenhall Street & Dean & Munday; Threadneedle St.

CHAPITRE XI.

L'auteur est percé d'une fleche que lui décoche un sauvage. Il est pris par des Portugais qui le conduisent à Lisbonne, d'où il passe en Angleterre.

JE commençai ce malheureux voyage le 15 de février, l'an 171$\frac{4}{5}$, à neuf heures du matin. Quoique j'eusse le vent favorable, je ne me servis d'abord que de mes rames : mais considérant que je serois bientôt las, et que le vent pouvoit changer, je me risquai de mettre à la voile ; et de cette maniere, avec le secours de la marée, je cinglai environ l'espace d'une heure et demie. Mon maître avec tous les Houyhnhnms de sa

compagnie resterent sur le rivage jusqu'à ce qu'ils m'eussent perdu de vue, et j'entendis plusieurs fois mon cher ami l'alezan crier : *Hnuy illa nyha majah yahou*, c'est-à-dire *Prends bien garde à toi, gentil yahou.*

Mon dessein étoit de découvrir, si je pouvois, quelque petite isle déserte et inhabitée où je trouvasse seulement ma nourriture et de quoi me vêtir. Je me figurois, dans un pareil séjour, une situation mille fois plus heureuse que celle d'un premier ministre. J'avois une horreur extrême de retourner en Europe, et d'y être obligé de vivre dans la société et sous l'empire des yahous. Dans cette heureuse solitude que je cherchois j'espérois passer doucement le reste de mes jours, enveloppé dans ma philosophie, jouissant de mes pensées,

n'ayant d'autre objet que le souverain bien, ni d'autre plaisir que le témoignage de ma conscience, sans être exposé à la contagion des vices énormes que les Houyhnhnms m'avoient fait appercevoir dans ma détestable espece.

Le lecteur peut se souvenir que je lui ai dit que l'équipage de mon vaisseau s'étoit révolté contre moi, et m'avoit emprisonné dans ma chambre; que je restai en cet état pendant plusieurs semaines, sans savoir où l'on conduisoit mon vaisseau, et qu'enfin l'on me mit à terre sans me dire où j'étois. Je crus néanmoins alors que nous étions à dix degrés au sud du cap de Bonne-Espérance, et environ à quarante-cinq degrés de latitude méridionale. Je l'inférai de quelques discours généraux que j'avois entendus dans le vaisseau au

sujet du dessein qu'on avoit d'aller à Madagascar. Quoique ce ne fût là qu'une conjecture, je ne laissai pas de prendre le parti de cingler à l'est, espérant mouiller au sud-ouest de la côte de la nouvelle Hollande, et de là me rendre à l'ouest, dans quelqu'une des petites isles qui sont aux environs. Le vent étoit directement à l'ouest, et sur les six heures du soir je supputai que j'avois fait environ dix-huit lieues vers l'est.

Ayant alors découvert une très petite isle éloignée tout au plus d'une lieue et demie, j'y abordai en peu de temps. Ce n'étoit qu'un vrai rocher, avec une petite baie que les tempêtes y avoient formée. J'amarrai mon canot en cet endroit; et ayant grimpé sur un des côtés du rocher, je découvris vers l'est une terre qui s'étendoit du sud au nord.

Je passai la nuit dans mon canot; et le lendemain, m'étant mis à ramer de grand matin et de grand courage, j'arrivai en sept heures à un endroit de la nouvelle Hollande qui est au sud-ouest. Cela me confirma dans une opinion que j'avois depuis long-temps, savoir, que les mappemondes et les cartes placent ce pays au moins trois degrés plus à l'est qu'il n'est réellement. Je crois avoir, il y a déja plusieurs années, communiqué ma pensée à mon illustre ami monsieur Herman Moll, et lui avoir expliqué mes raisons; mais il a mieux aimé suivre la foule des auteurs.

Je n'apperçus point d'habitants à l'endroit où j'avois pris terre; et comme je n'avois pas d'armes, je ne voulus point m'avancer dans le pays. Je ramassai quelques coquillages sur le rivage, que je n'osai faire

cuire, de peur que le feu ne me fît découvrir par les habitants de la contrée. Pendant les trois jours que je me tins caché en cet endroit, je ne vécus que d'huîtres et de moules, afin de ménager mes petites provisions. Je trouvai heureusement un petit ruisseau dont l'eau étoit excellente.

Le quatrieme jour, m'étant risqué d'avancer un peu dans les terres, je découvris vingt ou trente habitants du pays sur une hauteur qui n'étoit pas à plus de cinq cents pas de moi. Ils étoient tout nuds, hommes, femmes et enfants, et se chauffoient autour d'un grand feu. Un d'eux m'apperçut, et me fit remarquer aux autres. Alors cinq de la troupe se détacherent et se mirent en marche de mon côté. Aussitôt je me mis à fuir vers le rivage, je me jetai dans mon

canot, et je ramai de toute ma force. Les sauvages me suivirent le long du rivage, et, comme je n'étois pas fort avancé dans la mer, ils me décocherent une fleche qui m'atteignit au genou gauche, et m'y fit une large blessure dont je porte encore aujourd'hui la marque. Je craignis que le dard ne fût empoisonné : ainsi ayant ramé fortement, et m'étant mis hors de la portée du trait, je tâchai de bien sucer ma plaie, et ensuite je bandai mon genou comme je pus.

J'étois extrêmement embarrassé, je n'osois retourner à l'endroit où j'avois été attaqué; et comme j'étois obligé d'aller du côté du nord, il me falloit toujours ramer, parceque j'avois le vent de nord-ouest. Dans le temps que je jetois les yeux de tous côtés pour faire quelque découverte, j'apperçus au nord-nord-est

une voile qui à chaque instant croissoit à mes yeux. Je balançai un peu de temps si je devois m'avancer vers elle ou non. A la fin l'horreur que j'avois conçue pour toute la race des yahous me fit prendre le parti de virer de bord et de ramer vers le sud pour me rendre à cette même baie d'où j'étois parti le matin, aimant mieux m'exposer à toute sorte de danger que de vivre avec des yahous. J'approchai mon canot le plus près qu'il me fut possible du rivage ; et pour moi, je me cachai à quelques pas de là, derriere une petite roche qui étoit proche de ce ruisseau dont j'ai parlé.

Le vaisseau s'avança environ à une demi-lieue de la baie, et envoya sa chaloupe avec des tonneaux pour y faire aiguade. Cet endroit étoit connu et pratiqué souvent par les voyageurs

à cause du ruisseau. Les mariniers, en prenant terre, virent d'abord mon canot ; et s'étant mis aussitôt à le visiter, ils connurent sans peine que celui à qui il appartenoit n'étoit pas loin. Quatre d'entre eux, bien armés, chercherent de tous côtés aux environs, et enfin me trouverent couché la face contre terre derriere la roche. Ils furent d'abord surpris de ma figure, de mon habit de peaux de lapins, de mes souliers de bois, et de mes bas fourrés. Ils jugerent que je n'étois pas du pays, où tous les habitants étoient nuds. Un d'eux m'ordonna de me lever, et me demanda en langage portugais qui j'étois. Je lui fis une profonde révérence, et lui dis dans cette même langue, que j'entendois parfaitement, que j'étois un pauvre yahou banni du pays des Houyhnhnms, et que je le

conjurois de me laisser aller. Ils furent surpris de m'entendre parler leur langue, et jugerent par la couleur de mon visage que j'étois un Européen ; mais ils ne savoient ce que je voulois dire par les mots de yahou et de houyhnhnms ; et ils ne purent en même temps s'empêcher de rire de mon accent qui ressembloit au hennissement d'un cheval.

Je ressentois à leur aspect des mouvements de crainte et de haine, et je me mettois déja en devoir de leur tourner le dos et de me rendre dans mon canot, lorsqu'ils mirent la main sur moi, et m'obligerent de leur dire de quel pays j'étois, d'où je venois, avec plusieurs autres questions pareilles. Je leur répondis que j'étois né en Angleterre, d'où j'étois parti il y avoit environ cinq ans, et qu'alors la

paix régnoit entre leur pays et le mien ; qu'ainsi j'espérois qu'ils voudroient bien ne me point traiter en ennemi, puisque je ne leur voulois aucun mal ; et que j'étois un pauvre yahou qui cherchois quelque isle déserte où je pusse passer dans la solitude le reste de ma vie infortunée.

Lorsqu'ils me parlerent, d'abord je fus saisi d'étonnement, et je crus voir un prodige. Cela me paroissoit aussi extraordinaire que si j'entendois aujourd'hui un chien ou une vache parler en Angleterre. Ils me répondirent avec toute l'humanité et toute la politesse possibles que je ne m'affligeasse point, et qu'ils étoient sûrs que leur capitaine voudroit bien me prendre sur son bord, et me mener *gratis* à Lisbonne, d'où je pourrois passer en Angleterre ; que deux d'entre eux iroient dans un moment trou-

ver le capitaine pour l'informer de ce qu'ils avoient vu, et recevoir ses ordres ; mais qu'en même temps, à moins que je ne leur donnasse ma parole de ne point m'enfuir, ils alloient me lier. Je leur dis qu'ils feroient de moi tout ce qu'ils jugeroient à propos.

Ils avoient bien envie de savoir mon histoire et mes aventures ; mais je leur donnai peu de satisfaction, et tous conclurent que mes malheurs m'avoient troublé l'esprit. Au bout de deux heures, la chaloupe, qui étoit allée porter de l'eau douce au vaisseau, revint avec ordre de m'amener incessamment à bord. Je me jetai à genoux pour prier qu'on me laissât aller, et qu'on voulût bien ne point me ravir ma liberté ; mais ce fut en vain : je fus lié et mis dans la chaloupe, et dans cet état conduit

à bord et dans la chambre du capitaine.

Il s'appeloit Pedro de Mendez, et étoit un homme très généreux et très poli. Il me pria d'abord de lui dire qui j'étois, et ensuite me demanda ce que je voulois boire et manger. Il m'assura que je serois traité comme lui-même, et me dit enfin des choses si obligeantes, que j'étois tout étonné de trouver tant de bonté dans un yahou. J'avois néanmoins un air sombre, morne et fâché, et je ne répondis autre chose à toutes ses honnêtetés sinon que j'avois à manger dans mon canot. Mais il ordonna qu'on me servît un poulet, et qu'on me fît boire d'un vin excellent; et en attendant il me fit donner un bon lit dans une chambre fort commode. Lorsque j'y eus été conduit je ne voulus point me déshabiller, et je me jetai sur le

lit dans l'état où j'étois. Au bout d'une demi-heure, tandis que tout l'équipage étoit à dîner, je m'échappai de ma chambre dans le dessein de me jeter dans la mer et de me sauver à la nage, afin de n'être point obligé de vivre avec des yahous. Mais je fus prévenu par un des mariniers; et le capitaine, ayant été informé de ma tentative, ordonna de m'enfermer dans ma chambre.

Après le dîner, D. Pedro vint me trouver, et voulut savoir quel motif m'avoit porté à former l'entreprise d'un homme désespéré. Il m'assura en même temps qu'il n'avoit envie que de me faire plaisir, et me parla d'une maniere si touchante et si persuasive, que je commençai à le regarder comme un animal un peu raisonnable. Je lui racontai en peu de mots l'histoire de mon voyage, la

révolte de mon équipage dans un vaisseau dont j'étois capitaine, et la résolution qu'ils avoient prise de me laisser sur un rivage inconnu : je lui appris que j'avois passé trois ans parmi les Houyhnhnms, qui étoient des chevaux parlants et des animaux raisonnants et raisonnables. Le capitaine prit tout cela pour des visions et des mensonges, ce qui me choqua extrêmement. Je lui dis que j'avois oublié à mentir depuis que j'avois quitté les yahous d'Europe; que chez les Houyhnhnms on ne mentoit point, non pas même les enfants et les valets; qu'au surplus il croiroit ce qu'il lui plairoit, mais que j'étois prêt à répondre à toutes les difficultés qu'il pourroit m'opposer, et que je me flattois de lui pouvoir faire connoître la vérité.

Le capitaine, homme sensé, après

m'avoir fait plusieurs autres questions pour voir si je ne me couperois pas dans mes discours, et avoir vu que tout ce que je disois étoit juste et que toutes les parties de mon histoire se rapportoient les unes aux autres, commença à avoir un peu meilleure opinion de ma sincérité; d'autant plus qu'il m'avoua qu'il s'étoit autrefois rencontré avec un matelot hollandois, lequel lui avoit dit qu'il avoit pris terre avec cinq autres de ses camarades à une certaine isle ou continent au sud de la nouvelle Hollande, où ils avoient mouillé pour faire aiguade; qu'ils avoient apperçu un cheval chassant devant lui un troupeau d'animaux parfaitement ressemblants à ceux que je lui avois décrits et auxquels je donnois le nom d'yahous, avec plusieurs autres particularités que le capitaine me dit qu'il

avoit oubliées, et dont il s'étoit mis alors peu en peine de charger sa mémoire, les regardant comme des mensonges.

Il m'ajouta que, puisque je faisois profession d'un si grand attachement à la vérité, il vouloit que je lui donnasse ma parole d'honneur de rester avec lui pendant tout le voyage, sans songer à attenter sur ma vie; qu'autrement il m'enfermeroit jusqu'à ce qu'il fût arrivé à Lisbonne. Je lui promis ce qu'il exigeoit de moi; mais je lui protestai en même temps que je souffrirois plutôt les traitements les plus fâcheux que de consentir jamais à retourner parmi les yahous de mon pays.

Il ne se passa rien de remarquable pendant notre voyage. Pour témoigner au capitaine combien j'étois sensible à ses honnêtetés, je m'en-

tretenois quelquefois avec lui par reconnoissance lorsqu'il me prioit instamment de lui parler, et je tâchois alors de lui cacher ma misanthropie et mon aversion pour tout le genre humain. Il m'échappoit néanmoins de temps en temps quelques traits mordants et satyriques, qu'il prenoit en galant homme, ou auxquels il ne faisoit pas semblant de prendre garde. Mais je passois la plus grande partie du jour seul et isolé dans ma chambre, et je ne voulois parler à aucun de l'équipage. Tel étoit l'état de mon cerveau, que mon commerce avec les Houyhnhnms avoit rempli d'idées sublimes et philosophiques. J'étois dominé par une misanthropie insurmontable ; semblable à ces sombres esprits, à ces farouches solitaires, à ces censeurs méditatifs, qui, sans avoir fréquenté

les Houyhnhnms, se piquent de connoître à fond le caractere des hommes, et d'avoir un souverain mépris pour l'humanité.

Le capitaine me pressa plusieurs fois de mettre bas mes peaux de lapins, et m'offrit de me prêter de quoi m'habiller de pied en cap; mais je le remerciai de ses offres, ayant horreur de mettre sur mon corps ce qui avoit été à l'usage d'un yahou. Je lui permis seulement de me prêter deux chemises blanches, qui, ayant été bien lavées, pouvoient ne me point souiller. Je les mettois tour-à-tour, de deux jours l'un, et j'avois soin de les laver moi-même.

Nous arrivâmes à Lisbonne le 5 de novembre 1715. Le capitaine me força alors de prendre ses habits pour empêcher la canaille de nous huer dans les rues. Il me conduisit

à sa maison, et voulut que je demeurasse chez lui pendant mon séjour en cette ville. Je le priai instamment de me loger au quatrieme étage, dans un endroit écarté où je n'eusse commerce avec qui que ce fût. Je lui demandai aussi la grace de ne dire à personne ce que je lui avois raconté de mon séjour parmi les Houyhnhnms, parceque, si mon histoire étoit sue, je serois bientôt accablé des visites d'une infinité de curieux; et, ce qu'il y a de pis, je serois peut-être brûlé par l'inquisition.

Le capitaine, qui n'étoit point marié, n'avoit que trois domestiques, dont l'un, qui m'apportoit à manger dans ma chambre, avoit de si bonnes manieres à mon égard, et me paroissoit avoir tant de bon sens pour un yahou, que sa compagnie ne me

déplut point : il gagna sur moi de me faire mettre de temps en temps la tête à une lucarne pour prendre l'air ; ensuite il me persuada de descendre à l'étage d'au-dessous, et de coucher dans une chambre dont la fenêtre donnoit sur la rue. Il me fit regarder par cette fenêtre ; mais au commencement je retirois ma tête aussitôt que je l'avois avancée : le peuple me blessoit la vue. Je m'y accoutumai pourtant peu-à-peu. Huit jours après il me fit descendre à un étage encore plus bas : enfin il triompha si bien de ma foiblesse, qu'il m'engagea à venir m'asseoir à la porte pour regarder les passants, et ensuite à l'accompagner quelquefois dans les rues.

D. Pedro, à qui j'avois expliqué l'état de ma famille et de mes affaires, me dit un jour que j'étois obligé en

honneur et en conscience de retourner en mon pays, et de vivre dans ma maison avec ma femme et mes enfants. Il m'avertit en même temps qu'il y avoit dans le port un vaisseau prêt à faire voile pour l'Angleterre, et m'assura qu'il me fourniroit tout ce qui me seroit nécessaire pour mon voyage. Je lui opposai plusieurs raisons qui me détournoient de vouloir jamais aller demeurer dans mon pays, et qui m'avoient fait prendre la résolution de chercher quelque isle déserte pour y finir mes jours. Il me répliqua que cette isle que je voulois chercher étoit une chimere, et que je trouverois des hommes par-tout; qu'au contraire lorsque je serois chez moi j'y serois le maître, et pourrois y être aussi solitaire qu'il me plairoit.

Je me rendis à la fin, ne pouvant

mieux faire; j'étois d'ailleurs devenu un peu moins sauvage. Je quittai Lisbonne le 24 de novembre, et m'embarquai dans un vaisseau marchand. D. Pedro m'accompagna jusqu'au port, et eut l'honnêteté de me prêter la valeur de vingt livres sterling. Durant ce voyage je n'eus aucun commerce avec le capitaine ni avec aucun des passagers, et je prétextai une maladie pour pouvoir toujours rester dans ma chambre. Le 5 de décembre 1715 nous jetâmes l'ancre aux Dunes environ sur les neuf heures du matin, et à trois heures après midi j'arrivai à Rotherhithe en bonne santé, et me rendis au logis.

Ma femme et toute ma famille, en me revoyant, me témoignerent leur surprise et leur joie : comme ils m'avoient cru mort, ils s'abandonnerent à des transports que je ne

puis exprimer. Je les embrassai tous assez froidement, à cause de l'idée d'yahou qui n'étoit pas encore sortie de mon esprit ; et pour cette raison je ne voulus point d'abord coucher avec ma femme.

Le premier argent que j'eus, je l'employai à acheter deux jeunes chevaux, pour lesquels je fis bâtir une fort belle écurie, et auxquels je donnai un palefrenier du premier mérite, que je fis mon favori et mon confident. L'odeur de l'écurie me charmoit, et j'y passois tous les jours quatre heures à parler à mes chers chevaux, qui me rappeloient le souvenir des vertueux Houyhnhnms.

Dans le temps que j'écris cette relation, il y a cinq ans que je suis de retour de mon dernier voyage, et que je vis retiré chez moi. La premiere année je souffris avec peine la

vue de ma femme et de mes enfants, et ne pus presque gagner sur moi de manger avec eux. Mes idées changerent dans la suite; et aujourd'hui je suis un homme ordinaire, quoique toujours un peu misanthrope.

CHAPITRE XII.

Invective de l'auteur contre les voyageurs qui mentent dans leurs relations. Il justifie la sienne. Ce qu'il pense de la conquête qu'on voudroit faire des pays qu'il a découverts.

Je vous ai donné, mon cher lecteur, une histoire complete de mes voyages pendant l'espace de seize ans et sept mois; et dans cette relation j'ai moins cherché à être élégant et

fleuri qu'à être vrai et sincere. Peut-être que vous prenez pour des contes et des fables tout ce que je vous ai raconté, et que vous n'y trouvez pas la moindre vraisemblance; mais je ne me suis point appliqué à chercher des tours séduisants pour farder mes récits et vous les rendre croyables. Si vous ne me croyez pas, prenez-vous-en à vous-même de votre incrédulité : pour moi qui n'ai aucun génie pour la fiction, et qui ai une imagination très froide, j'ai rapporté les faits avec une simplicité qui devroit vous guérir de vos doutes.

Il nous est aisé à nous autres voyageurs, qui allons dans des pays où presque personne ne va, de faire des descriptions surprenantes de quadrupedes, de serpents, d'oiseaux, et de poissons extraordinaires et rares. Mais à quoi cela sert-il? Le prin-

cipal but d'un voyageur qui publie la relation de ses voyages ne doit-ce pas être de rendre les hommes de son pays meilleurs et plus sages, et de leur proposer des exemples étrangers, soit en bien, soit en mal, pour les exciter à pratiquer la vertu et à fuir le vice? C'est ce que je me suis proposé dans cet ouvrage, et je crois qu'on doit m'en savoir bon gré.

Je voudrois de tout mon cœur qu'il fût ordonné par une loi qu'avant qu'aucun voyageur publiât la relation de ses voyages il jureroit et feroit serment, en présence du lord grand-chancelier, que tout ce qu'il va faire imprimer est exactement vrai, ou du moins qu'il le croit tel. Le monde ne seroit peut-être pas trompé comme il l'est tous les jours. Je donne d'avance mon suffrage pour cette loi, et je consens que mon

ouvrage ne soit imprimé qu'après qu'elle aura été dressée.

J'ai parcouru dans ma jeunesse un grand nombre de relations avec un plaisir infini ; mais depuis que j'ai presque fait le tour du monde, et que j'ai vu les choses de mes yeux et par moi-même, je n'ai plus de goût pour cette sorte de lecture ; j'aime mieux lire des romans. Je souhaite que mon lecteur pense comme moi.

Mes amis ayant jugé que la relation que j'ai écrite de mes voyages avoit un certain air de vérité qui plairoit au public, je me suis livré à leurs conseils, et j'ai consenti à l'impression. Hélas ! j'ai eu bien des malheurs dans ma vie, mais je n'ai jamais eu celui d'être enclin au mensonge ;

— (1) Nec, si miserum fortuna Sinonem
Finxit, vanum etiam mendacemque improba finget.

(1) Virg. ÆEneid. l. II.

Je sais qu'il n'y a pas beaucoup d'honneur à publier des voyages ; que cela ne demande ni science ni génie, et qu'il suffit d'avoir une bonne mémoire ou d'avoir tenu un journal exact : je sais aussi que les faiseurs de relations ressemblent aux faiseurs de dictionnaires, et sont au bout d'un certain temps éclipsés et comme anéantis par une foule d'écrivains postérieurs qui répetent tout ce qu'ils ont dit, et y ajoutent des choses nouvelles. Il m'arrivera peut-être la même chose : des voyageurs iront dans les pays où j'ai été, enchériront sur mes descriptions, feront tomber mon livre, et peut-être oublier que j'aie jamais écrit. Je regarderois cela comme une vraie mortification si j'écrivois pour la gloire ; mais comme j'écris pour l'utilité du public, je m'en soucie

peu, et suis préparé à tout évènement.

Je voudrois bien qu'on s'avisât de censurer mon ouvrage ! En vérité, que peut-on dire à un voyageur qui décrit des pays où notre commerce n'est aucunement intéressé, et où il n'y a aucun rapport à nos manufactures? J'ai écrit sans passion, sans esprit de parti, et sans vouloir blesser personne; j'ai écrit pour une fin très noble, qui est l'instruction générale du genre humain; j'ai écrit sans aucune vue d'intérêt ou de vanité : en sorte que les observateurs, les examinateurs, les critiques, les flatteurs, les chicaneurs, les timides, les politiques, les petits génies, les patelins, les esprits les plus difficiles et les plus injustes, n'auront rien à me dire, et ne trouveront point occasion d'exercer leur odieux talent.

J'avoue qu'on m'a fait entendre que j'aurois dû d'abord, comme bon sujet et bon Anglois, présenter au secrétaire d'état, à mon retour, un mémoire instructif touchant mes découvertes, vu que toutes les terres qu'un sujet découvre appartiennent de droit à la couronne. Mais en vérité je doute que la conquête des pays dont il s'agit soit aussi aisée que celle que Ferdinand Cortez fit autrefois d'une contrée de l'Amérique, où les Espagnols massacrerent tant de pauvres Indiens nuds et sans armes. Premièrement, à l'égard du pays de Lilliput, il est clair que la conquête n'en vaut pas la peine, et que nous n'en retirerions pas de quoi nous rembourser des frais d'une flotte et d'une armée. Je demande s'il y auroit de la prudence à aller attaquer les Brobdingnagiens. Il feroit beau

voir une armée angloise faire une descente en ce pays-là! Seroit-elle fort contente si on l'envoyoit dans une contrée où l'on a toujours une isle aérienne sur la tête, toute prête à écraser les rebelles, et à plus forte raison les ennemis du dehors qui voudroient s'emparer de cet empire? Il est vrai que le pays des Houyhnhnms paroît une conquête assez aisée. Ces peuples ignorent le métier de la guerre; ils ne savent ce que c'est qu'armes blanches et armes à feu. Cependant si j'étois ministre d'état je ne serois point d'humeur de faire une pareille entreprise. Leur haute prudence et leur parfaite unanimité sont des armes terribles. Imaginez-vous d'ailleurs cent mille Houyhnhnms en fureur se jetant sur une armée européenne. Quel carnage ne feroient-ils pas avec leurs dents, et

combien de têtes et d'estomacs ne briseroient-ils pas avec leurs formidables pieds de derriere ! Certes il n'y a point de Houyhnhnm auquel on ne puisse appliquer ce qu'Horace a dit de l'empereur Auguste,

— Recalcitrat undique tutus.

Mais loin de songer à conquérir leur pays, je voudrois plutôt qu'on les engageât à nous envoyer quelques uns de leur nation pour civiliser la nôtre, c'est-à-dire pour la rendre vertueuse et plus raisonnable.

Une autre raison m'empêche d'opiner pour la conquête de ce pays, et de croire qu'il soit à propos d'augmenter les domaines de sa majesté britannique de mes heureuses découvertes ; c'est qu'à dire le vrai la maniere dont on prend possession d'un nouveau pays découvert me cause quelques légers scrupules. Par

exemple (1), une troupe de pirates est poussée par la tempête je ne sais où. Un mousse, du haut du perroquet, découvre terre ; les voilà aussitôt à cingler de ce côté-là. Ils abordent, ils descendent sur le rivage ; ils voient un peuple désarmé qui les reçoit bien : aussitôt ils donnent un nouveau nom à cette terre, et en prennent possession au nom de leur chef. Ils élevent un monument qui atteste à la postérité cette belle action. Ensuite ils se mettent à tuer deux ou trois douzaines de ces pauvres Indiens, et ont la bonté d'en épargner une douzaine qu'ils renvoient à leurs huttes. Voilà proprement l'acte de possession qui commence à fonder

(1) Allusion à la conquête du Mexique par les Espagnols, qui exercerent des cruautés inouies à l'égard des naturels du pays.

le *droit divin*. On envoie bientôt après d'autres vaisseaux en ce même pays pour exterminer le plus grand nombre des naturels : on met les chefs à la torture pour les contraindre à livrer leurs trésors : on exerce par conscience tous les actes les plus barbares et les plus inhumains ; on teint la terre du sang de ses infortunés habitants. Enfin cette exécrable troupe de bourreaux employée à cette pieuse expédition est une *colonie* envoyée dans un pays barbare et idolâtre pour le civiliser et le convertir.

J'avoue que ce que je dis ici ne regarde point la nation angloise, qui, dans la fondation des colonies, a toujours fait éclater sa sagesse et sa justice, et qui peut sur cet article servir aujourd'hui d'exemple à toute l'Europe. On sait quel est notre zele pour

faire connoître la religion chrétienne dans les pays nouvellement découverts et heureusement envahis ; que, pour y faire pratiquer les lois du christianisme, nous avons soin d'y envoyer des pasteurs très pieux et très édifiants, des hommes de bonnes mœurs et de bon exemple, des femmes et des filles irréprochables et d'une vertu très bien éprouvée, de braves officiers, des juges integres, et surtout des gouverneurs d'une probité reconnue, qui font consister leur bonheur dans celui des habitants du pays, qui n'y exercent aucune tyrannie, qui n'ont ni avarice, ni ambition, ni cupidité, mais seulement beaucoup de zele pour la gloire et les intérêts du roi leur maître.

Au reste, quel intérêt aurions-nous à vouloir nous emparer des pays dont j'ai fait la description ?

Quel avantage retirerions-nous de la peine d'enchaîner et de tuer les naturels ? Il n'y a dans ces pays-là ni mines d'or et d'argent, ni sucre, ni tabac. Ils ne méritent donc pas de devenir l'objet de notre ardeur martiale et de notre zele religieux, ni que nous leur fassions l'honneur de les conquérir.

Si néanmoins la cour en juge autrement, je déclare que je suis prêt d'attester, quand on m'interrogera juridiquement, qu'avant moi nul Européen n'avoit mis le pied dans ces mêmes contrées : je prends à témoin les naturels, dont la déposition doit faire foi. Il est vrai qu'on peut chicaner par rapport à ces deux yahous dont j'ai parlé, et qui, selon la tradition des Houyhnhnms, parurent autrefois sur une montagne, et sont depuis devenus la tige de tous les

yahous de ce pays-là. Mais il n'est pas difficile de prouver que ces deux anciens yahous étoient natifs d'Angleterre : certains traits de leurs descendants, certaines inclinations, certaines manieres, le font préjuger. Au surplus, je laisse aux docteurs en matiere de colonies à discuter cet article, et à examiner s'il ne fonde pas un titre clair et incontestable pour le droit de la Grande-Bretagne.

Après avoir ainsi satisfait à la seule objection qu'on me peut faire au sujet de mes voyages, je prends enfin congé de l'honnête lecteur qui m'a fait l'honneur de vouloir bien voyager avec moi dans ce livre, et je retourne à mon petit jardin de Redriff pour m'y livrer à mes spéculations philosophiques.

FIN.

TABLE

DES CHAPITRES

CONTENUS DANS LA QUATRIEME PARTIE.

FIN DE LA TABLE DE LA QUATRIEME PARTIE.



